



Université de Montréal

Le regard de l'allié britannique sur la France et son armée durant la  
guerre de Crimée

par

Simon Bérubé

Département d'histoire

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en histoire

7 janvier 2011

©, SIMON BÉRUBÉ, 2010

Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé  
Le regard de l’allié britannique sur la France et son armée durant la guerre  
de Crimée

présenté par  
Simon Bérubé

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Carl Bouchard  
président rapporteur

Samir Saul  
directeur de recherche

Yakov Rabkin  
membre du jury

## Résumé

Ce mémoire est une étude d'un cas de rapprochement entre deux pays. Pendant la guerre de Crimée, la Grande-Bretagne s'allia à la France du Second Empire. Ennemie traditionnelle, la France est toujours considérée comme une menace. La coopération forcée entre les deux pays, résultat des circonstances, est à la base de la présente recherche. Des milliers de militaires et de civils des deux pays travaillèrent ensemble pendant deux ans. Les correspondances britanniques révèlent une fraternisation plus importante que ce qui est relevé dans l'historiographie. D'après les théories de Gordon Allport sur la diminution des préjugés, toutes les conditions nécessaires à un rapprochement se retrouvaient en Crimée. Les étapes, définies par Allport, qui mènent à cette fraternisation se perçoivent aussi dans les lettres personnelles. Ce rapprochement eut des conséquences sous-estimées : les Britanniques se comparèrent aux Français et leur fierté céda la place à une importante autocritique. Cela déclencha des controverses dans l'armée et dans les journaux dès le début de la guerre, longtemps avant les scandales de l'hiver 1854-1855.

### Mots clés :

Armée, Coopération, Correspondance, Ennemis, Francophilie, Francophobie, Grande-Bretagne, Préjugés, Réconciliation, Second Empire,

### **Abstract**

In the Crimean war, Great-Britain made an alliance with the Second French Empire, the traditional enemy, still considered as a threat; this cooperation, forced by circumstances, forms the basis of this research. Thousands of soldiers and civilians from both countries worked together for two years. The British personal letters reveal a fraternization between both cultures that is more important than the one mentioned in the historiography. According to Gordon Allport's theories on the diminution of prejudices, all the necessary conditions for reconciliation could be found in Crimea. The steps leading to the fraternization, defined by Allport, are also perceptible in the personal letters. This reconciliation had under-estimated consequences: British soldiers and civilians started comparing themselves with the French and their pride gave place to an important self-criticism. This led to scandals in the army and the newspapers from the very beginning of the war, long before the scandals of the winter 1854-1855.

### **Keywords:**

Army, Cooperation, Correspondence, Enemies, Francophile, Francophobia, Great-Britain, Prejudice, Reconciliation, Second French Empire,

## Table des matières

|  |        |
|--|--------|
| <b>Introduction</b> .....  | p. 1   |
| La guerre de Crimée.....   | p. 2   |
| Problématique.....   | p. 4   |
| Les sources.....   | p. 5   |
| État de la question.....   | p. 8   |
| Napoléon III.....  | p. 11  |
| La population.....   | p. 12  |
| La religion.....   | p. 13  |
| Un intérêt général pour la France.....   | p. 14  |
| Le monde politique.....  | p. 17  |
| L'armée.....   | p. 21  |
| Hypothèses et résultats de la recherche.....   | p. 23  |
| <br><b>Chapitre I</b>  |        |
| <b>La psychologie des préjugés appliquée à la guerre de Crimée</b> .....                 | p. 25  |
| 1.1. L'égalité entre les groupes.....  | p. 27  |
| 1.2. But commun, absence de compétition et approbation des autorités..                   | p. 36  |
| 1.3. L'interdépendance.....  | p. 44  |
| <br><b>Chapitre II</b>   |        |
| <b>Le chemin vers la fraternisation</b> .....  | p. 53  |
| 2.1. Un comportement qui choque.....   | p. 57  |
| 2.2. Compétition et adaptation.....  | p. 64  |
| 2.3. La fraternisation.....  | p. 69  |
| <br><b>Chapitre III</b>  |        |
| <b>Certaines conséquences de ce rapprochement</b> .....                                  | p. 78  |
| 3.1. Les opinions du vieil ennemi.....   | p. 82  |
| 3.2. La comparaison avec l'armée française dans le <i>Times</i> .....                    | p. 86  |
| 3.3. La comparaison avec l'armée française<br>dans les correspondances personnelles..... | p. 93  |
| 3.4. L'absence de censure en Grande-Bretagne.....  | p. 99  |
| <br><b>Conclusion</b> .....  | p. 105 |
| <b>Bibliographie</b> .....   | p. 117 |
| <b>Annexe I</b> .....  | p. 126 |
| <b>Annexe II</b> .....   | p. 127 |
| <b>Annexe III</b> .....  | p. 128 |
| <b>Annexe IV</b> .....   | p. 129 |
| <b>Annexe V</b> .....  | p. 130 |
| <b>Chronologie de la guerre de Crimée</b> .....  | p. 131 |

## **Remerciements**

Je souhaite d'abord remercier Samir Saul qui m'a donné le privilège de travailler sous sa direction. Ce mémoire ne serait pas ce qu'il est sans sa supervision rigoureuse, son dévouement et la qualité de son enseignement. Je remercie aussi les membres du jury, Yakov Rabkin et Carl Bouchard. Particulièrement Monsieur Bouchard dont les conseils m'ont bien éclairé sur certains points très importants.

Certaines personnes de mon entourage contribuèrent grandement à l'achèvement de ce projet de mémoire, entre autres par leur connaissance de la langue française. Leur travail fit de ce mémoire un texte clair et, j'ose même dire, agréable à lire. Je parle ici de Claire, de Michel et, surtout, de Manon qui consacra à ce mémoire presque autant d'heures qu'il a de pages. Sa rigueur et sa patience furent essentielles.

## Introduction

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut une période de changements considérables dans le système des relations internationales. Les relations franco-britanniques, loin de faire exception, en sont un bon exemple. Entre la France de Napoléon I<sup>er</sup>, qui se déclarait ennemie de la Grande-Bretagne, et celle de la III<sup>e</sup> République, qui signa l'Entente cordiale, il y a tout un siècle de bouleversements sociaux et politiques. La guerre de Crimée est un événement qui témoigne de ces changements sous plusieurs aspects et certains d'entre eux nous intéressent particulièrement pour cette recherche. D'abord, cette guerre démontre que la France n'était plus la première puissance continentale redoutée, comme elle le fut par le passé. Aux yeux de certains, elle l'était toujours. D'autres, par contre, trouvaient un intérêt à s'en rapprocher. Certains politiciens influents de la Grande-Bretagne, soucieux de préserver un équilibre géopolitique sur le continent et le *statu quo* en Méditerranée, comprenaient bien la nouvelle situation et approuvaient une alliance avec leur rivale traditionnelle. Il s'agissait de la première fois en près de deux siècles. Un autre fait rompait avec le passé : il y avait à Paris, lors de cette période, un dirigeant anglophile. Ce chef d'État était un Bonaparte, neveu de Napoléon I<sup>er</sup> et fier de l'être. Si ce descendant n'avait pas le génie militaire de son oncle, il n'a pas eu sa maladresse politique, du moins en ce qui concerne la Grande-Bretagne. Napoléon III n'avait pas l'intention de venger Waterloo par une guerre contre la Grande-Bretagne. Il envisageait plutôt un rapprochement avec elle.

La France et la Grande-Bretagne n'étaient plus les ennemies jurées d'autrefois, mais elles n'étaient pas encore des alliées loyales. Le XIX<sup>e</sup> siècle constitue une période de transition dans les relations entre les deux puissances. La guerre de Crimée, qui se situe au milieu de cette période, peut nous en apprendre sur ce sujet. Pendant près de deux ans, des dizaines de milliers de soldats des deux nationalités ont dû coopérer, malgré leur ressentiment, leurs préjugés et leur histoire marquée par le conflit. Si cette guerre a été le sujet de nombreuses études, la coopération entre ces deux anciennes ennemies constitue un aspect relativement peu étudié.



## La guerre de Crimée

Aucun chef d'État, à l'exception du tsar, n'a souhaité ce conflit, pas même Napoléon III qui cherchait pourtant à ramener la France au premier plan de la scène européenne.<sup>1</sup> L'affaire des Lieux saints, au centre de laquelle se trouvaient les intérêts des chrétiens d'Orient, ne représentait pour aucun pays une raison réelle d'entrer en guerre. Seul le tsar en fit un prétexte. Dans l'année qui a précédé le déclenchement des hostilités, la Russie manifesta la volonté de mettre la main sur une partie de l'Empire ottoman moribond et ainsi obtenir un accès à la Méditerranée. Cela força la France et la Grande-Bretagne à intervenir pour préserver le statu quo dans la région. Après que le Sultan, peut-être trop confiant d'avoir deux grandes puissances à ses côtés, eût lui-même déclaré la guerre à la Russie, une solution diplomatique semblait impossible. Le 28 mars 1854, la France et la Grande-Bretagne s'alliaient pour déclarer la guerre à la Russie de Nicolas I<sup>er</sup>. Débutait alors une campagne mal préparée qui devait avoir lieu à plus de trois mille kilomètres des métropoles. Les flottes de guerre russes furent rapidement détruites ou neutralisées, Constantinople fut protégée et l'armée du tsar se retrouva dans l'impossibilité d'engager d'importants mouvements. Cependant, cela ne mettait pas fin à la guerre; il fallait remporter une victoire décisive pour enlever tout espoir au tsar. Après une intervention infructueuse dans les Balkans à l'été 1854, Sébastopol, la grande place forte des Russes en mer Noire, devenait la seule cible possible pour les alliés. Le 5 septembre 1854, la France et la Grande-Bretagne commencèrent l'invasion de la Crimée. Les premières semaines de l'opération furent relativement heureuses. Les troupes franco-anglaises remportèrent une victoire prometteuse, aux abords de la rivière Alma, le 20 septembre. Le 25 octobre suivant eut lieu la charge de la brigade légère, considérée comme une des plus grandes catastrophes militaires de l'époque. Cependant, cet événement nous fait oublier qu'en cette journée sombre, les alliés protégèrent le port de Balaklava en repoussant une écrasante attaque russe. Le dernier grand fait d'armes de l'année se déroula le 5 novembre

---

<sup>1</sup> Pierre Milza, *Napoléon III*, Paris, Perrin, 2004, p. 383.

lors de ce qu'on appela la bataille d'Inkerman. Cette victoire, extrêmement coûteuse pour les Britanniques, réduisit ces derniers à l'impuissance jusqu'au printemps suivant et, malgré l'arrivée de renforts, le corps expéditionnaire britannique ne joua qu'un rôle secondaire jusqu'à la fin de la guerre. Ces batailles marqueront la mémoire des soldats.

Devant l'impossibilité de prendre la ville à l'automne, on se résigna à préparer un siège. Ce dernier durerait, dans le pire des cas, jusqu'au printemps 1855; du moins c'est ce que l'on espérait. Les alliés, qui avaient grandement souffert du choléra, allaient affronter un autre ennemi tout aussi redoutable : l'hiver. Bien que les intempéries et la difficulté d'approvisionner les troupes à une si grande distance furent un problème pour tous, les Britanniques payèrent un prix plus élevé. La grande thalassocratie du XIX<sup>e</sup> siècle réalisa que la guerre sur terre n'était pas son domaine d'expertise. L'approvisionnement, qui arrivait de Londres déjà en quantités insuffisantes, demeurait souvent dans les ports, car aucun transport n'était disponible pour le faire parvenir au champ de bataille. Les Britanniques durent avoir recours à l'aide française à de multiples occasions.

Le printemps et l'été 1855 furent ponctués de changements de plans et de tentatives infructueuses pour prendre la ville.<sup>2</sup> Chaque jour, des centaines de projectiles tombaient sur Sébastopol qui devint un amoncellement de ruines. Le nombre de soldats français ayant atteint plus de trois fois celui des Britanniques, le succès reposait de plus en plus sur l'armée de l'Empereur. Sébastopol ne sera prise que le 9 septembre 1855, après cinquante semaines de siège.

Après ce moment tant attendu arriva l'automne et toutes les difficultés qu'il sait si bien imposer à ceux qui font la guerre. Des opérations de moindre importance furent entreprises, mais pour porter un autre coup décisif, il faudrait une fois de plus attendre le printemps. À l'hiver 1855-1856, ce fut au tour de la France de connaître des problèmes d'approvisionnement. La Russie, quant à elle, était exténuée. Une solution politique était des plus attendues; elle ne viendra qu'avec l'armistice du 29 février 1856 et la ratification du Traité de Paris le 27 avril suivant.

---

<sup>2</sup> Alain Gouttman, *La guerre de Crimée : 1853-1856 la première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2006, p. 307-308.

## Problématique

Pour cette recherche, nous nous concentrerons sur le côté britannique et nous tenterons de mieux comprendre comment les militaires anglais percevaient leur nouvel allié. Nous nous intéresserons à ces derniers en particulier parce que les deux pays vivaient l'événement différemment et le point de vue anglais pourrait nous être particulièrement utile. En effet, notre recherche porte sur les relations entre d'anciens ennemis. Les Français se sont retrouvés alliés à une rivale, vainqueur de Waterloo. Le sentiment national fut réveillé, mais le contraste dans le temps n'était pas aussi important pour eux que pour les Britanniques. Ceux-ci, quelques mois avant l'annonce de l'alliance, craignaient encore une invasion de leur île par la France. Cette peur était amplifiée, d'une part, par l'avènement des navires à vapeur et, d'autre part, par la présence d'un Bonaparte à Paris, un empereur qui voulait renouer avec le passé glorieux de l'Empire. Le Premier ministre britannique, lord Aberdeen, un homme qui vivait encore dans l'esprit du Congrès de Vienne, voulait même augmenter le nombre de miliciens pour protéger le pays. Pour les Britanniques, la France n'était pas seulement une rivale, elle était une *menace* qui devint une alliée et un groupe étranger que l'on croit menaçant est davantage sujet aux préjugés.<sup>3</sup> Cette situation particulière est au cœur de cette recherche.

Quel regard les militaires et les civils anglais envoyés dans la mer Noire portaient-ils sur les soldats français, et sur la France en général, pendant la guerre de Crimée? Voici la question de recherche, qui mène à trois autres questions. Premièrement, nous tenterons de savoir si les opinions qu'avaient les militaires anglais des Français ont changé pendant ces deux années de conflit. Se sont-ils détestés? Ont-ils appris à se connaître et à s'apprécier? Le champ de bataille, lieu de conflit, peut-il être un lieu de rapprochement? Deuxièmement, il s'agira de comparer ces opinions d'une instance à l'autre, c'est-à-dire du général au simple soldat, et de comprendre les différences que nous pourrions y trouver. Selon certains auteurs, comme mentionné dans l'état de la question, les gouvernements,

---

<sup>3</sup> Gordon Allport, *The Nature of Prejudice*, Boston, The Beacon Press, 1954, p. 226.

les hauts-officiers et le haut-commandement ont connu d'importants désaccords, alors que les soldats ont davantage fraternisé. D'autres affirment que la méfiance régnait partout. Qu'en était-il vraiment? Troisièmement, ce regard sur l'armée française eut-il un impact sur la vie des soldats et des Britanniques en général? Les témoignages des dizaines de milliers de militaires et de plusieurs civils qui eurent la chance de côtoyer le vieil ennemi, ont-ils influencé l'opinion britannique?

L'historiographie peut nous procurer un certain nombre d'indications qui donnent une idée générale de la situation. Nous nous limiterons à l'étude des acteurs directs de la guerre, c'est-à-dire de certains membres influents de l'élite intellectuelle et politique, ainsi que des généraux qui furent l'objet de plusieurs monographies et d'articles. Le plus ardu est sans doute le cas des soldats, dont les témoignages demeurent relativement peu publiés et peu utilisés dans l'historiographie. La période étudiée débutera en avril 1854, période au cours de laquelle les deux armées commencent à entrer en contact l'une avec l'autre. Elle se terminera à la fin du siège de Sébastopol, soit à l'automne 1855, événement qui réduira considérablement l'attention portée au champ de bataille et à ses occupants pour la tourner vers le monde politique de qui une solution au conflit est attendue.

## Les sources

Les premières et principales sources utilisées ici sont les lettres d'hommes partis pour la Crimée, qui ont écrit à leurs familles et à leurs amis. Dix-neuf témoignages se retrouvent dans les archives et contiennent entre quelques unes et plusieurs dizaines de lettres. Seize autres ont été publiés sous forme de recueils allant de 60 à 450 pages. La majorité de ces témoignages, 23 sur 35, proviennent d'officiers. Huit autres sont de soldats ou de sous-officiers. Nous avons également eu accès à la correspondance d'un ingénieur, d'un chirurgien, d'un prêtre et d'un attaché politique envoyés en Crimée. La pertinence de ces témoignages est sans équivoque pour plusieurs raisons. D'abord, en Grande-Bretagne, la censure n'était pas encore établie de façon systématique à l'époque. Les gens écrivaient à leur famille ou aux journaux et racontaient tout ce qu'ils savaient et tous ce dont ils avaient été témoins. Tous ne portaient pas attention à l'importance des informations

transmises, ni aux conséquences politiques ou stratégiques de leur divulgation. Il s'agit d'une pratique dénoncée par plusieurs soldats britanniques, par des journaux et, surtout, par l'armée française, peu accoutumée à la liberté de presse des Britanniques. Presque toutes ces lettres furent écrites sans projet de publication. Celles qui furent publiées ne l'ont souvent été qu'après la mort des correspondants. Beaucoup de lettres dorment encore dans les dépôts d'archives de Grande-Bretagne. Certaines ne furent que peu ou même jamais utilisées par les historiens, qui s'appuient généralement sur les mêmes recueils publiés. Surtout, elles ne furent que rarement étudiées en grand nombre de façon à avoir une vue d'ensemble. Christopher Hibbert en a utilisées plusieurs, tout comme Alastair Massie, chef du département d'archives du NAM, qui a publié *The National Army Museum Book of the Crimean War*.<sup>4</sup> Cependant, aucun d'entre eux ne s'est concentré sur cette relation entre vieux ennemis que fut l'alliance franco-anglaise en Crimée.

Malgré la qualité des sources utilisées, notre recherche rencontre certains obstacles. Le plus important étant la rareté des correspondances provenant de simples soldats, en général trop peu éduqués. Une situation qui ne commença à changer qu'à partir de l'*Elementary Education Act* de 1870.<sup>5</sup> On retrouve, certes, un certain nombre de soldats qui ont écrit à leur famille, mais cela ne représente pas la proportion de soldats dans l'armée. Certains, comme le soldat Hood, rédigeait assez bien, il devint d'ailleurs prêtre avant de mourir en Crimée. Le soldat Griffith avait des connaissances limitées de l'anglais écrit, mais sa prose demeure lisible. Néanmoins, leur dossier ne contient souvent qu'une ou deux courtes lettres. Malgré cela, nous ne restons pas démunis devant ce problème. L'opinion du simple soldat ne peut être au cœur de cette recherche, mais elle demeure observable de façon indirecte. Outre les quelques échantillons mentionnés, nous devons également tenir compte des témoignages d'officiers qui, parlant de leur travail et de leur vie en Crimée, nous procurent une quantité relativement importante d'informations pertinentes sur les soldats qu'ils commandaient. Il est donc possible de présenter un

---

<sup>4</sup> Alastair Massie, *The National Army Museum Book of the Crimean War*, Londres, Pan Books, 2005, 280 p.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 19.

portrait de l'opinion des simples soldats, certes imprécis, mais suffisamment clair pour répondre aux besoins de cette recherche.

La seconde source constituant la base de cette recherche est directement liée à la première en ce sens qu'elle provient aussi d'acteurs présents en Crimée pendant la guerre. Cette source est le *Times* de Londres, plus précisément les écrits de ses deux principaux correspondants de guerre d'Orient : Thomas Cherney et l'incontournable William Howard Russell. Leur travail consistait à rapporter les événements se déroulant en Crimée. Cela se faisait presque sans censure, du moins jusqu'à la fin d'octobre 1854, et même après en ce qui a trait à bien des sujets. Les articles de Russell avaient la forme de lettres écrites à Delane, l'éditeur en chef du *Times*. Russell attire particulièrement notre attention avec sa couverture du siège de Sébastopol. Il a côtoyé les soldats lors des événements les plus importants de la guerre, en plus d'avoir été en présence des deux armées réunies. Toujours dans le *Times*, nous nous attarderons aux articles titrés *To the Editor of the Times*, qui se retrouvaient dans toutes les éditions du quotidien. Ces derniers étaient constitués de lettres écrites par des lecteurs dans le but de les voir publiées. Si plusieurs abordaient des sujets sans intérêt pour nous, la guerre fournit cependant l'occasion d'en faire paraître de très pertinentes qui serviront à cette recherche. En effet, bon nombre de lecteurs écrivaient au journal pour faire part de leurs opinions sur le conflit et souvent celles de leur fils, envoyé à la guerre, avec qui ils correspondaient. De longs extraits de lettres se retrouvent parfois dans le journal. En y ajoutant les articles de Russell et de Chernay, nous comptons plus de 300 lettres et articles pertinents publiés par le *Times* pendant la période étudiée. En comparant ces articles aux lettres venant de Crimée, nous assistons au chemin parcouru par certaines informations entre le champ de bataille et la population de Grande-Bretagne. Ces articles nous font connaître les événements qui retenaient le plus l'attention des Britanniques et leur impact parfois sous-estimé par l'historiographie.

## État de la question

Le regard que portaient les Français et les Britanniques les uns sur les autres, pendant la guerre de Crimée, ne semble pas avoir été le sujet d'une étude particulière. On s'intéressa à leurs relations de plusieurs façons, en analysant principalement la diplomatie et les relations entre généraux. Comment ces vieux ennemis se percevaient-ils, alors qu'ils vivaient leur plus importante coopération militaire depuis 1674?<sup>6</sup> La question demeure, jusqu'à aujourd'hui, sans réponse précise. Nous allons d'abord faire le bilan de ce que la société britannique de l'époque pensait des Français, puisqu'un soldat est avant tout un citoyen comme les autres et aussi parce que, comme il était coutume à l'époque, bien des civils ont suivi les deux armées.

De nombreuses constatations ressortent d'une première analyse de la question. Tout d'abord, si l'on se rapporte à la définition mentionnée par Stephen Rock<sup>7</sup> de ce que constitue une paix totale entre deux États, les relations franco-britanniques n'en respectaient pas encore les critères, malgré un rapprochement relatif; il n'y avait pas de *security-community* qui liait les deux États. Charles Kupchan dénombre trois étapes menant vers cette *security-community* : *nascent*, *ascendant* et *mature*.<sup>8</sup> Les relations franco-britanniques en étaient à encore à la première étape, car malgré une volonté de régler les disputes par des moyens pacifiques, une forte méfiance demeurait bien présente. L'auteur ajoute : «When a zone of stable peace forms, its member states let down their guard, demilitarize their relations, and take for granted that any disputes that might emerge among them would be resolve through peaceful means».<sup>9</sup> La France et la Grande-Bretagne ne connaîtront pas de telles relations avant le XX<sup>e</sup> siècle. Une grande partie de la population éduquée, ainsi que les instances dirigeantes de Londres et de l'armée, percevaient toujours la France comme un ennemi potentiel et ce, même à la fin de la guerre. Ensuite, une caractéristique importante, intrinsèquement liée au Second

---

<sup>6</sup> Roger et Isabelle Tombs, *That Sweet Enemy*, Londres, William Heinemann, 2006, p. 358.

<sup>7</sup> Stephen Rock, *Why Peace Breaks Out : Great Power Rapprochement in Historical Perspective*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989, p. 2-5.

<sup>8</sup> Charles Kupchan, *How Enemies Become Friends : The Sources of Stable Peace*, Princeton, Princeton University Press, 2010, p. 184.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 2.

Empire, dominait la vision des Britanniques sur les Français : il s'agit du passé militaire français et du souvenir de Napoléon I<sup>er</sup>, présent dans toutes les strates de la population, à différents degrés. Quoique Louis-Napoléon Bonaparte ne fut pas hostile à la Grande-Bretagne, il contribuait néanmoins à rappeler son oncle.

Mentionnons aussi que le XIX<sup>e</sup> siècle est une période négligée par les historiens qui s'intéressent aux relations franco-britanniques.<sup>10</sup> Il attire moins l'attention que la période des guerres napoléoniennes ou de l'Entente cordiale et de la Triple-Entente. Ces deux types de relations, aux antipodes l'une de l'autre, ont fait couler beaucoup plus d'encre que les étapes intermédiaires. Bien que l'objet d'étude soit ici la Grande-Bretagne, la France demeure une partie intégrante du sujet et il se trouve que le Second Empire n'a pas reçu autant d'attention, chez les historiens, qu'il en aurait méritée.<sup>11</sup> De plus, la guerre de Crimée ne fut pas le théâtre de grandes victoires, comme celles du Premier Empire qui a tant fasciné. Pour les Anglo-Saxons, à l'exception de la spectaculaire défense du port de Balaklava, la *Thin Red Line*, ou de la bataille d'Inkerman, ce sont surtout des erreurs, voire des catastrophes, qui marquent ce conflit et qui deviennent des sujets d'étude.<sup>12</sup> Il semble donc qu'une alliance avec le plus vieil ennemi n'attire pas plus l'attention des Anglo-Saxons que des Français.

Alain Gouttman<sup>13</sup> a publié le principal ouvrage en français sur la guerre de Crimée depuis les quinze dernières années. Il insiste sur l'autonomie de la France par rapport à la Grande-Bretagne, une clarification nécessaire qui s'ajoute à celles dont Napoléon III et le Second Empire font l'objet depuis les années 1980.<sup>14</sup> Il contredit toutefois plusieurs auteurs sur l'initiative politique de l'intervention militaire. Sur les relations entre les Français et les Britanniques, Gouttman n'apporte pas de points très nouveaux, si l'on compare son travail aux nombreuses publications en anglais. Il n'utilise d'ailleurs que deux sources d'origine

---

<sup>10</sup> Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon dir., *La France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle : échanges, représentations, comparaisons*, Grâne, Créaphis, 2006, p. 6.

<sup>11</sup> Jean-Claude Yon, *Le Second Empire, politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 3 et Pierre Milza, *op. cit.*, 852 p.

<sup>12</sup> Roger et Isabelle Tombs, *op. cit.*, p. 357.

<sup>13</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, 438 p.

<sup>14</sup> Jean-Claude Yon, *op. cit.*, p. 3.



britannique, les écrits de Kinglake et les mémoires de Woodham-Smith,<sup>15</sup> qui sont traduits et que l'on retrouve chez d'autres auteurs, surtout dans le cas de Kinglake.

La littérature de langue anglaise est beaucoup plus riche en monographies et en articles sur la guerre de Crimée, mais elle laisse tout de même notre question sans réponse précise. Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, dans *The Crimean War : a Clash of Empires*,<sup>16</sup> ont tenté d'écrire l'histoire de cette guerre en considérant les points de vue des différentes nationalités présentes, d'où le sous-titre *a Clash of Empires*. Cet angle de recherche se rapproche du nôtre. Cependant, l'ouvrage demeure une histoire du point de vue anglais principalement. D'abord, bien peu d'intérêt n'est accordé à ce qu'ont pu vivre les Turcs, malgré la grande pertinence de leurs opinions.<sup>17</sup> Ensuite, Alain Gouttman et Bazancourt sont les seules sources d'origine française de la bibliographie. Pourtant, la France avait de loin le plus gros des contingents s'opposant aux Russes en Crimée, au point où, comme le mentionnent Fletcher et Ishchenko eux-mêmes, pour les Russes d'aujourd'hui, la bataille de Sébastopol était une bataille contre les Français.

Donald S. Richard, John Sweetman, Trevor Royle, Andrew Lambert, Ian Fletcher et Winfried Baumgart sont les plus importants à avoir étudié ce conflit depuis les vingt dernières années. Baumgart, une sommité dans ce domaine, insiste sur l'aspect européen du conflit.<sup>18</sup> Sweetman met en lumière les réformes de l'armée britannique longtemps attendues et dont il sera traité plus loin.<sup>19</sup> Royle ou Lambert nous procurent une vision très britannique de la guerre, qui fait grandement défaut à Gouttman. Dans l'ensemble, cependant, le fait de voir une telle alliance franco-britannique se former ne semble pas davantage inciter à la recherche.

Il est tout de même possible, grâce aux monographies existantes, de connaître les considérations qu'avaient certains Britanniques à propos des Français.

---

<sup>15</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 420.

<sup>16</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *The Crimean War : a Clash of Empires*, Staplehurst, Spellmount, 2004, 557 p.

<sup>17</sup> Les soldats turcs se sont retrouvés dans une situation peu enviable, devant subir le mépris des alliés.

<sup>18</sup> Winfried Baumgart, *The Crimean War 1853-1856*, Londres, Arnold, 2000, 244 p.

<sup>19</sup> John Sweetman, *War and Administration: the Significance of the Crimean War for the British Army*, Edinburgh, Scottish Academic Press, 1984, 174 p.

Ces informations consistent souvent en des témoignages d'officiers ou de politiciens, provenant de journaux personnels et de recueils de lettres publiées. Ces sources sont particulièrement intéressantes. Toutefois, certaines reviennent dans plusieurs ouvrages, en français comme en anglais. Parmi les sources d'origine britannique qui nous intéressent particulièrement ici, les témoignages de politiciens, Palmerston ou Aberdeen par exemple, sont communs, comme ceux des officiers Calthorpe ou Clifford. Des témoignages de chirurgiens, comme Reid ou du correspondant du *Times*, Russell, semblent faire partie des incontournables aux côtés de Nightingale et de Paget. Certains témoignages de soldats, comme les mémoires du sergent Gowing, se retrouvent parfois. Par contre, contrairement à une période comme la Grande Guerre, l'opinion qu'avaient les simples soldats sur la guerre de Crimée est plus difficile à reconstruire; leurs témoignages ne sont pas aussi nombreux ni aussi faciles d'accès. Ce n'est qu'en 1870 que l'*Elementary Education Act* en Grande-Bretagne rendra l'école élémentaire accessible à tous, bien que pas encore obligatoire. La différence se perçoit dès la guerre des Boers, trente-cinq ans plus tard, quand un plus grand nombre de soldats écriront à leurs familles.<sup>20</sup>

### Napoléon III

Il y eut sans doute peu de moments dans l'histoire de la France où le simple nom d'un dirigeant suscita autant d'inquiétudes et d'appréhensions. Conséquemment, il est essentiel de considérer ce personnage pour mieux comprendre la vision qu'avaient les Britanniques des Français. Avant la Deuxième République, le nom de Bonaparte ouvrait les portes de la haute société à l'étranger, grâce à la gloire ancestrale dont il était imprégné. Une situation qui pouvait durer aussi longtemps que l'on ne réveillait pas un passé encore présent dans la mémoire des Britanniques. C'est pourquoi, quand Louis-Napoléon Bonaparte devint le premier président de la Deuxième République, les députés du parlement de Londres, ainsi qu'un grand nombre de Britanniques, s'inquiétèrent; ce fut ce que

---

<sup>20</sup> Alastair Massie, *op. cit.*, p. 19.

l'on appela plus tard, la première *invasion panic*.<sup>21</sup> Une deuxième vague de peur survint quand le Prince-Président procéda à un coup d'État, le 2 décembre 1851, quarante-sept ans, jour pour jour, après la proclamation du Premier Empire.<sup>22</sup> De quoi ranimer, de l'autre côté de la Manche, d'indésirables vieux souvenirs. Cependant, Napoléon III ne se serait pas attaqué à la Grande-Bretagne, puisqu'il voulait se rapprocher d'elle.<sup>23</sup> Sa quête pour renouer avec le passé glorieux de l'Empire, n'impliquait pas ce conflit séculaire qui avait tant obsédé son oncle.

### La population

Cette étude porte sur des acteurs directement liés au conflit et non sur les citoyens en général. Par contre, un bref aperçu du rapport entre la France et la population de la Grande-Bretagne demeure pertinent. Il semble que celle-ci, comparativement aux mondes politique et militaire, subit de façon moins importante les paniques causées par le retour d'un Bonaparte à Paris. Précisons quand même que cela ne l'empêcha pas, en général, d'accueillir avec joie et soulagement la nouvelle de l'alliance avec la France.<sup>24</sup> Sweetman et Bayley, ainsi que d'autres spécialistes de la Grande-Bretagne,<sup>25</sup> affirment que les traces de l'antimilitarisme britannique peuvent remonter au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet antimilitarisme a, de plus, un appui au Parlement.<sup>26</sup> Même le coup d'État de décembre 1851 ne semble avoir dérangé ce trait culturel que chez les dirigeants et une partie de la population.<sup>27</sup> Quand le gouvernement Russell, en 1852, voulut renforcer la milice pour prévenir une invasion française, la population s'y opposa et le gouvernement

---

<sup>21</sup> Hew Strachan, « Soldiers, Strategy and Sebastopol », *Historical Journal*, vol. 21, no 2, 1978, p. 75 et John Sweetman, *War and Administration: the Significance of the Crimean War for the British Army*, Edinburgh, Scottish Academic Press, 1984, p. 29.

<sup>22</sup> Anthony Howe, « Re-Forging Britons: Richard Cobden and France », dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon dir., *op. cit.*, p. 95.

<sup>23</sup> Pierre Milza, *op. cit.*, p. 286-287.

<sup>24</sup> George Macauley Trevelyan, *Précis d'histoire de l'Angleterre*, Paris, Payot, 1972, p. 430.

<sup>25</sup> Rolland Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, Paris, Perrin, 1996, p. 260.

<sup>26</sup> John Sweetman, *op. cit.*, p. 23.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 32-33.

tomba. Il fut même noté qu'à Brighton, dans le Sussex, une région particulièrement sujette à une menace d'outre-Manche, on craignait plus la milice que les Français.<sup>28</sup>

## La religion

Il ne semble pas, à l'analyse des ouvrages connus, que la religion ait beaucoup influencé le regard des Britanniques sur les Français, majoritairement catholiques. Il est, certes, reproché aux Français d'avoir abaissé le sens moral de leur pays en laissant la religion s'affaiblir.<sup>29</sup> Cependant, ce n'est pas dans une dynamique de conflit inter-clérical que ces blâmes sont posés. Il s'agit davantage d'une opposition à l'irréligion, un reproche fait à la France qui revient souvent dans les textes.<sup>30</sup> Le financement des services religieux dans l'armée de la Reine soulève, cependant, certains doutes sur l'appréciation que les dirigeants politiques et militaires faisaient des catholiques combattant sous l'*Union Jack*. Alors que ceux-ci, en grande partie originaires d'Irlande, représentaient jusqu'à 30% des soldats et près du quart des marins, seulement 800£ sur les 12 000£<sup>31</sup> attribuées aux services religieux leur revenaient. Néanmoins, cette situation s'améliorait depuis les guerres napoléoniennes.<sup>32</sup> Il est aussi important de relativiser les conflits entre catholiques et protestants; le faussé qui sépare ces deux religions est de loin moins grand que celui séparant les chrétiens des musulmans, par exemple – ce mémoire fournira d'ailleurs quelques bons témoignages allant en ce sens.<sup>33</sup> Tout porte à croire aussi que les religieux présents en Crimée ne cherchaient pas de distinctions entre les deux cultures. Des prêtres français aidèrent les Britanniques après la bataille de l'Alma<sup>34</sup> et un frère anglais mourut dans un camp appartenant aux Français alors

---

<sup>28</sup> Charles C. Bayley, *Mercenaries for the Crimea: the German, Swiss and Italian Legions in British Service, 1854-1856*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1977, p. 24.

<sup>29</sup> Jonathan Parry, «The impact of Napoleon III on British Politics, 1851-1880», *Transactions of the Royal Historical Society*, vol. 11, no 6, 2001, p. 152.

<sup>30</sup> Diana Cooper-Richet, « La France et les grandes revues intellectuelles britanniques », dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon dir., *op. cit.*, p. 334 et Georgios Varouxakis, *Victorian Political Thought on France and the French*, New-York, Palgrave, 2002, p. 135.

<sup>31</sup> James Hagerty et Tom Johnstone, « Catholic Military Chaplains in Crimean War », *Recusant History*, vol. 27, no 3, 2005, p. 417.

<sup>32</sup> James Hagerty, «A Catholic Chaplain in the Crimean War», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 82, no 329, 2004, p. 22.

<sup>33</sup> Charles A. Kupchan, *op. cit.*, p. 7-8.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 25.

qu'il les aidait.<sup>35</sup> En 1829, les catholiques obtenaient, en Grande-Bretagne, leur émancipation.<sup>36</sup> De plus, l'intérêt des Britanniques pour la religion connaissait un déclin croissant; en 1851, une enquête avait révélé que 20% des chrétiens anglais – nombre qui s'élève à 50% dans les zones urbaines – ne pratiquaient jamais.<sup>37</sup> Un conflit religieux n'avait pas davantage de chance d'être déclenché par les Français. Riva Kastoryano affirme que «les études historiques montrent que le culte de l'assimilation a été le fondement de l'unité nationale [en France], produisant une société porteuse d'indifférence vis-à-vis de la religion».<sup>38</sup> Comme le soutient Éric Hobsbawm, le patriotisme était devenu la «religion civile» qui alimentait la rivalité de l'époque.<sup>39</sup> Toutefois, l'attitude à l'égard de la religion de l'autre, durant la guerre de Crimée, semble demeurer assez méconnue.

### Un intérêt général pour la France

Des liens se créaient entre la société civile de part et d'autre de la Manche. Dans les différentes études sur ces rapports entre la France et la Grande-Bretagne, il est possible de discerner ce qu'une partie des Britanniques, surtout les plus éduqués, ont pu penser des Français vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur influence dans un système parlementaire nous oblige à les prendre en considération. Ils avaient une opinion sur la culture, la science et la politique française. En ce qui concerne cette dernière, elle souleva de nombreuses et intenses discussions.

Charles A. Kupchan fait remarquer : «The emergence of stable peace also depends upon the presence of *compatible social orders*. As the states engaged in building a zone of peace proceed with political and economic integration, the societies involved interact with greater frequency and intensity»<sup>40</sup> et «[a] condition making stable peace possible is *cultural commonality*. Culture refers to an interlink network of practices and symbols based primarily on ethnicity, race and religion. [...] narratives of compatibility and similarity are easier to generate among certain

---

<sup>35</sup> James Hagerty et Tom Johnstone, *op. cit.*, p. 429.

<sup>36</sup> James Hagerty, *op. cit.*, p. 22.

<sup>37</sup> Roland Marx, *op. cit.*, p. 285.

<sup>38</sup> Riva Kastoryano, *Les codes de la différence*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 22.

<sup>39</sup> Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, trad. de l'anglais par Dominique Peters, Paris, Gallimard, 1992, p. 162-163.

<sup>40</sup> Charles Kupchan, *op. cit.*, p. 7.

populations than others».<sup>41</sup> En effet, le commerce et l'industrie britanniques grandissants firent de la France une destination incontournable. Des ouvriers y allaient travailler et le tourisme s'y développait.<sup>42</sup> Les penseurs et scientifiques britanniques, souvent avec objectivité, portaient un grand intérêt aux développements des sciences et de la littérature en France; même quand cette dernière allait à l'encontre des valeurs britanniques. Des revues trimestrielles, *Edinburgh Review* et *Quarterly Review*, destinées aux classes instruites du pays, virent le jour dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien qu'elles s'intéressaient à tous les pays d'Europe, la France y trouvait une place privilégiée.<sup>43</sup> Cooper-Richet, qui les a étudiées en détail, affirme qu'elles représentent bien les opinions des intellectuels britanniques venant des classes moyennes et aisées.

Ces revues ont régulièrement pour sujet un thème qui fascinait les Britanniques dans l'ensemble : la Révolution française et le Premier Empire. Les mémoires de Mme de Staël, entre autres, étaient considérées comme le meilleur ouvrage sur la Révolution qui fut écrit.<sup>44</sup> Certains penseurs de l'époque, comme Cobden, croyaient que la méfiance ou la haine des Britanniques envers les Français était due à une mauvaise compréhension des guerres révolutionnaires. Les responsabilités de la Grande-Bretagne, lors de la déclaration de guerre en 1793, ayant été méconnues, la France portait tout le blâme.<sup>45</sup>

La politique de la France, mais surtout son instabilité, avait donc une place importante dans l'opinion des Britanniques plus instruits.<sup>46</sup> Plusieurs auteurs se sont penchés sur la question. En fait, l'instabilité politique de la France était un problème incompréhensible pour bien des gens en Grande-Bretagne.<sup>47</sup> Dans l'ensemble, les Britanniques étaient persuadés d'avoir le régime parfait. Par opposition, les nombreux soubresauts de l'État français faisaient de celui-ci l'exemple contraire, ce qui avait pour effet d'intensifier la rivalité.<sup>48</sup> Les Français

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>42</sup> Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon dir., *op. cit.*, p. 6-14.

<sup>43</sup> Diana Cooper-Richet, *op. cit.*, p. 333-334.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 322.

<sup>45</sup> Anthony Howe, *op. cit.*, p. 96.

<sup>46</sup> Georgios Varouxakis, *op. cit.*, p. 1-8.

<sup>47</sup> Diana Cooper-Richet, *op. cit.*, p. 320.

<sup>48</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 147.

étaient considérés comme incapables de fonctionner dans un État libre. Plusieurs explications étaient mises de l'avant : les critiques les moins sévères parlaient d'un manque d'expérience dans le système parlementaire,<sup>49</sup> mais d'autres croyaient que le caractère français était incompatible avec le suffrage universel, que les Français accordaient trop d'importance à la pensée<sup>50</sup> ou qu'ils n'avaient pas le sens des responsabilités, essentiel pour être en république.<sup>51</sup> Le caractère autoritaire et militariste, que l'on croyait inhérent à la France, expliquait le retour constant à la dictature, selon bien des Britanniques.<sup>52</sup> L'autoritarisme aurait été nécessaire aux Français, et ce, même si l'on en méprisait certains aspects, comme les méthodes de police françaises, jugées contraire à la liberté.<sup>53</sup>

Cependant, tous n'avaient pas cette opinion négative de la politique de France. Anthony Howe a écrit un chapitre sur Richard Cobden, un des principaux artisans du traité de libre-échange de 1860. À contre-courant dans son pays, en ce qui concerne ses opinions envers la France, Cobden était de ceux qui s'opposaient à la francophobie et qui étaient favorable à un rapprochement.<sup>54</sup> Il affirmait que la Grande-Bretagne subissait trop l'influence des anti-bonapartistes de 1815 et que ceux-ci contribuaient à accentuer la peur des Français, surtout à partir de 1852.<sup>55</sup> Thomas Carlyle, connu pour sa francophobie, se porta à la défense de la Deuxième République et ses sentiments républicains n'auraient pas été sans écho au sein du public.<sup>56</sup> John Stuart Mill considérait que la France et la Grande-Bretagne étaient deux modèles différents de ce qu'était une civilisation avancée et Matthew Arnold y emmenait ses enfants régulièrement.<sup>57</sup> Des mouvements chartistes profitèrent des

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>50</sup> Philippe Léger, «La représentation des socialistes français dans l'œuvre de John Stuart Mill», dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon, dir., *op. cit.*, p. 114 et 121.

<sup>51</sup> Diana Cooper-Richet, *op. cit.*, p. 319.

<sup>52</sup> Georgios Varouxakis, *op. cit.*, p. 88-89.

<sup>53</sup> Philippe Chassaigne, «La question de police : influences réciproque au XIX<sup>e</sup> siècle» dans Jean-Philippe Genet et Jean-François Ruggiu, dir., *Les idées passent-elles la Manche? : savoirs, représentation, pratique, France-Angleterre X<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUPS, 2007, p. 349-360.

<sup>54</sup> Anthony Howe, *op. cit.*, p. 91.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>56</sup> Catherine Heyrendt, «Autour d'un inédit de Carlyle sur la sur la Révolution de 1848» dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon, dir., *op. cit.*, p. 521-522.

<sup>57</sup> Georgios Varouxakis, *op. cit.*, p. 35 et 51.

troubles de 1848 en France pour se faire entendre en Grande-Bretagne.<sup>58</sup> Toutefois, ce ne sont pas là des généralités et ces gens ne faisaient pas tous partie des instances les plus influentes pour qui la France demeurait un ennemi potentiel.

Le fantôme de Napoléon hantait toujours les Anglais. Quand l'Empire fut proclamé, on a craint qu'il cherche à venger Waterloo.<sup>59</sup> Il est difficile de savoir à quel point Louis-Napoléon Bonaparte affecta l'image de la France aux yeux des Britanniques. Une chose est certaine, le passé guerrier des Français était ravivé avec le neveu de Napoléon.<sup>60</sup> S'ajoute à cela la réputation militariste de la France, celle d'avoir un État policé qui, aussi, soutient une religion catholique intransigeante.<sup>61</sup> Cela dura jusqu'en 1860,<sup>62</sup> année où le libre-échange fut implanté entre les deux pays, ce qui eut pour effet de réduire les craintes.<sup>63</sup> Varouxakis affirme même, dans son introduction, que la Révolution de 1848 a davantage forgé l'opinion des Britanniques que 1789. Plus loin, il rapporte les commentaires de gens qui racontaient à l'époque que l'émoi causé par la crainte des Bonaparte, à partir de 1848, fut plus grand que celui causé par la Guerre des Roses. Certes, c'est une exagération, mais elle donne une idée des extrêmes pouvant être présents dans l'éventail des opinions.<sup>64</sup> En fait, la vie publique était dominée par des gens qui avaient vécu les guerres napoléoniennes et toute la propagande alarmiste qu'elles ont générée en Grande-Bretagne. Le retour des Bonaparte à Paris réveilla ces souvenirs.<sup>65</sup>

## Le monde politique

Deux Premiers ministres se sont succédé durant la guerre; deux personnages qui se sont battus pour imposer leur vision sur la question d'Orient, avant et

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>59</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 152.

<sup>60</sup> Georgios Varouxakis, *op. cit.*, p. 153.

<sup>61</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 149-150.

<sup>62</sup> Georgios Varouxakis, *op. cit.*, p. 152-153.

<sup>63</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 147-148. Varouxakis mentionne la période où la crainte est plus forte, mais ne précise pas la raison du changement en 1860. Selon Lambert, la Grande-Bretagne se méfia de la France jusqu'en 1898. Andrew Lambert, « Preparing for the Russian War: British Strategic Planning, March 1853-March 1854 », *War and Society*, vol. 7, no 2, 1989, p. 17.

<sup>64</sup> Georgios Varouxakis, *op. cit.*, p. 2 et p. 152.

<sup>65</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 148-149.



pendant le conflit. D'abord, se trouve en poste le comte d'Aberdeen, que l'on pourrait considérer comme un proche d'une école pro-européenne et davantage sous l'influence des idées de 1815. Selon cette vision, l'ordre sur le continent devait être protégé de la France révolutionnaire.<sup>66</sup> En janvier 1855, le gouvernement d'Aberdeen tomba et Lord Palmerston fut porté aux pouvoirs. Ce dernier, spécialiste des affaires étrangères avant tout, était sans doute un des membres les plus influents du parlement, appuyé par les classes moyennes et par une partie de la presse.<sup>67</sup> Analysant les relations internationales dans une perspective plus britannique que son prédécesseur, il ne considérait pas les intérêts de son pays si éloignés de ceux de la France.<sup>68</sup> Comme Disraeli, Palmerston croyait que la meilleure façon de se protéger de la France était de coopérer avec elle.<sup>69</sup> Certains le disent pro-français,<sup>70</sup> mais il était davantage pro-Napoléon III,<sup>71</sup> et demeurait prudent face à l'ensemble de l'État français et autres groupes influents du pays. Bien qu'Aberdeen et Palmerston percevaient les relations franco-britanniques de façons différentes, la France de Napoléon III demeurait un ennemi potentiel pour eux et pour presque tous les politiciens de Grande-Bretagne.

Il est vrai que Palmerston appuya le coup d'État de 1851 par Bonaparte,<sup>72</sup> comme d'autres politiciens et hommes d'affaires d'ailleurs qui y voyaient une chance de stabiliser le régime.<sup>73</sup> Toutefois, une grande partie de la Grande-Bretagne connaissait alors la seconde *invasion panic*. Cette peur était accrue par l'évolution des navires à vapeur. Ceux-ci facilitaient une invasion venant de la France et devaient être pris en compte.<sup>74</sup> Strachan souligne qu'il s'agissait d'une peur exagérée, contrairement aux autres auteurs en général.<sup>75</sup> Une peur exagérée par des

---

<sup>66</sup> David Brown, *Palmerston and the Politics of Foreign Policy 1846-1855*, Manchester, Manchester University Press, 2002 p. 152.

<sup>67</sup> George Macauley Trevelyan, *op. cit.*, p. 428-430.

<sup>68</sup> David Brown, *op. cit.*, p. 152.

<sup>69</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 149.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>71</sup> Brian James, «Allies in Disarray : The Messy End of the Crimean War», *History Today*, vol. 58, no 3, 2008, p. 3-4.

<sup>72</sup> John Clarke, *British Diplomacy and Foreign Policy, 1782-1865*, Londres Boston Unwin Hyman, 1989, p. 235.

<sup>73</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 153.

<sup>74</sup> Hew Strachan, *op. cit.*, p. 75.

<sup>75</sup> À titre d'exemple: Jonathan Parry, Andrew Lambert, Christopher Barlett.

ministres militaristes,<sup>76</sup> ainsi que par l'amiral en chef Graham, dont la haine dogmatique des Français influença beaucoup la politique avant la guerre.<sup>77</sup> Certains politiciens, surtout les plus âgés, ont habilement diabolisé les Français et leurs valeurs.<sup>78</sup> Pendant l'affaire des Lieux saints, la France n'avait pas une meilleure image que la Russie aux yeux d'Aberdeen et d'autres gens influents; la suspicion était de mise et la quête de gloire des Bonaparte inquiétait.<sup>79</sup> Cependant, contre toute attente,<sup>80</sup> les deux pays conjuguèrent leurs forces, incités par le besoin de contenir le géant russe et de protéger leurs intérêts en Méditerranée. Cependant, il ne faut pas se leurrer, Londres fut tout aussi soucieuse de freiner le tsar que d'empêcher la France d'agir seule.<sup>81</sup> Ce n'est qu'une question d'équilibre des puissances.

La guerre ne fut pas une occasion de voir les deux gouvernements se rapprocher de façon substantielle, encore moins permanente.<sup>82</sup> Les mésententes furent nombreuses et le conflit se déroula dans le même contexte de suspicion que lors de son déclenchement.<sup>83</sup> Nombre de ceux qui ont rencontré l'Empereur voyaient en lui un bon allié et avaient confiance en lui, mais il ne s'agissait pas de la majorité des hommes d'État.<sup>84</sup> Pour l'ensemble, Napoléon III demeurerait douteux.<sup>85</sup> C'est son image négative qui, tout au long de la guerre, influença la politique britannique.<sup>86</sup> Quant à la France, plusieurs de ses politiques furent blâmées, notamment le recrutement de mercenaires en Suisse, que Paris payait mieux que Londres.<sup>87</sup>

---

<sup>76</sup> Christopher J. Barlett, *Defence and Diplomacy: Britain and the Great Power, 1815-1914*, New-York, St-Martin's Press, 1993, p. 47.

<sup>77</sup> Andrew Lambert, « Preparing for the Russian War: British Strategic Planning, March 1853-March 1854 », *War and Society*, vol. 7, no 2, 1989, p. 17-24.

<sup>78</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 162.

<sup>79</sup> David Wetzel, *The Crimean War a Diplomatic History*, New-York, Columbia University Press, 1985, p. 65- 68 et 79, aussi Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 153.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>81</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 148.

<sup>82</sup> Georgios Varouxakis, *op. cit.*, p. 152.

<sup>83</sup> Andrew Lambert, *op. cit.*, p. 17.

<sup>84</sup> Brian James, *op. cit.*, p.4.

<sup>85</sup> David Brown, *op. cit.*, p. 152.

<sup>86</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 148.

<sup>87</sup> Charles C. Bayley, *op. cit.*, p. 77.

Howe affirme que la fin de la guerre a vu le retour d'une haine des Français et que même Palmerston s'en est servi pour justifier un investissement naval.<sup>88</sup> En fait, comme mentionné, ce ressentiment ne s'est jamais vraiment atténué. La peur qu'une victoire trop longue à venir pousse Napoléon III à se retourner contre son allié, en pleine guerre, était présente.<sup>89</sup> Une alliance avec les Russes était soupçonnée.<sup>90</sup> On se demande jusqu'où le besoin de gloire dynastique pouvait mener le Second Empire.<sup>91</sup> Même Palmerston, qui appréciait l'Empereur, a toujours été persuadé que Napoléon III n'était pas la France et que des militaristes français influents étaient toujours à redouter.<sup>92</sup>

Pour le gouvernement de Londres, la guerre se termina sans grande victoire à offrir à la population. Adamczyk soutient même que la Grande-Bretagne a perdu la guerre, car elle y a perdu du prestige.<sup>93</sup> Nous le constaterons dans les correspondances d'ailleurs. Cela contribua aux mauvaises relations entre les deux puissances, car c'est la France qui voulut mettre fin à la guerre. À Londres on était bien conscient qu'il fallait s'arrêter, les Britanniques ne pouvaient pas continuer seuls.<sup>94</sup> Avant la fin de la guerre, Londres voulait envoyer sa flotte contre la forteresse de Kronstadt, près de Saint-Pétersbourg, dans le but de la détruire et de redorer le blason de la *Royal Navy*. James soutient que cette idée fut abandonnée par peur de la France. La raison est qu'une telle opération aurait forcé l'envoi, dans la Baltique, de la flotte destinée à protéger l'île de Grande-Bretagne. Pour les mêmes raisons, la reine Victoria et Cowley auraient insisté pour que les canons russes pris en Crimée soient envoyés à Malte et à Gibraltar. Dans les deux cas, affirme James, le seul ennemi potentiel était la France.<sup>95</sup>

---

<sup>88</sup> Anthony Howe, *op. cit.*, p. 97-99.

<sup>89</sup> John Clarke, *op. cit.*, p. 249 et Bryan James, *op. cit.*, p. 2.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 254.

<sup>91</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 152.

<sup>92</sup> Brian James, *op. cit.*, p. 3-4.

<sup>93</sup> Lawrence P. Adamczik, « The Crimean War and its Effects on Perception of British Foreign Policy », *Potomac Review*, no 26-27, 1984-1985, p. 64.

<sup>94</sup> John Clarke, *op. cit.*, p. 255.

<sup>95</sup> Brian James, *op. cit.*, p. 2-3.

## L'armée

Nous arrivons ici au sujet de cette étude. Les témoignages venant de l'armée parlent surtout de la vie en Crimée et du travail de chacun. Les appréhensions relatives aux ambitions de Napoléon III ne semblaient pas occuper une grande place dans la vie des soldats. Par contre, des deux côtés, l'autre était observé. La présence de préjugés, de reproches et de rivalité entre les militaires était indéniable.<sup>96</sup> Certains auteurs nous laissent croire que la situation fut un problème surtout chez les officiers supérieurs et principalement chez les généraux.<sup>97</sup> D'autres, affirment que les armées en totalité avaient une mauvaise relation.<sup>98</sup> Dès le début, le manque de confiance se faisait sentir. Les états-majors des deux armées opéraient indépendamment et ils avaient des ordres séparés et secrets.<sup>99</sup> Les deux gouvernements s'étaient entendus pour que la France, numériquement supérieure sur le terrain, commande lors des batailles, mais ce ne fut pas respecté.<sup>100</sup> Saint-Arnaud était soupçonné d'espionnage; le prince Napoléon, cousin de l'empereur,<sup>101</sup> était méprisé. Nous ne rapportons ici que les commentaires britanniques; les officiers français en faisaient autant. Selon Gooch, ces frictions au niveau supérieur furent le résultat de la fierté, de la mauvaise compréhension et d'un possible sentiment d'infériorité des deux côtés.<sup>102</sup> Robert et Isabelle Tombs affirment que les relations étaient bonnes à tous les niveaux de l'armée, mais la citation qui soutient leur affirmation est celle d'un soldat qui, de toute évidence, ne savait pas tout.<sup>103</sup>

Chez les soldats, les relations auraient été moins tendues. Plusieurs auteurs vont dans ce sens.<sup>104</sup> Il est vrai que l'armée française arriva mieux préparée et qu'elle mit souvent son expérience et ses moyens au service des soldats

---

<sup>96</sup> Donald Sydney Richard, *Conflict in the Crimea: British Redcoats on the Soil of Russia*, Barsley, Pen and Sword Military, 2006, p. 12 et 17.

<sup>97</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 134.

<sup>98</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op.cit.*, p. 43.

<sup>99</sup> Hugh Small, « The Allied Campaign Plan of 1855 », *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 83, no 335, 2005, p. 228.

<sup>100</sup> Brison Dowling Gooch, *op. cit.*, p. 63.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>103</sup> Roger et Isabelle Tombs, *op. cit.*, p. 358.

<sup>104</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 134, Donald Sydney Richard, Trevor Royle en plusieurs endroits.

britanniques.<sup>105</sup> Ces derniers connurent un hiver terrible en 1854-1855 et n'auraient eu d'autres choix que de fraterniser avec leurs alliés mieux équipés, mieux soignés et mieux nourris. Les témoignages de ce contraste sont nombreux, tellement il a marqué la mémoire des soldats. La majorité des auteurs, aujourd'hui, mentionnent le respect des Britanniques pour la qualité de l'armée française; l'influence de cette dernière est par contre moins remarquée dans l'historiographie. Londres réalisa que les lacunes de son administration militaire étaient graves et qu'elles devaient être corrigées. La présence des Français à ses côtés fut une opportunité pour elle, comme le démontre Sweetman.<sup>106</sup> En fait, cet auteur est le seul à insister sur la contribution française dans les réformes militaires que connut la Grande-Bretagne pendant et après la guerre de Crimée. Bien d'autres soulignent les améliorations, mais ne mentionnent pas l'influence française.<sup>107</sup> Gouttman affirme que d'autres auteurs ne se penchèrent que sur les approvisionnements et les soins de l'armée britannique de l'hiver 1855-1856, considérablement améliorés par rapport à l'année précédente.<sup>108</sup> Nous n'avons cependant pas trouvé ce genre d'erreur dans les monographies récentes, sinon chez l'historien Corvisier.<sup>109</sup> Ces auteurs auraient conclu que la Grande-Bretagne eut durant la guerre de meilleurs services. En fait, le désastre du premier hiver, bien rapporté par Russell dans le *Times*,<sup>110</sup> révolta la population britannique. Celle-ci commença à croire que la France déciderait du sort de la guerre<sup>111</sup> et qu'un régime parlementaire n'était pas de taille face à «l'autocratie napoléonienne».<sup>112</sup> Cela poussa Londres à investir des sommes considérables dans l'entreprise.<sup>113</sup>

En somme, ce survol démontre que la France fut, pour les Britanniques, une rivale ou un ennemi potentiel, et ce, tout au long de la guerre de Crimée. Certes, il y

---

<sup>105</sup> Brison Dowling Gooch, *op. cit.*, p. 160.

<sup>106</sup> John Sweetman, *op. cit.*, p. 52-53 et John Sweetman, «Uncorroborated Evidence: One Problem about the Crimean War», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 49, no 200, 1971, p. 194-198.

<sup>107</sup> Irene Gunns, Richard Blanco, Andrew Slade.

<sup>108</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 291.

<sup>109</sup> André, *Histoire militaire de la France*, vol. 2, de 1715 à 1871, Paris, PUF, 1998, p. 514.

<sup>110</sup> David Murphy, *op. cit.*, p. 96.

<sup>111</sup> David Wetzel, *op. cit.*, p. 54-55.

<sup>112</sup> Jonathan Parry, *op. cit.*, p. 159.

<sup>113</sup> Paul Kennedy, *Naissance et déclin des grandes puissances*, trad. de l'anglais par Marie-Aude Cochez et Jean-Louis Lebrave, Paris, Payot, 1991, p. 214.

eut des gens pour apprécier la science et la culture française. Cela n'empêcha pas que d'un point de vue politique, le voisin d'Outre-Manche représentait une menace. L'arrivée d'un Bonaparte au pouvoir raviva de vieux cauchemars, possiblement davantage au sein de la classe politique. Pour les militaires, la France demeurait une rivale douteuse et la coopération ne fut pas sans friction. Il n'y a que les soldats qui semblent avoir fraternisé davantage. Peut-être parce qu'ils ne furent pas mêlés aux responsabilités des dirigeants et aux jeux secrets de la diplomatie.

### Hypothèses et résultats de la recherche

La première hypothèse à laquelle nous nous attendions était la présence de positions anti-bonapartistes chez les soldats anglais. Ce courant de pensée aurait pu être, au sein de l'armée britannique, une force persuasive importante. Plusieurs des officiers supérieurs, présents en Crimée, avaient fait la guerre contre Napoléon I<sup>er</sup>. Lord Raglan était l'un d'eux, il perdit d'ailleurs son bras à Waterloo. À cette époque, en Grande-Bretagne, la propagande anti-bonapartiste était omniprésente et elle a profondément marqué ceux qui l'ont subie. Le retour d'un membre de la famille Bonaparte à la tête d'un autre Empire français ne laissa pas ces gens indifférents. L'hiver de 1854-1855 est au centre de la deuxième hypothèse étudiée, car il fut particulièrement difficile pour les Anglais insuffisamment préparés. Comme ils bénéficièrent d'une aide substantielle venant de la France, nous étions en droit de croire que l'événement ait pu influencer l'opinion des Britanniques.

Toutefois, les observations faites suite à l'étude de ces sources sont multiples, parfois insoupçonnées, souvent sous-estimées. La plus importante constatation est que la plupart des militaires et des civils britanniques en Crimée ont cessé de percevoir les Français comme des ennemis. Ce que les sources nous révèlent va à l'encontre de ce que l'historiographie nous laissait croire ou en nuance les résultats. En Crimée, le respect pour les Français et pour leur armée fut plus important aux yeux des Britanniques que les préjugés, la rivalité traditionnelle et les conflits séculaires avec lesquels ils étaient familiers. Ancienne ennemie ou pas, l'armée française occupa une place importante dans l'estime des militaires britanniques. Ce

respect s'installa, dès les premiers mois, malgré les idées préconçues que pouvaient avoir les soldats et cela eut des conséquences par la suite.

Nous allons démontrer, dans un premier chapitre, que la Crimée fut un contexte remplissant les conditions scientifiques nécessaires à un rapprochement. Gordon Allport démontra, dans les années 1950, que le contact contribuait à réduire les préjugés, mais à certaines conditions. Ces conditions, auxquelles s'ajoute le travail de Susan Fiske, consistent en l'égalité, la communauté de buts, l'absence de compétition, l'approbation des autorités et l'interdépendance. Ensuite, dans un deuxième chapitre, nous suivrons les étapes du processus de diminution des préjugés et de rapprochement en utilisant le cadre théorique d'Allport comme point de repère. Il est important de préciser que ce sont des points de repère, en ce qui concerne cette recherche, et non un cadre théorique précis, car les sources utilisées imposent leurs limites. Finalement, dans un troisième chapitre, nous nous pencherons sur certaines conséquences de ce rapprochement sur les Britanniques. Côté l'armée française et se comparer à elle dans ce contexte de conflit eut pour effet de susciter de nombreuses réflexions au sein de l'armée britannique et contribua au déclenchement de scandales. Ce qui a été rapporté lors de cette recherche est un *rapprochement* entre les deux groupes et non une *réconciliation* comme il est traité dans certains ouvrages dont celui de Bar-Siman-Tov.<sup>114</sup> Ce dernier traite de relations entre pays et entre sociétés et non entre groupe d'individus comme c'est davantage le cas ici. Sur la réconciliation, Bar-Siman-Tov affirme que : «Reconciliation is probably the most difficult condition because it asks for a deep cognitive change, a real change of beliefs, ideology, and emotions [...] ».<sup>115</sup> Ce type de relation pourrait se rapprocher de la dernière étape du rapprochement relevé dans cette étude. Cependant, les limites de notre étude ne nous permettent pas d'affirmer davantage à ce sujet et, comme nous le savons, les tensions franco-anglaises ne disparaîtront pas avec la guerre de Crimée.

---

<sup>114</sup> Yaacov Bar-Siman-Tov ed., *From Conflict Resolution to Reconciliation*, Oxford, Oxford University Press, 289 p.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 4.

## **Chapitre I**

### **La psychologie des préjugés appliquée à la guerre de Crimée**

Le regard des Britanniques sur les Français était celui de son temps, c'est-à-dire imprégné des normes de l'identité nationale.<sup>1</sup> Le nationalisme est exclusif et peut rapidement mener vers la xénophobie ou le racisme.<sup>2</sup> Plus précisément :

«Définir l'Autre, c'est surtout définir des frontières réelles ou symboliques. Ces frontières conduisent à des différenciations internes par catégories sociales, culturelles et morales. Elles donnent lieu à un jeu de hiérarchisations subjectives et/ou objectives qui, paradoxalement, s'appuient sur des valeurs partagées. Bref, elles génèrent des relations complexes, où tout élément identitaire apparaît comme un ancrage microsociologique».<sup>3</sup>

À ce sujet, les Anglais ne constituaient pas une exception. De plus, le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et le rétablissement de l'Empire a mis la Grande-Bretagne en état d'alerte. Toutefois, le côtoiement peut contrer ce caractère exclusif du nationalisme et mener à une diminution des préjugés envers l'autre. Il sera démontré dans ce chapitre que le champ de bataille de Crimée créa ce contexte de côtoiement nécessaire au rapprochement. De plus, plusieurs des témoignages traités ici répondent à la première question de notre hypothèse. Ils révèlent une différence entre le point de vue des troupes et des officiers, analysé ici de façon approfondie, et celui des hauts dirigeants politiques et militaires, déjà analysé par d'autres auteurs. Certes, la présence d'une fraternisation est mentionnée dans l'historiographie, mais on y affirme également le contraire. Fletcher écrit par exemple : «Given the turbulent history that existed between France and Britain, it is not surprising that there was an element of mistrust between the two armies and their commanders».<sup>4</sup> C'est donc une question qui nécessite une certaine clarification.

La présente étude tient compte en partie de la psychologie des témoins de l'événement. Le premier obstacle rencontré est que tous sont morts. Il nous est donc

---

<sup>1</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2001, 307 p.

<sup>2</sup> Judith Blackwell et John S. Sorenson, *Culture of Prejudice: Argument in Critical Social Sciences*, Broadview Press, Peterborough, 2003, p. 31.

<sup>3</sup> Riva Kastoryano, *Les codes de la différence*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p.14.

<sup>4</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *The Crimean War : a Clash of Empires*, Staplehurst, Spellmount, 2004, p. 43.



impossible d'emprunter à la psychologie ses méthodes de recherche sur les préjugés. Des entretiens avec témoins oculaires ou la reconstitution d'un contexte en laboratoire sont évidemment impossibles. Les correspondances nous procurent un accès indirect aux pensées et aux opinions des témoins, mais encore faut-il les analyser de façon méthodique. Les recherches sur la psychologie des préjugés ne peuvent pas être reproduites avec nos témoins, mais elles ont mené à des théories qui seront utilisées pour cerner le sujet. De cette façon, il sera démontré que le rapprochement entre les soldats anglais et français en Crimée était possible.

Penchons-nous d'abord sur ces théories et leurs auteurs. Le plus important d'entre eux est Gordon Allport. Il entreprit des recherches exhaustives dans les années 1950 et il obtint des résultats qui font encore autorité aujourd'hui.<sup>5</sup> Ce chapitre, ainsi que celui qui suivra, sont largement construits autour de ses théories. Dans son ouvrage, *The Nature of Prejudice*,<sup>6</sup> Gordon Allport a établi certaines des théories à la base de cette science, en déterminant notamment les conditions essentielles à la diminution des préjugés. D'autres recherches plus récentes ont été entreprises, entre autres par, Fiske, Tropp ou Pettigrew. Ces derniers reconnaissent, au moins en grande partie, le travail d'Allport. Tropp et Pettigrew se sont penchés sur le travail d'autres chercheurs et ont réalisé l'analyse de 203 petites études sur les préjugés entre groupes dans différents contextes. Sur le nombre, 94% des études démontraient une diminution des préjugés si les groupes se côtoyaient. Celles qui contredisaient ces résultats présentaient trop peu de témoins pour être prises en compte.<sup>7</sup> Tous ces chercheurs s'entendent pour affirmer que le côtoiement contribue à réduire les préjugés que l'on peut avoir envers un groupe ou un individu.

Allport, en 1954, établissait quatre conditions nécessaires à la réduction des préjugés entre deux groupes. Elles seront analysées, dans ce chapitre, en fonction des sources dépouillées. Premièrement, il doit y avoir une égalité entre les groupes.<sup>8</sup>

---

<sup>5</sup> Thomas Pettigrew et Linda R. Tropp, «Does Intergroup Contact Reduce Prejudice? Recent Meta-Analytic Finding», dans dir., Stuart Oskamp, *Reducing Prejudice and Discrimination*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, 2000, p. 93-94.

<sup>6</sup> Gordon Allport, *The Nature of Prejudice*, Boston, The Beacon Press, 1954, 537 p.

<sup>7</sup> Thomas Pettigrew et Linda R. Tropp, *op. cit.*, p. 109.

<sup>8</sup> Gordon Allport, *op. cit.*, p. 281.

Cette égalité se retrouve presque uniquement dans les premiers six mois de la guerre. Cependant, il s'agit là d'une période au cours de laquelle on perçoit substantiellement le rapprochement entre les troupes, ce qui la rend particulièrement importante. Cette égalité fera alors place à la dépendance, étudiée par Susan Fiske.<sup>9</sup> En deuxième partie de ce chapitre viennent les autres conditions d'Allport : la communauté de buts, l'absence de compétition et le cautionnement des autorités.<sup>10</sup> Pour les raisons que nous verrons, elles seront analysées ensemble. La troisième partie portera sur la dépendance qui s'installa à l'automne 1854 pour demeurer jusqu'à la fin de la guerre et qui constitua un des principaux moteurs de rapprochement. Elle contraste avec l'égalité qui marqua le début du conflit, car même si les Français avaient besoin des Britanniques pour mener à bien cette guerre, la dépendance des Anglais envers les Français, dans le quotidien, prit des proportions beaucoup plus importantes.

### 1.1 L'égalité entre les groupes

La première condition nécessaire au rapprochement, selon Allport, est l'égalité entre les deux groupes. Certains auteurs ne la considèrent pas comme essentielle, nous souligne Pettigrew.<sup>11</sup> Nous allons toutefois démontrer qu'elle fut présente en Crimée, chez les soldats, au moins dans les débuts du conflit. Lors du premier été, elle est très perceptible dans les correspondances et la bataille de l'Alma en est le paroxysme. La charge de la brigade légère ainsi que l'augmentation du nombre de soldats français correspond à la fin de ce sentiment d'égalité. Les traces de cette perception ne sont pas toujours évidentes. Elles sont souvent sous-entendues et, pour les relever, il faut savoir remettre les commentaires des soldats dans leur contexte.

Le *Times* du 14 avril 1854<sup>12</sup> décrit la guerre et l'alliance comme «...redounding to the glory of the two greatest nations of the earth, now happily united». C'est dans cet esprit que les deux armées partent à la guerre, c'est-à-dire

---

<sup>9</sup> Susan T. Fiske, «Interdependence and the Reduction of Prejudice», dans Stuart Oskamp, dir., *Reducing Prejudice and Discrimination*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, 2000, p. 115-135.

<sup>10</sup> Gordon Allport, *op. cit.*, p. 281 et 229.

<sup>11</sup> Thomas Pettigrew et Linda R. Tropp, *op. cit.*, p. 94.

<sup>12</sup> *The Times*, 14 avril 1854, p. 7.

avec la conviction d'être le bras d'une grande puissance qui n'a rien à envier à l'autre. Lors des six premiers mois de campagne, l'égalité entre les deux armées ne fait aucun doute dans l'esprit des militaires britanniques et nous pouvons considérer que c'était le cas dans la réalité. Le nombre de soldats, de canons et de cavaliers de chacune des armées alliées ne différaient pas suffisamment pour créer chez l'une d'elles un sentiment d'infériorité. En Crimée, les Français débarquèrent avec plus de troupes, mais presque sans cavalerie. Par la suite, les victoires alliées et le rôle que les Anglais et les Français y jouèrent suscitèrent la fierté de tous.

Bien qu'on ait déclaré la guerre le 28 mars 1854, ce ne fut qu'aux environs de mai, après que les armées soient arrivées en territoire ottoman, que les Français et les Britanniques purent mieux s'observer. L'été laissa tout le monde dans l'expectative. Les soldats connurent la vie en Turquie, les opérations dans les Balkans et l'attente du moment où l'on prouverait sa valeur.

Comme on le verra plus en détail dans les prochains chapitres, dès le premier été, les militaires britanniques virent de nombreux avantages dans l'organisation de l'armée française. Plusieurs furent outrés par les problèmes administratifs dans leur camp et par le contraste avec ce qu'ils voyaient chez le nouvel allié. Il serait aisé de conclure qu'un sentiment d'infériorité habitait les Britanniques, tellement certaines critiques envers leur propre administration étaient sévères. Pourtant, ce n'était pas le cas au début. Ces lacunes dans l'administration militaire ne semblent pas avoir immédiatement ébranlé la confiance qu'avaient les Britanniques en l'armée. Ils continuèrent d'agir comme s'ils représentaient un corps important et essentiel à la victoire, ce qu'ils étaient, surtout lors de ce premier été. Dans les faits, la France était, certes, davantage préparée à la guerre, mais elle connaissait aussi certains problèmes. Ces derniers n'échappèrent d'ailleurs pas à l'œil des Anglais.

Une lettre du major Drummond, écrite le 28 juin 1854 à Varna, révèle un problème important chez les Français. Nous pouvons y lire : « Our commissariat is so bad that we shall not follow them (the Russians) for some time, and the French

are still worse off for want of boots».<sup>13</sup> Une preuve que même une armée de terre expérimentée pouvait rencontrer des problèmes de ressources matérielles. De plus, le cholera fit des ravages dans les rangs alliés, surtout français. Les hôpitaux français étaient perçus comme supérieurs à ceux des Britanniques. Pourtant, le 30 août 1854, le capitaine George Frederick Dallas écrivait : «The French have suffered very much more than we have. You must not believe all you read in the newspapers<sup>14</sup>». <sup>15</sup> William G. Romaine, dans une lettre du 22 octobre 1854, fait mention des déboires de l'artillerie française devant Sébastopol. Celle-ci vit deux de ses poudrières exploser dès le premier jour de bombardement de la ville.<sup>16</sup> À ses côtés, les artilleurs anglais étaient remarquablement précis et firent même une brèche dans les fortifications.<sup>17</sup> Les Russes crurent alors que la place allait être investie. Les problèmes n'étaient donc pas exclusifs à l'armée britannique.

À la fin de l'été, les alliés s'embarquèrent pour la Crimée. Ian Fletcher est l'auteur d'un des plus récents ouvrages en anglais sur l'histoire du conflit et les chiffres qu'il avance sont parmi ce qu'il y a de plus précis.<sup>18</sup> Le débarquement eut lieu le 13 septembre 1854, près d'Eupatoria sur la côte ouest de la Crimée, à 48 km au nord de Sébastopol. Les Français comptaient 24 000 soldats.<sup>19</sup> Ils alignaient soixante-huit canons et n'avaient presque pas de cavalerie. Les Anglais étaient 22 000, ils avaient une soixantaine de canons, plus environ mille cavaliers. En

---

<sup>13</sup> National Army Museum (désormais NAM), Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa famille, 28 juin 1854.

<sup>14</sup> Cette remarque sur les journaux est des plus pertinentes. Elle vise fort probablement le *Times* qui était la principale source d'informations pour la population de Grande-Bretagne. Russell, le correspondant du journal, avait une vision relativement négative de la situation des Anglais, beaucoup plus que les soldats, et ce, dès le printemps 1854, bien avant les autres témoignages en général. Plus tard, Florence Nightingale lui reprochera d'ailleurs d'exagérer les conditions des malades anglais. En lisant Russell, ce qu'on fait plusieurs historiens, on pourrait parfois croire que, dès le début, tout allait très mal pour les Anglais.

<sup>15</sup> George Frederick Dallas, *Eyewitness in the Crimea: the Crimean War Letters of Lieutenant Colonel George Frederick Dallas*, ed. Michael Hargreave Mawson, Londres, Greenhill Books, 2001, p. 29.

<sup>16</sup> William Govett Romaine, *Romaine's Crimean War*, Stroud, Sutton, 2005, p. 32.

<sup>17</sup> Alain Goutman, *La guerre de Crimée : 1853-1856 la première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2006, p. 241.

<sup>18</sup> Goutman, dont l'ouvrage sur la guerre Crimée est le plus récent en français, confond les chiffres en rapport avec le débarquement et avec la bataille de l'Alma qui a lieu une semaine plus tard. C'est du moins ce que l'on peut en conclure quand on se penche sur les chiffres de Fletcher qui, lui, présente des estimations différentes pour les deux événements entre lesquels les effectifs des deux côtés ont augmenté.

<sup>19</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op. cit.*, p. 58.

somme, les deux armées étaient sensiblement de même taille, bien que les Anglais aient pu s'enorgueillir de leur cavalerie, qui était une des plus belles d'Europe.<sup>20</sup>

Ce n'est pas tout de présenter les effectifs des deux alliés. Encore fallait-il que les soldats aient perçu cette égalité. Seul au milieu de ces masses d'hommes, le soldat britannique pouvait ne pas avoir le recul nécessaire pour bien évaluer l'importance des deux armées. Les correspondances des militaires nous apprennent que certaines caractéristiques de l'armée française pouvaient faire l'envie des soldats anglais. Pourtant, avant l'hiver 1854, ces derniers ne se sentaient pas inférieurs pour autant.

Henry Clifford, un capitaine qui était près de lord Raglan et de son état-major, était au courant du nombre de soldats en opération. Dans une lettre du 3 septembre 1854, dix jours avant le débarquement, il écrivait que les Français étaient 24 000 et les Anglais 23 000.<sup>21</sup> Ses contacts avec le commandant-en-chef lui procuraient ces informations que tous les soldats n'obtenaient pas aussi rapidement.

En plus d'avoir une armée de taille semblable à celle des Français, les Britanniques pouvaient être fiers de la *Royal Navy*. Un article de Russell, publié dans le *Times* du 26 avril,<sup>22</sup> affirmait que les Français pouvaient envoyer plus de troupes, mais qu'ils n'avaient pas assez de navires. Russell avait raison; la guerre pesa très lourd sur les épaules du ministre français de la Marine. Même en nolisant tout ce qui se trouvait, la France dut utiliser des navires anglais sans pour autant combler tous ses besoins en embarcations.<sup>23</sup> Au moment du débarquement, on n'avait toujours pas remédié à cette situation. Dans une lettre datée du 2 septembre 1854, le major Drummond écrivait :

«The French are aghast at their numbers, and their transports are the most rotten, small and wretched things I ever saw, and the contrast is most remarkable. They are filling their men-of-war with troops, ours have almost no troops on board, but are to go the mouth of the harbor and look for the fleet...»<sup>24</sup>

Les *transports* dont il fait mention sont les navires qui emmenèrent les troupes françaises en Crimée. Le major semblait avoir remarqué le nombre important de

---

<sup>20</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 257.

<sup>21</sup> Henry Clifford, *His Letters and Sketches from the Crimea*, Londres, Michael Joseph, 1956, p. 46.

<sup>22</sup> *The Times*, 26 avril 1854, p. 9.

<sup>23</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 131.

<sup>24</sup> NAM, Drummond Papers, 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa famille, 2 septembre 1854.

soldats français, mais leur flotte ne l'impressionnait guère et le commentaire : «...the contrast is most remarkable» nous permet de comprendre qu'il établissait une comparaison, soit entre les flottes britannique et française, soit entre l'armée française et sa flotte. Dans les deux cas, il ne semblait envier personne.

Le sentiment d'égalité est très perceptible immédiatement après la bataille de l'Alma.<sup>25</sup> L'engagement fit oublier les déboires de la logistique et fut l'occasion tant attendue de mettre en valeur la combativité des soldats. Ce jour-là, le prince Menchikov avait choisi d'attendre les alliés sur les collines au sud de la rivière de l'Alma. Sûr de sa victoire, il permit à certains civils d'assister à la bataille. À sa grande déception, la stratégie française, à laquelle lord Raglan avait donné son accord, eut raison de la sienne. Pendant que les Anglais attaquaient de front, les Français tournaient l'armée russe par son flanc gauche, sous la protection de la flotte alliée. Menchikov dut fuir en y laissant son propre carrosse, du matériel et bon nombre de lettres et de cartes de la région qui manquaient cruellement aux alliés.<sup>26</sup>

La stratégie appliquée fut celle du maréchal de Saint-Arnaud. Le plan fut présenté à lord Raglan qui n'avait acquiescé que d'un signe de tête. Le général anglais acceptait mal de voir son armée suivre les directives de son ancien ennemi.<sup>27</sup> William Govett Romaine était *Deputy Judge-Advocate to the Army of the East*, le civil le plus proche de lord Raglan. Romaine était un des Britanniques en Crimée les plus intolérants des Français, ce qui peut s'expliquer par sa présence régulière aux côtés de l'état-major anglais où la bonne entente avec l'allié était plutôt fragile. Cependant, lui-même considérait le plan français comme meilleur que ce qu'avait pu concevoir l'état-major anglais.<sup>28</sup> Raglan regrettait-il de ne pas en avoir conçu un meilleur? Son manque d'expérience du combat devant Saint-Arnaud, dont la réputation n'était plus à faire auprès des Anglais,<sup>29</sup> affectait-il sa confiance en ses propres talents de stratège? Le manque de confiance en soi chez les états-majors est une hypothèse pertinente avancée par Gooch. C'est un

---

<sup>25</sup> Voir annexe II.

<sup>26</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 222.

<sup>27</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op. cit.*, p. 76.

<sup>28</sup> William Govett Romaine, *op. cit.*, p. 4.

<sup>29</sup> Frederick Robinson, *Diary of the Crimean War*, Londres, Bentley, 1856, p. 99.

sentiment qui aurait contribué aux conflits entre les commandants-en-chef des deux armées.<sup>30</sup> Toutefois, en ce qui concerne le reste des militaires, la fierté et la confiance, tant en leur propre troupes qu'envers les troupes alliées, étaient bien présentes à la fin de la bataille de l'Alma.

Dans les jours qui suivirent la bataille, le baptême du feu pour beaucoup d'entre eux, les militaires écrivirent à leur famille et firent part de leurs impressions. La fierté et la foi en l'alliance sont omniprésentes dans la correspondance. Citons en exemple le sergent William Jowett, du 7<sup>ème</sup> Régiment de Fusiliers, qui aperçut le maréchal Saint-Arnaud peu de temps avant la bataille et rapporta ce qu'il entendit à ce moment : «Marshal St. Arnaud also passes by our front, and whilst doing so, addressing himself to us, said, «English, I hope you will fight well to-day» An Irishman, in the centre of one of our battalions, cried out «Sure, you know we will yer [*sic*] honour».<sup>31</sup> Cette rencontre est aussi relatée par le sergent-major Gowing, dans ses mémoires.<sup>32</sup> Le major Drummond, également, écrivait dans une lettre du 21 septembre 1854, une phrase qui pourrait résumer la pensée de plusieurs Britanniques : «The French fought gallantly to the right of us, and we have given them [les Russes] along the whole line a terrible lesson».<sup>33</sup> Le *Times*, qui n'avait aucun problème à critiquer l'administration militaire anglaise, publiait pourtant le 11 octobre 1854 un article décrivant la bataille et faisant l'éloge des deux armées et de leurs méthodes respectives.<sup>34</sup>

Certains étaient moins ouverts à la présence des Français. Le capitaine Rowe écrivait le 8 octobre 1854 : «The French, I am thankful to say, are worth a hang compared with our men, and we have to do all the sharp work».<sup>35</sup> Il ne faut certes pas amoindrir le rôle des Britanniques, mais force est d'admettre que

---

<sup>30</sup> Brison Dowling Gooch, *The New Bonapartist Generals in the Crimean War; Distrust and Decision-Making in the Anglo-French Alliance*, The Hague M. Nijhof, 1959, p. 190.

<sup>31</sup> William Jowett, *Diary of Sergeant William Jowett of the Seventh Fusilliers : Written During the Crimean War : to Wich is Added a Brief Mémoire*, Beeston, R. Porter, 1856, p. 32.

<sup>32</sup> Timothy Gowing, *Voice from the Ranks; a Personal Narrative of the Crimean Campaign by a Sergeant of the Royal Fusiliers*, Melbourne, Heinemann, 1954, p. 16.

<sup>33</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa famille, 21 septembre 1854.

<sup>34</sup> *The Times*, 11 octobre 1854, p. 6.

<sup>35</sup> Edward Rowe Fisher, *Extract from Letters of E. R. Rowe-Fisher During the Crimean War 1854-1855, ed by his Son L. R. Fisher-Rowe*, Godalming, Stedman, 1907, p. 16.

l'affirmation du capitaine est biaisée. Cependant, rappelons que l'important ici est de démontrer qu'au lendemain de l'Alma, les Britanniques ne se sentaient pas moins importants que les Français. Romaine voyait la chose ainsi, mais il doutait que le rôle des Anglais allait être reconnu à sa juste valeur. Le 2 octobre, il écrivait : «I have little doubt that the truth of the battle will ultimately be known though I have no confidence that St-Arnaud will be the man to publish it<sup>36</sup> – Canrobert I believe will, he is now Commander in Chief as St-Arnaud is gone home, they say dying of cholera».<sup>37</sup>

Malheureusement, les occasions de raconter de belles histoires de combats victorieux ne se présenteront plus très souvent pour les Britanniques. À l'aube du 25 octobre 1854, des soldats russes, au nombre de 25 000, descendirent dans la plaine de Balaklava avec pour objectif le port. Celui-ci était très peu protégé par les Anglais qui manquaient cruellement d'effectifs. Plus de 950 cavaliers russes chargèrent 650 fantassins du 93<sup>ème</sup> Highlanders qui les attendaient calmement en formant une ligne de feu de deux rangées.<sup>38</sup> Les cavaliers russes, devant un feu nourri, abandonnèrent une charge qui avait pourtant tout pour être victorieuse. C'est l'exploit à l'origine du mythe de la *Thin Red Line*. Une réussite grandiose qui ne se retrouve pas dans les correspondances puisqu'elle fut tristement occultée le même jour par la non moins célèbre charge de la brigade légère, une catastrophe militaire qui hantera les Britanniques et fera couler de l'encre jusqu'à nos jours.<sup>39</sup> Cette catastrophe coïncida avec le déclin du sentiment d'égalité retrouvé dans les correspondances. Elle n'en fut pas la cause, mais nous sommes en droit de nous demander si elle n'a pas eu l'effet d'un déclencheur, d'une douche froide.

Le 5 novembre suivant eut lieu la bataille d'Inkerman.<sup>40</sup> Ce fut l'occasion de redorer son blason, mais à quel prix? Les Britanniques y perdirent trois mille

---

<sup>36</sup> Saint-Arnaud ne chercha pas à dissimuler le rôle des Anglais, mais la forme de son communiqué, publié dans le *Moniteur universel*, indigna lord Cowley, ambassadeur britannique à Paris, comme il est possible de le voir dans sa correspondance. Le passage porte sur le retard des Anglais avant la bataille et va comme suit : «... mais leurs troupes [Anglaises] ne sont arrivées en ligne qu'à dix heures et demie. Elles ont bravement réparé ce retard».

The National Archives, Lord Cowley Papers FO 519- 4, p. 27.

<sup>37</sup> William Govett Romaine, *op. cit.*, p. 28.

<sup>38</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op. cit.*, p. 167-168.

<sup>39</sup> Voir annexe III.

<sup>40</sup> Voir annexe IV.



hommes, ce qui condamnait leur armée à un rôle secondaire jusqu'à ce que d'importants renforts arrivent; pendant toute la durée de la guerre, ceux-ci n'arriveront jamais en nombre suffisant.<sup>41</sup> Clifford, qui au moment du débarquement estimait que les deux armées avaient un nombre comparable de soldats, écrivait le 13 novembre que les Anglais n'étaient plus que 12 000 aux côtés de 50 000 Français.<sup>42</sup> Conséquemment, l'assaut sur Sébastopol, déjà incertain, allait devoir attendre au printemps. Bon nombre de militaires écrivirent sur cette journée avec tristesse, mais aussi avec fierté. Le capitaine Kingscote<sup>43</sup> et le capitaine Radcliff<sup>44</sup> en sont les meilleurs exemples. L'orgueil britannique s'en trouva tout de même piqué, car si les soldats de la Reine avaient combattu avec un courage hors du commun, les récits fidèles aux faits se doivent de mentionner l'intervention française, nécessaire à la victoire des alliés cette journée. Le corps expéditionnaire anglais en Crimée n'était définitivement plus l'armée à part entière que l'on attendait.

Un certain nombre de militaires gardèrent, durant la guerre, une vision plus optimiste de la situation, certains parce qu'ils s'identifiaient d'abord à leur nation, d'autres à leur régiment. Le capitaine Scarlett, d'après ses lettres, avait une vision plus géopolitique de l'alliance. Il écrivait à sa mère le 4 mai 1855 : «England and France must dictate terms to Russia or she will be more arrogant than ever».<sup>45</sup> Ce n'est pas là le commentaire de quelqu'un qui se sent inférieur. Le soldat Alexander Hood écrivait à son cousin le 15 janvier 1855 : « There is a division of the French called Zouaves. They claim to be the best soldiers in the French army as they say that us [?] are the best in the English».<sup>46</sup> Le printemps 1855 apporta du réconfort et on fit construire une voie ferrée entre le port et le campement britannique. Celle-ci suscita la fierté des Anglais, comme on peut le voir dans une lettre d'Egar Swan datant du 24 août 1855. Swan étant un ingénieur envoyé en Crimée pour construire le chemin de fer : «The railway [has been] so successful here that the French, not to

---

<sup>41</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 268.

<sup>42</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 98.

<sup>43</sup> NAM, Kingscote Papers, 1973-11-170-166, lettre du capitaine Kingscote à son père, 8 novembre 1854.

<sup>44</sup> NAM, Radcliff Papers 1991-01-94, lettre du capitaine Radcliff à sa famille, 3 janvier 1855.

<sup>45</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à sa mère, 4 mai 1855.

<sup>46</sup> NAM, Hood Papers 1978-05-47, lettre du soldat Hood à son cousin, 15 janvier 1855.

behind their neighbour's, are taking for the purpose of making a railway from Kamiesh Harbour to supply their army».<sup>47</sup>

Le sentiment d'égalité chez les soldats est perceptible à travers ces commentaires de l'été et de l'automne 1854, mais ces derniers sont plus pertinents lorsque comparés à l'ensemble des témoignages. Il faut comprendre que, du début de l'été à l'automne, trois principaux types de commentaires à propos des Français sont exprimés. D'abord nous retrouvons les remarques sur leur administration militaire qui va rapidement impressionner les Anglais, mais visiblement sans affecter leur moral. On relève ensuite, en presque aussi grand nombre, des lettres de militaires outrés par le manque de discipline des Français, un sujet qui sera traité plus loin. Finalement, viennent des récits qui décrivent les réussites et les échecs des deux armées. Les déceptions par rapport au rôle de l'armée anglaise n'apparaissent de façon substantielle qu'à l'automne 1854. Deviennent alors fréquents des commentaires comme celui-ci, écrit le 8 décembre 1854 : «Our army never has been fit to move in an enemy's country. The French on the other hand have an army perfectly mobile [...]».<sup>48</sup> Ou encore celui-ci, en date du 5 janvier 1855 : «The French on their side have the most furious rows every night with the Enemy. [...] When we were less fagged & there were more of us, half the noise would have sufficed to have us all under arms. We find that we can't afford to do our present work & be alarmed as well».<sup>49</sup> Le capitaine Rowe, fier patriote et plutôt francophobe, n'en décrit pas moins longuement le piteux état de l'armée anglaise en le comparant à celui de l'armée française. Son ton laisse deviner une certaine amertume.<sup>50</sup> D'autres en font autant, notamment le chirurgien Robinson, qui donne de longues descriptions détaillées de la situation à l'hiver.<sup>51</sup>

Les Britanniques réalisèrent à l'automne que leur armée n'était plus en mesure de jouer un rôle décisif. De plus, les déboires de l'hiver rendront les problèmes de logistique des Anglais encore plus évidents et urgents. Une dépendance envers l'armée française s'installera et affectera grandement le moral

---

<sup>47</sup> NAM, Swan Papers 2004-06-63, lettre d'Edgar Swan à son frère, 28 août 1855.

<sup>48</sup> William Govett Romaine, *op. cit.*, p. 51.

<sup>49</sup> George Frederick Dallas, *op. cit.*, p. 69.

<sup>50</sup> Edward Rowe Fisher, *op. cit.*, p.34.

<sup>51</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 217-163.

des troupes. L'égalité réelle et le sentiment d'égalité entre les deux armées auront duré moins de six mois et ils auront cédé leur place à une dépendance envers l'armée française qui durera toute la guerre. Avant d'examiner cette condition, nécessaire selon Fiske, nous allons nous pencher sur les trois autres conditions d'Allport.

## 1.2 But commun, absence de compétition et approbation des autorités

Allport considérait les buts communs, l'absence de compétition et l'approbation des autorités comme trois conditions indépendantes. Il est vrai que chacune peut se manifester sans les autres. Cependant, notre recherche ne s'élaborant pas dans les mêmes contextes que les expériences en psychologie, il est difficile pour nous de faire de même. Les témoignages étudiés ici sont relativement limités si nous les comparons à ceux que l'on retrouve dans les recherches en psychologie du XX<sup>ème</sup> siècle. Toutefois, la lecture de nos sources nous permet quand même d'illustrer que ces trois conditions étaient remplies. Ce que nous allons démontrer est que les Français et les Anglais en Crimée n'entraient pas en compétition, mais qu'ils coopéraient, et ce, dans un but commun. Cette entreprise était une réponse aux ordres de leurs chefs respectifs.

La France partageait avec sa voisine d'Outre-Manche un intérêt commun dans la guerre, soit le maintien de l'Empire ottoman. La chute de ce dernier laissait présager des changements géopolitiques largement à l'avantage de la Russie et menaçants pour les intérêts de la France et de la Grande-Bretagne en Méditerranée. Mais les deux puissances n'avaient pas que des intérêts en commun. Napoléon III cherchait, par cette guerre, à mettre fin à l'ordre de Vienne, redorer le blason français et ainsi redonner à son pays une place importante à l'intérieur du Concert européen. Ses intentions ne plaisaient pas à tout le monde en Grande-Bretagne, notamment à des hommes comme lord Aberdeen, Premier ministre britannique. De ce côté de la Manche, la France était perçue comme un pays conquérant et «imprévisible».<sup>52</sup> En France, la grande influence de la diplomatie britannique sur l'Empire ottoman et les stratégies secrètes de lord Stratford de Radcliffe,

---

<sup>52</sup> Voir état de la question p. 16.

l'ambassadeur britannique à Constantinople, en faisaient rager plus d'un.<sup>53</sup> En somme, la diplomatie franco-britannique est demeurée teintée de méfiance tout au long du conflit. En ce qui concerne les états-majors, il avait été décidé que les Français commanderaient lors des batailles, mais les Anglais ne respectèrent pas cette décision.<sup>54</sup>

Toutefois, la situation était différente au sein des troupes. Le maintien de l'Empire ottoman ou la protection de la route des Indes n'étaient pas prioritaires pour les militaires qui souffraient devant Sébastopol. Pour eux, prendre la ville le plus vite possible était plus important que les considérations politiques. Certes, certains se montraient intéressés par les problèmes géopolitiques de leur pays, comme le capitaine Scarlett,<sup>55</sup> mais il s'agit d'une minorité. Les misères du champ de bataille, que partageaient les Français et les Anglais, imposaient un but commun aux militaires des deux armées. La troisième condition d'Allport, l'absence de compétition entre les groupes, était également remplie. Officiellement, les deux armées n'étaient pas en compétition l'une contre l'autre. Une telle situation n'aurait pas pu durer de toute façon. Rapidement, les Anglais durent avoir recours à l'aide de l'armée française et cette dernière, voyant ses effectifs augmenter, prenait de plus en plus d'initiatives. Cela est sans compter les cinquante navires britanniques prêtés à la France et tous les autres qui transportèrent du matériel français. Lors d'une guerre si mal préparée, le mot d'ordre ne pouvait être que la coopération, même si celle-ci fut difficile entre les dirigeants. La compétition entre les deux groupes se limitait aux courses de poneys et aux autres jeux qu'organisaient les soldats. Ces activités se déroulaient d'ailleurs dans la plus grande harmonie, si l'on en croit les correspondances. Cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas de compétition entre les individus. Dans ce cas, un autre résultat de recherche entre en ligne de compte, celui de Fiske. Cette dernière souligne que la compétition entre *individus* contribue au rapprochement, contrairement à la compétition entre *groupes*.<sup>56</sup> La quatrième condition d'Allport, le cautionnement des autorités, sera examinée plus

---

<sup>53</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 135.

<sup>54</sup> Voir état de la question p.21.

<sup>55</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, 1854-1855.

<sup>56</sup> Susan T. Fiske, *op. cit.*, p. 121.

loin. Le contexte dans lequel se retrouvaient les militaires enlève de l'intérêt à l'analyse de cette condition. En effet, une armée qui reçoit l'ordre de s'allier à une autre a-t-elle besoin de recevoir l'approbation de ses chefs? Nous allons tout de même traiter de la relation des militaires britanniques avec leurs dirigeants.

Un des aspects les plus révélateurs d'une communauté de but et d'une absence de compétition est la profonde compassion dont font preuve un très grand nombre de soldats et de civils britanniques en présence des pertes françaises. Il s'agit d'un fait presque généralisé; seuls quelques rares témoins n'en font pas mention.<sup>57</sup> La plupart affirment être attristés par le grand nombre de Français qui mouraient sur le champ de bataille. Cela est perceptible chez Clifford, par exemple, quand le choléra ravagea les troupes<sup>58</sup> ou chez l'ingénieur Edgar Swan après le combat.<sup>59</sup> En mai 1855, Swan, un civil, écrivit : «The French are fighting almost every night with the Russians in sorties & every time the French gain ground upon the enemy but I am sorry to add that [...] our gallant allies have suffered a very serious loss of men»<sup>60</sup> Le chirurgien Robinson qualifie l'enterrement d'un officier zouave de «sad scene».<sup>61</sup> En somme, les Britanniques partageaient les souffrances des Français.

La façon qu'ont les soldats de percevoir et de décrire leur travail et leur vie quotidienne démontre que les deux groupes travaillaient ensemble en actions et en pensées. Le soldat Hood, par exemple, écrivait à son cousin : «He [general Cambel] had a fine little army under his command 3 Regiments of Highlanders, 3 Regiments of French Zouaves, our gallant fellows [...]».<sup>62</sup> Ou encore: «To their immense Army (I hear 12 000 have left Marseille for the Crimea) we shall be but as skirmishers, but should they ever want an advance Guard, they will know where to call for it», écrivait le capitaine Clifford le 28 novembre 1854.<sup>63</sup> Nous remarquons qu'au moment d'écrire cette lettre, Clifford n'est pas démoralisé par l'augmentation du nombre de Français et, donc, par la fin de l'égalité entre les deux armées. Il est

---

<sup>57</sup> NAM, Taylor Papers 1979-05-51 et NAM, Grahame Papers, 2009-06-10 entre autres.

<sup>58</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p 43.

<sup>59</sup> NAM, Swan Papers 2004-06-63, lettre d'Edgar Swan à son frère, 26 mai 1855.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 63.

<sup>62</sup> NAM, Hood Papers 1978-05-47, lettre du soldat Hood à son cousin, 24 février 1855.

<sup>63</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p.108.

de ceux qui demeurèrent optimistes à ce sujet. Nous constatons également que l'importance de l'armée française et le rôle secondaire de l'armée britannique ne détournent pas son attention du but que les Français et les Anglais avaient en commun. Au fil de ses correspondances, Clifford fait état d'une coopération constante entre les deux armées. Edgar Swan donne un autre exemple de l'enthousiasme que peuvent susciter les réussites des alliés, même si elles sont françaises : «Since we have read the satisfactory intelligence of the taking of Ketch and the important advance of the French on the town of Sebastopol people have become rather more happy with the state of things and look forward with confidence to a speedy conclusion as far as Sebastopol is concerned».<sup>64</sup>

Les batailles en révèlent également beaucoup sur la coopération qui règne entre les deux armées. L'hypothèse selon laquelle la recherche de la gloire militaire nuirait à la coopération, surtout entre rivaux traditionnels, pourrait être avancée. Une situation semblable exista d'ailleurs entre Paris et Londres après la chute de Sébastopol. Les Britanniques, qui n'avaient pas connu de grandes victoires, voulaient poursuivre la guerre, mais la France, satisfaite et épuisée, ne le souhaitait pas.

Toutefois, les Britanniques en Crimée vivaient les événements différemment, avant comme après la chute de la ville. Sur la triste charge de la brigade légère, John Elijah Blunt, traducteur du commandant de cavalerie lord Lucan, écrivait ceci : «The French cavalry made a brilliant attempt to support the light brigade, in which they succeeded»<sup>65</sup> En effet, les chasseurs à cheval manœuvrèrent de façon à protéger la retraite des survivants de la charge suicidaire.<sup>66</sup> Clifford écrivait le 12 décembre: «The French, I hear, had as sharp an engagement as ourselves and drove back the enemy with great gallantry in about the same time as ourselves. The Russian infantry have never yet gained an advantage over our gallant fellows, not even in a skirmish».<sup>67</sup> Lors de la bataille d'Inkerman, les Anglais attaqués retinrent les Russes seuls, par fierté, mais après

---

<sup>64</sup> NAM, Swan Papers 2004-06-63, lettre d'Edgar Swan à son frère, juin 1855.

<sup>65</sup> NAM, Blunt Papers 2006-05-109, lettre d'Elijah Blunt, octobre 1854.

<sup>66</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op. cit.*, p. 181.

<sup>67</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 122.

plus deux heures de violents combats, le besoin de renforts devint indéniable. Dans une lettre du 8 novembre, le capitaine Kingscote écrivait à ce sujet: «The French came up in the nick of time and fought well the artillery and Zouaves particularly. General Canrobert was in the thick of it and helped us nobly, General Bosquet also. Now there can be no longer any doubt of the French and English fighting side by side as I saw many of our men lying dead by a Frenchman's side and they carried off our wounded and we theirs». <sup>68</sup> Par contre, les Français ne furent pas les seuls sauveurs lors de la bataille d'Inkerman. L'objectif des Russes étaient d'enfoncer les lignes anglaises pour attaquer ensuite le corps de siège français. Comme le colonel Trochu le dit au général Bosquet dans les jours qui ont suivi, si les Français ont sauvé les Anglais à la fin de l'assaut, ces derniers avaient d'abord commencé par sauver les Français en retenant le gros des forces russes pendant plus de deux heures. <sup>69</sup>

Un civil comme Edgar Swan semblait s'identifier aux soldats qui l'entouraient, sans considération pour la couleur de l'uniforme. Il écrivit à son frère le 26 mai 1855 : «Since I wrote you last we have had a tremendous fight on the Chernaya a river that runs from the country to Sebastopol and along a portion of which we hold an excellent position by French, Turks and Sardinians». <sup>70</sup> Il est à noter que les Britanniques ne disposaient d'aucune troupe aux bords de la Chernaya à ce moment de la guerre. Cela n'empêcha pas Swan d'écrire *we* en parlant des armées en présence. Certains militaires utilisaient des expressions similaires, le meilleur exemple demeurant le capitaine Clifford. <sup>71</sup>

Parmi les passages de lettres qui illustrent cette communauté de buts et l'absence de compétition entre les armées, un des plus intéressants fut laissé à la postérité par le capitaine Goodlake, le 14 mai 1855. À ce moment, la stagnation des deux armées commençait à en irriter plus d'un. Il s'agit d'un passage pertinent, non seulement pour les besoins de ce chapitre, mais aussi pour ce qu'il nous apprend sur la perception que pouvaient avoir les Anglais des Bonaparte. Goodlake, pourtant

---

<sup>68</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-166, lettre du capitaine Kingscote à son père, 8 novembre 1854.

<sup>69</sup> Cité par Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 270.

<sup>70</sup> NAM, Swan Papers 2004-06-63, lettre d'Edgar Swan à son frère, 24 août 1855.

<sup>71</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 71.

peu tolérant envers les Français, ne montrait non seulement aucune opinion anti-bonapartiste, mais il écrivit même ce commentaire à propos de l'Empereur : «I wish the Emperor of the French would come up here; we want stirring up».<sup>72</sup> Dans une lettre du 25 août il prétend que l'Empereur des Français est «the only man who looks ahead».<sup>73</sup> Le fait d'être Anglais et de souhaiter la venue de l'Empereur des Français, afin qu'il sauve la situation, n'est pas compatible avec un esprit de compétition entre les deux nations, d'autant plus que l'Empereur en question est un Bonaparte. Cela prouve également que les motivations du capitaine Goodlake et des Français sont les mêmes : prendre Sébastopol. En ce printemps 1855, l'aboutissement même de l'opération semblait être devenu plus important à ses yeux que le prestige national. Non seulement Goodlake l'a-t-il pensé, mais il l'a également écrit.

Ce sont là les passages parmi les plus pertinents, mais bien d'autres auraient pu être mentionnés. Lecouteur, par exemple, parlait de la présence des Français en Turquie comme d'une bonne chose pour les Turcs, mais aussi pour les Anglais qui profitaient des innovations urbaines importées par les Français.<sup>74</sup> Scarlett passe aussi ce genre de commentaires.<sup>75</sup> Il serait facile de conclure que cette coopération était uniquement due aux besoins immédiats de l'armée anglaise et à son manque de préparation. Dans ce cas, il y aurait une différence entre le premier été, où tous se sentaient égaux, le dernier hiver 1855-1856, mieux supporté par les Anglais, et le reste de la guerre ; ce n'est pas le cas. Il y aurait également une différence entre les correspondances, datant des événements, et les mémoires écrits après la guerre; ce n'est pas le cas non plus. Presque jamais, dans les correspondances étudiées, le souhait de réussir mieux que l'autre n'est exprimé. Les autorités britanniques ne forcèrent pas leurs troupes à concurrencer leurs alliés et les soldats ne le firent pas d'eux-mêmes. Les seules traces de compétition relevées seront traitées dans le chapitre II et existent pour des raisons très différentes; elles s'inscrivent dans le processus de rapprochement.

---

<sup>72</sup> Gerald Goodlake, *Sharpshooter in the Crimea: Letter of Captain Gerald Goodlake V. C.*, ed., Michael Springman, Barnsley, Pen and Sword, 2005, p. 120.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>74</sup> NAM, Le Couteur Papers 1990-08-71, lettre du lieutenant Le Couteur à sa famille, 20 mars 1855.

<sup>75</sup> NAM, Scarlett Papers, lettre du capitaine Scarlett à Félix, 1<sup>er</sup> mars 1855.



L'approbation des autorités est la quatrième condition d'Allport. Elle est, comme la première, considérée comme non nécessaire par certains,<sup>76</sup> mais nous allons tout de même démontrer qu'elle fut remplie. Des quatre conditions du psychologue, il s'agit de celle qui nécessite le moins d'arguments, puisqu'il est difficile de nier cet accord des autorités dans un contexte d'intervention militaire. Les deux armées reçurent l'ordre de leurs gouvernements respectifs de s'allier dans une guerre contre la Russie. De plus, les deux pays déclarèrent la guerre le même jour, ne permettant pas de croire que l'un avait suivi l'autre.<sup>77</sup> Il est tout de même important de démontrer que les militaires et les civils en Crimée reconnaissaient l'autorité qui les envoyait à la guerre et acceptaient l'ordre de s'allier aux Français, d'autant plus que le monde politique de Grande-Bretagne n'était pas entièrement en faveur de la guerre et de l'alliance. Les sources ne nous permettent pas de savoir si certaines communautés, comme les Irlandais, vivaient l'alliance différemment en raison de leur conflit avec les autorités britanniques. Cependant, on ne retrouve aucun témoignage relevant ce genre de cas. De plus, l'armée britannique était formée de volontaires. Peu d'Irlandais ou d'Écossais seraient donc partis en Crimée avec un sentiment de culpabilité ou de trahison envers un dirigeant ou envers leur patrie.

Comme il est mentionné plus haut, la façon de percevoir les Français n'était pas toujours la même au sein de l'élite dirigeante qu'au sein des troupes. En Grande-Bretagne, chez la classe politique, tous n'accueillirent pas l'alliance avec joie. En 1855, en plein conflit, le *Reform Club*, une institution d'orientation libérale, s'opposait publiquement à l'alliance avec la France. Il publia un pamphlet de soixante-dix-huit pages intitulé : *Diplomatic Mystifications and Popular Credulity : or, The Anglo-French Alliance*. L'auteur y défend la politique du tsar Nicolas I<sup>er</sup>; il la qualifie de conciliante et de légitime. La politique française y est définie comme étant une suite d'agressions; le titre d'Empereur de Napoléon III n'y est pas reconnu, on le nomme toujours Louis-Napoléon Bonaparte. Nous pouvons lire en page quatre le commentaire d'une personne qui semble avoir oublié

---

<sup>76</sup> Thomas Pettigrew et Linda R. Tropp, *op. cit.*, p. 94.

<sup>77</sup> On a longtemps affirmé que la France s'était mise au service de la Grande-Bretagne, comme le dénonce Gouttman, ce qui était faux, surtout dans les opinions de l'époque.

l'histoire de France : «We make alliance with the greatest despot that ever sat on the French throne, to promote the cause of liberty».<sup>78</sup> Toutefois, ce genre d'affirmation à caractère propagandiste n'a pas trouvé d'intéressés en Crimée, du moins pas d'après les sources. Tous les libéraux de l'époque n'étaient d'ailleurs pas si radicaux non plus. L'année précédente, le 31 juillet 1854, Kossuth Lajos, le militant indépendantiste hongrois, écrivait au *Times*<sup>79</sup> pour affirmer que les libéraux n'étaient pas contre la guerre, mais contre la façon dont elle était menée.<sup>80</sup> Une opinion partagée par presque tous les Britanniques, libéraux ou non. Il est probable que certaines contestations libérales trouvèrent un écho en Crimée, mais les politiciens de ce courant n'étaient pas assez populaires pour y être cités par les militaires, encore moins pour en culpabiliser certains par rapport à leur rôle à jouer dans le conflit. Les militaires ne semblaient reconnaître qu'une seule autorité et partaient en guerre «for Old England and England's Queen».<sup>81</sup> Les allusions à la reine étaient fréquentes; on célébrait son anniversaire,<sup>82</sup> on chantait le *God Save the Queen*<sup>83</sup> et on se réjouissait d'entendre les Français le faire également.<sup>84</sup> Le *Times*, très lu par les officiers et les soldats lettrés, faisait mention de la bonne entente entre les monarques français et anglais et des visites royales faites de part et d'autre de la Manche. Au moins en apparence, les chefs approuvaient l'alliance et les troupes les suivaient.

Si l'approbation de l'État est présente de façon évidente dans les correspondances, il en est tout autrement de sa compétence. La plupart des lettres qui mentionnent le gouvernement sont peu flatteuses à son égard. Cela se voit chez un simple soldat comme Griffith qui écrit le 25 janvier 1855 : «I tell you the truth the man [lord Raglan] is old and foolish not fit for this servies [*sic*] but he answers lord Aberdeen very well if the Duak of Camberige [*sic*] had comanded us at

---

<sup>78</sup> Reform Club, *Diplomatic Mystifications and Popular Credulity : or, The Anglo-French Alliance*, Londres, Harrison, 1855, p.4.

<sup>79</sup> *The Times*, 31 juillet 1854, p. 10.

<sup>80</sup> Il est vrai que Kossuth Lajos avait subi la répression des Russes en Hongrie en 1849 et fut contraint à l'exil; son opposition aux pro-russes du *Reform Club* n'est pas surprenante.

<sup>81</sup> Timothy Gowing, *op. cit.*, p. 5.

<sup>82</sup> Gerald Goodlake, *op. cit.*, p. 31.

<sup>83</sup> Edward Rowe Fisher, *op. cit.*, p. 20.

<sup>84</sup> *The Times*, 22 juin 1854, p. 9.

inkerman Sebastopol [*sic*] would have been ours...». <sup>85</sup> On retrouve des commentaires semblables chez un officier comme le capitaine Radcliff qui affirme : «The principal blame rests to our "too late" Government – (I wish it was only the late government!)». <sup>86</sup> Il en est de même à plusieurs endroits, comme dans la correspondance de Blunt <sup>87</sup> et même dans des lettres publiées dans le *Times*. <sup>88</sup> En de nombreux endroits, des mots très durs sont réservés au gouvernement. Certains auteurs ont mis en doute la volonté de certains dirigeants de bien mener cette guerre, notamment Gouttman qui remet en question les intentions de l'amiral britannique Dundas. <sup>89</sup> Cependant, ce genre d'accusations envers les chefs de l'armée ou de l'État ne se retrouve pas dans les lettres. Les militaires étaient certes déçus de leurs dirigeants, mais ils ne doutaient pas de leur loyauté.

La présence, en Crimée, d'une communauté de but, d'une absence de compétition et d'une approbation des autorités est donc indéniable. Comme pour la première partie de ce chapitre, sur l'égalité entre les armées, il importe de remettre les citations dans leur contexte et de les comparer à l'ensemble des témoignages. De cette façon, nous constatons non seulement la présence de commentaires allant dans le sens de notre hypothèse, mais également l'absence de témoignages allant à l'encontre de celle-ci. Nulle part quelqu'un n'exprima le désir d'agir contre son allié ou contre une autorité quelconque, qu'elle soit politique, intellectuelle ou religieuse. <sup>90</sup> Il ne reste qu'à démontrer la présence d'une dernière condition, celle qui caractérisa le mieux les relations jusqu'à la fin de la guerre : l'interdépendance.

### 1.3 L'interdépendance

Un dernier résultat de recherche vient soutenir notre affirmation selon laquelle la guerre de Crimée créa un contexte de rapprochement et de diminution

---

<sup>85</sup> NAM, Griffith Papers 7501-50, lettre du soldat Griffith, 31 janvier 1855. Nous pouvons noter ici le manque de connaissances du soldat, un des rares à savoir écrire, même s'il le fait avec difficulté. Inkerman fut une attaque russe et non anglaise. De plus, il est probable que Griffith se laisse influencer par la réputation déjà mauvaise de lord Raglan.

<sup>86</sup> NAM, Radcliff Papers 1991-01-94, lettre du capitaine Radcliff, 3 janvier 1855.

<sup>87</sup> NAM, Blunt Papers 2006-05-109, lettre d'Elijah Blunt, été 1854.

<sup>88</sup> *The Times*, voir les correspondances de Russell et bon nombre de lettres publiées.

<sup>89</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 189.

<sup>90</sup> Plusieurs religieux se retrouvèrent en Crimée et les allusions à dieu sont présentes chez plusieurs soldats.

des préjugés. Susan Fiske,<sup>91</sup> dans son chapitre intitulé *Interdependence and the Reduction of Prejudice*, affirme que l'interdépendance incite les gens à percevoir les autres en tant qu'individus et non en tant que membres d'un groupe étranger. Conséquemment, l'interdépendance contribue au rapprochement. Il est inutile de rappeler le manque de préparation avec lequel ont dû composer les deux armées. Celui-ci était tel que, même unis, les deux pays rencontrèrent de nombreux problèmes. Dans un tel contexte, comment ne pas reconnaître sa dépendance envers l'autre? St-Arnaud lui-même reprochait constamment aux Anglais leur lenteur ou leur inexpérience, mais jamais il n'affirma qu'il se serait passé d'eux.<sup>92</sup> De leur côté, les Britanniques eurent recours à une aide française considérable, surtout lors du premier hiver. Plus les mois passaient, plus les défenses de Sébastopol se renforçaient, plus les populations anglaise et française s'impatientaient et plus l'allié devenait indispensable. Pour les Anglais, c'est la fin de l'égalité avec les Français et à partir de l'automne 1854, un humiliant état de dépendance s'installe. Cela n'entacha cependant pas les relations franco-britanniques. Au contraire, la coopération se maintint et la frustration liée aux déboires de l'armée se concentra sur l'administration militaire et le gouvernement britannique. On relève, dans les lettres, deux principaux types de dépendance : logistique et stratégique. L'approvisionnement ainsi que le transport des blessés et des malades se révélèrent, avant même l'automne 1854, très insuffisants pour les Britanniques. Ensuite, vient la dépendance stratégique. La proportion de soldats anglais fut de plus en plus faible à partir de l'automne 1854. Conséquemment, il en fut de même pour le rôle de l'armée dans les stratégies à planifier et pour son poids dans les opérations devant mener à la victoire finale.

L'état de dépendance le plus frappant et le plus précoce survint dans le domaine des transports. De son côté, le gouvernement français savait que son armée avait besoin de la marine de la Grande-Bretagne pour ses besoins logistiques, mais chez les Britanniques en Crimée c'est au quotidien que la dépendance envers l'autre

---

<sup>91</sup> Susan T. Fiske, *op. cit.*, p. 133.

<sup>92</sup> Cité par Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 226.

s'était installée. De cette dépendance les soldats furent rapidement conscients.<sup>93</sup> Si les Britanniques prêtèrent de nombreux navires aux Français, sur terre la *Royal Navy* fut bien impuissante et force fut d'admettre que l'organisation militaire britannique comportaient de grandes lacunes. Le plus choquant pour les soldats était l'incapacité de transporter les blessés. Dans une lettre du 11 décembre 1854, le capitaine Clifford écrivait que les blessés anglais sont transportés par les Français, car eux n'ont rien pour les emmener vers les hôpitaux. Il évoque à nouveau ce problème dans une lettre datant du 22 décembre suivant.<sup>94</sup> Le capitaine Radcliff, qui parle peu des Français dans ses lettres, écrit le 3 janvier 1855 : «The French are bringing up ammunition for us [souligné dans le texte]; their Cavalry, Artillery horses and mules are in as good order as anyone could wish. How they must laugh at our wonderful staff!». Le capitaine Rowe, francophobe par moment, n'en écrit pas moins un des commentaires les plus révélateurs et précis :

«You ask me if it is true that the French men and horses are taken better care of than ours, and that they have not half so many sick: it is quite true. When our men cheek-bones struck to the skin, the French were fat; when our men look sick and yellow and dirty, the French look red, healthy and clean, as to sickness, while our Cavalry bring down dying men without shoes and stocking on, clinging on to horse's neck, the French lend us their ambulance mules».<sup>95</sup>

Par le «You ask me...» nous comprenons que le destinataire de cette lettre était déjà en partie au courant des problèmes rencontrés par l'armée, étant donné que ceux-ci firent scandale dans les journaux, à commencer par le *Times*. Par exemple, le 20 octobre 1854, un article de Russell était publié. Après y avoir décrit les conditions misérables des ambulances anglaises, le correspondant écrivait : «The French – I am tired of this disgraceful antithesis – had well-appointed covered hospital vans».<sup>96</sup> Ce n'était effectivement pas la première fois que Russell comparait l'armée de son pays à celle du voisin d'Outre-Manche. Russell, bien qu'Irlandais, était sans doute un Britannique orgueilleux, comme en témoigne le terme *disgraceful antithesis* qu'il utilise. Comme nous l'avons mentionné, le correspondant avait une vision relativement négative de la situation des

---

<sup>93</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à sa sœur, 28 décembre 1854.

<sup>94</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 120 et 132.

<sup>95</sup> Edward Rowe Fisher, *op. cit.*, p. 34.

<sup>96</sup> *The Times*, 20 octobre 1854, p. 7.

Britanniques et était porté à exagérer l'ampleur de certains problèmes.<sup>97</sup> Cependant, à l'automne, sa critique de l'administration militaire était largement fondée. D'ailleurs, le lendemain, le 21 octobre, un officier publiait une lettre dans le *Times*. Elle y révèle que l'organisation française avait des avantages quantitatifs, mais aussi qualitatifs inconnus de l'officier anglais. Nous pouvons y lire :

«The French beat us hollow in all interior economy of their army. You see quantities of mules and horses fitted up with panniers for the sick. Each either has a comfortable arm chair, or can be let down to a full-length bed. Our men may get on as well as they can, or at the best be put on an araba – a sort of bullock cart, which is quite sufficient to jolt out what remaining life he may have».<sup>98</sup>

Le chirurgien Robinson était un des mieux placés pour comprendre la gravité de la situation. Sa description de l'état de santé des troupes et des moyens à leur disposition ressemble en tous points à ce que le *Times* publiait ou à ce que racontait le capitaine Rowe. Le 9 décembre 1854, il ajoute : «To the French we are in debt for the occasional loan of their [?] and infinitely lighter vehicles»<sup>99</sup>

John Sweetman, qui est sans doute un des auteurs qui connaît le mieux la réforme militaire qui suivit la guerre, traite de ce sujet. Il mentionne la gêne de certains militaires britanniques quand soixante chevaux furent prêtés par les Français et 150 mules furent prêtées par les Turcs.<sup>100</sup> Dans les faits, les soldats étaient embarrassés pour bien plus; les Français transportèrent souvent eux-mêmes les blessés anglais, leur approvisionnement ou leurs munitions. Non seulement parce qu'ils avaient les moyens, mais parce qu'ils avaient aussi le nombre; certains soldats français transportaient les obus anglais dans leurs bras.<sup>101</sup> C'est ce que les lettres, consultées en grand nombre, nous permettent de comprendre, alors que la bibliographie de Sweetman ne contient que les recueils de lettres de Clifford et de Calthorpe.<sup>102</sup> En revanche, son ouvrage décrit bien les failles d'un système de

---

<sup>97</sup> Selon Russell, dès le printemps 1854, les Anglais sont déjà fatigués de jouer un second rôle par rapport aux Français. Pourtant aucune lettre ne mentionne ce genre d'opinion avant l'automne suivant.

<sup>98</sup> *The Times*, 21 octobre 1854, p. 9.

<sup>99</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 227.

<sup>100</sup> John Sweetman, *War and Administration: the Significance of the Crimean War for the British Army*, Edinburgh, Scottish Academic Press, 1984, p. 55.

<sup>101</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à sa sœur, 28 décembre 1854.

<sup>102</sup> Summerset John Gough Calthorpe, *Letters from Headquarters; or the Reality of the War in the Crimea, by an Officer of the Staff*, Londres, John Murray, 1856, 2v.

transport militaire décentralisé et géré par des civils, ainsi que l'influence de l'armée Française dans la direction que prendront les réformes.

À partir du printemps 1855, les problèmes de transport seront de moins en moins présents. Un chemin de fer, entre autres, sera construit et l'investissement de sommes colossales commencera à donner des résultats au point où, à l'hiver suivant, ce sont les Britanniques qui se retrouveront dans de meilleures conditions.<sup>103</sup> Toutefois, l'infériorité numérique des soldats anglais par rapport aux soldats français ne cessa d'augmenter. Conséquemment, sur le plan stratégique, la Grande-Bretagne dépendra de son alliée jusqu'à la fin.

Il y avait entre les armées une communauté de buts qui, contrairement au sentiment d'égalité, a duré jusqu'à la fin de la guerre. Ce but, faire tomber Sébastopol et vaincre les Russes, ne pouvait être atteint par l'une des deux puissances seules. Pour les Anglais, ce fait devint rapidement une évidence à l'automne 1854, quand l'armée de Victoria vit ses effectifs considérablement réduits par la maladie et les pertes infligées à Inkerman. Le manque de renforts britanniques, comparativement à ce que la conscription française pouvait fournir, fut très décevant pour certains militaires, comme en témoigne cette lettre du major Drummond du 20 novembre 1854: «Why does not the country send us reinforcements? They know how we are reduced by sickness; and the enemy's and the French reinforcement come every day, but only dribblets of English; they should send us 10 000 men at once, to fill the gaps in our ranks, or we are no longer an army».<sup>104</sup> Le 9 février il écrit une autre lettre à son père :

«The French are all round us, and our position is very strong; redoubts, breastworks, guns of position, and 20 000 men where we had three weak brigades. Their army is very strong in numbers. They have begun a magnificent parallel, with batteries, in front of Inkerman, where we fought the battle, and got on beautifully».<sup>105</sup>

Ce passage témoigne à la fois de la fin de l'égalité entre les deux armées, d'une coopération entre elles et d'une dépendance stratégique bien établie à laquelle on

---

<sup>103</sup> Paul Kennedy mentionne 76,3 millions de livres investies en 1854 et 36, 5 en 1855. Toutefois, ces investissements mirent du temps à se concrétiser en avantages sur le terrain. Paul Kennedy, *op. cit.*, p. 214.

<sup>104</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa mère 20 novembre 1854.

<sup>105</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à son père 9 février 1855.

semble s'être résigné. Le problème persista durant la totalité de la guerre et le 14 juillet 1855, Drummond récrit à son père en ces termes :

«The army is now 21 000 Infantry, effective – less than when we landed. Well may the *Times* boast and glorify itself. We are not a military nation, as this unfortunate army can testify. We have just half the men we should have for such an undertaking, and are rapidly becoming an army of boys and recruits. The French get splendid corps of men up – fine old regiments; and we, poor little miserable devils, sixteen years old – more fit to go to the hospital at once than to the trenches».<sup>106</sup>

Que certains militaires se soient résignés à cette dépendance envers les Français ne changea rien à l'embarras qu'elle put susciter. Le lieutenant-colonel Dallas écrivait le 26 janvier 1855 :

«They are getting, I should say, sick of us, were it for their innate politeness, & their immense admiration of us at Alma & Inkerman. Naturally they must be tired of carrying away our sick, guarding our Batteries, carrying up our shot and shell, & in addition to all, having to fight about three small battles every night with the Russians, waiting for our new Batteries to be put up».<sup>107</sup>

L'officier Dallas ne se montrait pas uniquement embarrassé par l'aide française sur le plan logistique, il parlait aussi d'une armée française qui se battait chaque nuit sans les Anglais. D'autres l'affirment de façon tout aussi éloquente.<sup>108</sup> À cette période de la guerre, les Français représentaient déjà plus du double de l'armée britannique et la proportion ne cessa jamais d'augmenter à l'avantage des Français. Cette situation se percevait aussi sur le plan de l'artillerie, créant beaucoup de déception.<sup>109</sup> Il n'y a donc rien d'étonnant au fait que les Russes d'aujourd'hui considèrent la guerre de Crimée comme une guerre contre les Français.<sup>110</sup>

À partir du printemps 1855, l'omniprésence des références aux généraux français dans les correspondances anglaises prouve une chose : les Français décidaient ou, du moins, c'est ce que les Anglais croyaient. Les commandants-en-chef français ont tous retenu l'attention des soldats anglais. Ces derniers les ont souvent acclamés, plus que leurs propres généraux, pourrait-on croire.<sup>111</sup> Des acclamations qui furent sincères et poussées par un sentiment durable puisqu'elles

<sup>106</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à son père 14 juillet 1855.

<sup>107</sup> George Frederick Dallas, *op. cit.*, p. 74.

<sup>108</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 2 juillet 1855.

<sup>109</sup> NAM, Grahame Papers, 2009-06-10, lettre du lieutenant Grahame, hiver 1855.

<sup>110</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op. cit.*, p. xiii.

<sup>111</sup> *The Times*, 18 juillet 1854, p. 9.



sont confirmées dans les mémoires de certains soldats.<sup>112</sup> Même dans les premiers mois, où les deux armées avaient un nombre semblable de troupes, le maréchal Saint-Arnaud impressionnait.<sup>113</sup> Après la mort de ce dernier, le général Canrobert devint le commandant-en-chef. C'est sous son commandement que la proportion de troupes françaises augmenta considérablement. Conséquemment, les Anglais se tournèrent davantage vers lui quand les opérations tant espérées au printemps 1855 se firent attendre; les critiques d'alors, très négatives envers lui, le démontrent.<sup>114</sup> Il quitta son poste en mai, à la grande joie de tous. Son remplaçant, le général Péliissier, ne fit pas partout une meilleure impression,<sup>115</sup> mais il semblait décidé et confiant.<sup>116</sup> On attendait avec impatience de voir ce qu'il ferait.<sup>117</sup> C'est sa stratégie qui permit de prendre la ville.

Aux côtés des chefs français, lord Raglan était dans l'ombre et les commentaires négatifs à son sujet étaient très nombreux, comme mentionné plus haut. À cela s'ajoutent les attaques formulées à son égard par les journaux; rapidement la réputation du vétéran de Waterloo devint très mauvaise. Par exemple, le capitaine Goodlake le nomme «easygoing Raggles».<sup>118</sup> Son remplaçant, le général Simpson, fut loin d'être un grand leader : «...he must play second fiddle to the French», affirmait Romaine qui demeura près de l'état-major jusqu'à la fin de la guerre. En somme, le commandement anglais fut rarement une source d'inspiration pour ses troupes et, aux yeux de celles-ci, la victoire dépendait de l'état-major français. Il n'y a qu'à se rappeler le capitaine Goodlake qui souhaitait la venue de Napoléon III pour faire progresser la situation.<sup>119</sup>

Cette dépendance favorisait-elle le rapprochement? C'est le cas, si l'on en croit le capitaine Scarlett : «The French have an admirable army, perfectly

---

<sup>112</sup> Timothy Gowing, *op. cit.*, p. 81.

<sup>113</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 99.

<sup>114</sup> William Govett Romaine, *op. cit.*, p. 137-138 et Raglan's papers, NAM, 6807-294-1.

<sup>115</sup> NAM, Kingscote Papers, 1973-11-170-166, lettre du capitaine Kingscote à son père, 20 mai 1855.

<sup>116</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à son père, 11 juin 1855.

<sup>117</sup> NAM, Swan Papers 2004-06-63, lettre d'Edgar Swan à son frère, 27 juin 1855.

<sup>118</sup> Gerald Goodlake, *op. cit.*, p. 94.

<sup>119</sup> Voir p. 40.

organized,<sup>120</sup> and one good effect of this war is the sincere esteem which has sprung between the Allies – quarrels are unknown, nothing passes but mutual acts of kindness – they have saved many thousands English sick and we are not the boys to forget it», écrivait-il à son père le 5 février 1855.<sup>121</sup> Il y a donc un respect et une reconnaissance qui s’installèrent dans ce contexte de dépendance.

Qu’en était-il du côté français? Bien que ce ne soit pas l’objet de notre recherche, il est pertinent de s’y attarder brièvement. La détresse des soldats anglais à l’hiver 1854 semble avoir choqué les Français, si l’on en croit Alain Gouttman. Voir les soldats britanniques forcés de mendier leur nourriture et parfois même d’offrir leurs bottes en échange suscita de fortes réactions.<sup>122</sup> Cependant, des témoignages anglais nous apprennent que les Français ne vivaient pas non plus dans l’abondance. Jusqu’à l’automne, les soldats des deux armées échangeaient pains et biscuits. Cependant, à partir de l’hiver, de tels échanges devinrent plus difficiles et suscitèrent même quelques réactions négatives de la part des Français.<sup>123</sup> Ces derniers étaient-ils agacés par la mendicité – le mot n’est pas trop fort – des Anglais? Le problème ne semble toutefois pas avoir créé de conflit et la reconnaissance de l’aide des Français est presque généralisée.

En résumé, nous retrouvons en Crimée les quatre conditions de Gordon Allport nécessaires à un rapprochement, ainsi que le contexte d’interdépendance qui y est aussi très favorable. Nous nous sommes concentrés davantage sur l’égalité, qui était très présente dans les sources. Cela s’explique, entre autres, par une circonstance : la condition d’égalité est remplie dans les débuts de l’alliance, où ont lieu les premières rencontres. À cette même période, se retrouvent en grand nombre les commentaires sur les soldats français qui, comme toutes nouveautés, attirent l’attention et suscitent la discussion. La condition d’égalité devait également être prise en considération, plus que les autres conditions d’Allport. Elle a permis aux vieux ennemis de combattre et d’être victorieux ensemble, sans que la

---

<sup>120</sup> C’est une exagération, la guerre de Crimée est un exemple de manque de préparation dans l’histoire militaire française également.

<sup>121</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à son père, 5 février 1855.

<sup>122</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 288-289.

<sup>123</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 217.

fierté de l'un ne soit affectée. L'interdépendance, ou en ce qui concerne cette recherche une dépendance relative envers les Français, remplaça cette égalité. Toutefois, les Britanniques entrèrent dans cette période embarrassante avec les souvenirs de l'Alma et d'Inkerman, comme nous pouvons le constater avec le témoignage de Dallas cité plus haut.<sup>124</sup> Nous sommes en droit de nous demander quelle aurait été la nature de l'alliance si l'armée de Grande-Bretagne avait été seconde depuis le début, car les autres conditions d'Allport auraient pu en être affectées. En effet, la communauté de but résidait dans le fait que les deux armées s'en allaient ensemble vaincre les Russes et non pas que les Anglais s'en allaient aider les Français à vaincre les Russes. Les militaires auraient-ils été aussi favorables à une alliance dans laquelle ils auraient joué un second rôle depuis le début? Seraient-ils partis en campagne avec autant d'enthousiasme? Il y a là de quoi se demander si des opinions comme celle du *Reform Club* n'auraient pas davantage attiré l'attention. En ce cas, c'est la quatrième condition d'Allport, l'approbation des autorités, qui aurait été affectée. L'interdépendance est le deuxième facteur de rapprochement le plus important en Crimée, non seulement parce qu'il a duré la majorité de la guerre, mais parce qu'il aura un impact sur la façon dont les Britanniques vont percevoir leur armée et leur puissance nationale. Ce sujet sera traité dans le troisième et dernier chapitre de cette recherche.

---

<sup>124</sup> Voir p. 48.

## Chapitre II

### Le chemin vers la fraternisation

«If all England could pay a visit of a few weeks to France, and all Frenchmen, and all France could return the compliment, how many hatreds and prejudices, the foul offspring of ignorance, would for ever be destroyed».<sup>1</sup> Telle était la pensée de Richard Cobden, l'architecte du traité de commerce franco-britannique de 1860. Il affirmait cela dans les années 1840, plus de cent ans avant la publication des recherches de Gordon Allport. Cobden était perçu comme un francophile par ses contemporains. En réalité, selon Howe, il était surtout un partisan de la paix entre la France et la Grande-Bretagne. Sa connaissance des deux cultures l'avait convaincu que la bonne entente était possible.<sup>2</sup> La guerre de Crimée allait lui donner raison.

En effet, une meilleure relation s'est installée entre les milliers de Français et de Britanniques qui se sont rassemblés en Crimée. Si l'on en croit les correspondances, après quelques mois de côtoiement seulement, les Anglais avaient déjà une meilleure image de leurs ennemis traditionnels. Cela correspond aux conclusions d'Allport qui soutient que, plus nous connaissons un groupe de personnes, moins nous avons de préjugés envers celui-ci.<sup>3</sup> «Whatever is strange is a potential danger, and must be guarded against until one's experience assures one that no harm is lurking»; c'est ce que les Britanniques vécurent en Crimée avec les Français.<sup>4</sup> Après avoir démontré que les conditions nécessaires à un rapprochement étaient présentes en Crimée, il nous faut examiner la nature de ce rapprochement. Ce sera le but de ce deuxième chapitre.

L'opinion des hauts-dirigeants n'était pas la même que celle du reste de l'armée. Certains auteurs traitent du sujet, mais jamais de façon claire, ni très soutenue. Gooch soutient que les soldats fraternisaient, mais doit-on interpréter le terme *soldat* comme un militaire en général ou comme le grade au bas de

---

<sup>1</sup> Anthony Howe, «Re-Forging Britons: Richard Cobden and France», dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon dir., *La France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle : échanges, représentations, comparaisons*, râne, Créaphis, 2006, p. 91.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 95-96.

<sup>3</sup> Gordon Allport, *The Nature of Prejudice*, Boston, The Beacon Press, 1954, p. 226.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 301.

l'échelle?<sup>5</sup> Gouttman évoque le médecin de St-Arnaud qui affirmait que les préjugés étaient plus forts chez les officiers.<sup>6</sup> Cela, chez les Anglais du moins, est faux, si l'on en croit les correspondances étudiées ici. Malgré la qualité de l'étude que Gouttman a réalisée, on y retrouve certaines lacunes dues au fait qu'il n'a pas analysé de sources en provenance de Grande-Bretagne, ni d'aucun autre pays d'ailleurs. Par contre, étant donné le peu de monographies en français sur le sujet, il est pertinent de nous arrêter sur le point de vue de cet auteur. Il affirme, par exemple, que les Anglais ont détesté les Russes tout au long de la guerre, alors que les Français les appréciaient à leur juste valeur.<sup>7</sup> Cependant, plusieurs lettres britanniques témoignent d'un respect pour le soldat russe, d'un «vivre et laisser vivre» établi entre Russes et Britanniques pendant le siège et même de quelques échanges de paroles et de biens.<sup>8</sup>

La majorité des affirmations de Gouttman que nous contredisons ici sont naturellement liées aux relations franco-britanniques. Ce dernier n'a pas relevé l'importance de la fraternisation entre les deux armées; il fait même fausse route à un certain moment. Dans son récit de la bataille d'Inkerman du 5 novembre 1854, il raconte comment le général Raglan fut reconnaissant aux généraux français de leur aide des plus vitales et comment la reine Victoria a personnellement remercié le général Canrobert. Ensuite, il affirme que la presse n'a presque pas fait mention de l'aide française, ne parlant que de l'intervention d'un détachement français.<sup>9</sup> Il en déduit que la bonne entente existait entre les deux gouvernements, mais pas chez la population, soit le contraire de ce que l'historiographie anglo-saxonne nous laisse comprendre. Cette historiographie est d'ailleurs quasi absente de la bibliographie de Gouttman.

Dans les faits, la presse britannique n'a aucunement passé sous silence l'aide française. L'annonce de la bataille se fait dans le *Times*, le 14 novembre; il s'agit du résumé d'un article du *Moniteur universel* qui apprend la nouvelle avant

---

<sup>5</sup> Brison Dowling Gooch, *The New Bonapartist Generals in the Crimean War; Distrust and Decision- Making in the Anglo-French Alliance*, The Hague M. Nijhof, 1959, p. 162.

<sup>6</sup> Alain Gouttman, *La guerre de Crimée : 1853-1856 la première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2006, p. 134.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 376.

<sup>8</sup> NAM, Clayton Papers 1996-11-53, lettre du soldat Clayton à sa famille, 10 mai 1855.

<sup>9</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 269.

les journaux britanniques. L'article salue la défense des Anglais *et* des soldats français du général Bosquet. Le deuxième article traitant du sujet est publié le 22 novembre; il mentionne les pertes anglaises *et* françaises. Finalement, le 23 novembre, un communiqué officiel de Raglan, racontant la bataille, est publié. Le général y affirme que les Français «very materially contributed to the successful resistance to the attack».<sup>10</sup> Certes, les Anglais n'ont pas crié sur les toits que les Français avaient sauvé la situation, mais pouvaient-ils faire autrement? Rappelons brièvement le contexte de l'époque. Le jour de la bataille d'Inkerman, cela faisait à peine dix jours qu'avait eu lieu la charge désastreuse et embarrassante de la brigade légère, le 25 octobre 1854. De plus, l'hiver arrivait et il s'annonçait difficile à supporter pour l'armée qui ne serait pas suffisamment équipée. Dans un pays où la presse et l'opinion publique étaient plus importantes que partout ailleurs en Europe, l'état-major ne pouvait pas rajouter que son armée venait d'être sauvée par les Français. Dans de telles circonstances, la reconnaissance dont on a fait preuve publiquement valait beaucoup. Et dans les faits, les correspondances, qui révèlent davantage l'opinion des gens que ne peuvent le faire quelques articles de journaux, sont remplies d'éloges pour l'intervention française du 5 novembre.<sup>11</sup> C'est le point de vue que les soldats véhiculaient au sein de leur entourage en Grande-Bretagne, par l'entremise de leurs lettres.

Nous allons donc, contrairement à Gouttman, prouver que le côtoiement a contribué à réduire les préjugés que les Britanniques entretenaient à l'égard des Français et que les deux anciens ennemis connurent véritablement de meilleures relations pendant la guerre. Ce chapitre soutient également la thèse d'Allport en présentant un autre contexte, le champ de bataille, où l'on assiste à une diminution des préjugés grâce au côtoiement. Nous utiliserons en effet le cadre théorique d'Allport, soit les quatre étapes relevées dans l'évolution d'une relation vers la fraternisation.<sup>12</sup> Nous ne prétendons pas que la corrélation faite entre la thèse du chercheur et notre objet de recherche soit parfaite. Toutefois, des liens évidents

---

<sup>10</sup> *The Times*, 23 novembre 1854, p. 7.

<sup>11</sup> À ce titre, les meilleurs exemples sont le capitaine Kingscote, le major Drummond et le capitaine Scarlett que nous avons déjà vus au chapitre I.

<sup>12</sup> Gordon Allport, *op. cit.*, p. 261.

peuvent être faits. D'abord, selon Allport, il existe un stade d'évitement – qu'il nomme en anglais *sheer contact* – dans le début d'une relation entre deux groupes hostiles. Les correspondances ne permettent pas de savoir précisément comment les Britanniques et les Français de Crimée sont passés par cette étape. Toutefois, les premiers commentaires à propos des Français sont souvent négatifs; plusieurs sont justifiés, d'autres moins. Quelques rares Britanniques demeurèrent à ce stade tout au long de la guerre. L'étape suivante prend la forme d'une compétition qui s'installe entre les deux groupes, celle-ci ne doit pas être confondue avec une compétition imposée par l'autorité en place; cette dernière nuit au rapprochement, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Il s'agit plutôt d'une rivalité suscitée par le narcissisme et par la fierté d'appartenir à un groupe, en l'occurrence culturel et national.<sup>13</sup> La troisième étape est l'adaptation ou l'acceptation de l'autre – *accommodation* en anglais. Il est probable que la majorité des soldats, surtout ceux qui ne parlaient pas français, se soient arrêtés à ce stade. C'est ce qui peut être constaté dans les correspondances. Toutefois, plusieurs évoluèrent vers la dernière étape, celle de la fraternisation.<sup>14</sup> Certains fraternisèrent dès le début et ne semblent pas avoir connu les autres stades. Ce n'est pas un hasard si la plupart des liens établis rapidement le furent par des Britanniques qui parlaient français, la possibilité de communiquer permettant un meilleur rapprochement.

Tous n'ont pas connu le même cheminement. Si le côtoiement des Français est un événement important pour bon nombre de Britanniques, d'autres ne semblent jamais avoir suffisamment porté attention à leurs homologues pour qu'ils deviennent un sujet de correspondance. Certains, plus rares, ne virent que des points négatifs à mentionner dans leurs lettres. Le passage des quatre étapes est rarement perceptible chez un seul sujet. Toutefois, chacune d'entre elles a laissé sa marque dans les correspondances, de façon ponctuelle, mais révélatrice.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 27 et 405.

<sup>14</sup> Allport, qui étudia les conflits entre les Blancs et les Noirs aux États-Unis, identifie l'assimilation comme quatrième étape. Dans un contexte comme la Crimée, où les soldats ne vécurent pas indéfiniment ensemble, nous allons souligner la fraternisation. Ce terme est, certes, moins fort que l'assimilation, mais il constitue tout de même une étape après l'adaptation. Cette dernière ne correspond pas à l'importance de certains rapprochements connus chez les militaires de Crimée.

L'étape de l'évitement est difficile à percevoir pour une raison précise : les premières rencontres entre les Français et les Anglais concordent avec celles des populations locales ottomanes et tartares. Ces rencontres occasionnèrent des exactions de la part des Français. Les mauvais comportements qu'eurent ces derniers dans les débuts de l'opération choquèrent les Anglais au point où des critiques se retrouvent dans la majorité des correspondances. La première partie de ce chapitre se concentrera d'ailleurs sur ce sujet. Il mérite une attention particulière, car les exactions commises par les Français en Crimée sont presque ignorées par l'historiographie française. Nous verrons ensuite la compétition qui s'installa pour, rapidement, laisser place à une certaine adaptation. Finalement, nous nous pencherons sur la fraternité qui naquit entre plusieurs militaires et qui démontre que des soldats anglais en Crimée apprirent à ne plus voir le soldat français comme un ennemi.

## 2.1 Un comportement qui choque

Aucune armée de taille n'a jamais échappé au problème que constituent les exactions, d'autant plus que ce ne fut pas toujours considéré comme un problème. Certaines cultures guerrières terrorisaient particulièrement les populations : les cosaques ou les bachi-bouzouks, entre autres, pour ne nommer que des contemporains de la guerre de Crimée. Toutes proportions gardées, les soldats français et anglais partis pour l'Orient ne firent pas exception. Toutefois, une différence marquante entre les deux armées est révélée par les correspondances. Il semble que les troupes françaises, en particulier les zouaves, se firent davantage soudards que leurs homologues anglo-saxons. C'est un fait que l'historiographie française ne relève pas. Encore une fois, à la lumière de la correspondance anglaise, nous nous pencherons sur l'étude d'Alain Gouttman. Il s'agit ici non seulement d'éclairer un aspect de la guerre de Crimée peu traité en français, mais également de présenter un visage des soldats français très important aux yeux de leurs homologues britanniques. Cet aspect choquant pour les Britanniques est surtout remarqué dans les débuts du côtoiement et le moment concorde pour plusieurs avec le stade d'évitement, la première étape relevée par Allport. Force est d'admettre



que, pour plusieurs, il s'agit d'un stade imposé par les circonstances, le tempérament des *gentlemen* britanniques étant peu compatible avec la mauvaise image véhiculée par certains soldats français. Les officiers britanniques étaient parfois comparés à des dandys très soucieux de leur image et des bonnes manières.<sup>15</sup>

Citant le lieutenant Octave Cullet, Gouttman soutient que «en dépit de quelques excès, qui amèneront Saint-Arnaud à flétrir les instincts pillards de certains soldats, les relations avec la population tartare, à laquelle on paye comptant le ravitaillement qu'on lui achète, sont généralement cordiales».<sup>16</sup> Dans les faits, le témoignage du lieutenant a très peu de poids face à plusieurs autres provenant de Britanniques. Selon ces derniers, l'arrivée des troupes françaises en Crimée fut pénible pour les Tartares. «The French have made dreadful havoc in the village; plundering everything they came across»,<sup>17</sup> racontait le sergent Jowett dans son journal, quelques jours après le débarquement en Crimée. On retrouve les mêmes observations chez le capitaine Scarlett :

«The French plunder fearfully and set our men a bad example. [...] The French have taken everything and stripped the houses for firewood. [...] French officers rushing after ducks and geese, with their swords drawn, is the regular business; - they have harried the whole country; - this will do our cause much harm. [...] we have no horse, and the French have frightened everybody».<sup>18</sup>

Scarlett semblait déjà connaître les Français et son optimisme envers l'alliance démontre que la bonne entente était possible. Pourtant, cela ne l'empêcha pas de dénoncer ce qu'il considérait comme outrageant chez ses alliés. Le capitaine Dallas affirmait, dans une lettre du 16 septembre 1854 : «The inhabitants are friendly enough in spite of the most frightful outrages committed on every side by the French».<sup>19</sup> Le capitaine Clifford témoigne des mêmes exactions en ajoutant que la discipline des soldats anglais eut tout de même un effet positif sur les officiers

---

<sup>15</sup> Ernest Sackville Turner, *Gallant Gentlemen : Portrait of the British Officer 1600-1956*, Londres, M. Joseph, 1956, p. 199.

<sup>16</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 207.

<sup>17</sup> William Jowett, *Diary of Sergeant William Jowett of the Seventh Fusiliers : Written During the Crimean War: to Which is Added, a Brief Memoir*, R. Porter, Beeston, Nottinghamshire, 1856, p. 29.

<sup>18</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 18 septembre 1854.

<sup>19</sup> George Frederick Dallas, *Eyewitness in the Crimea: the Crimean War Letters of Lieutenant Colonel George Frederick Dallas*, ed. Michael Hargreave Mawson, Londres, Greenhill Books, 2001, p. 33.

français.<sup>20</sup> De plus, si Gouttman affirme que les Français payaient les biens qu'ils trouvaient chez la population, le capitaine Kingscote n'en constate pas moins le contraire :

«The people, Tartars, were very civil and offered to give the men anything they had got but we made the men pay for it. However, unfortunately the French troops got into the village early next morning and ransacked the whole place committing every atrocity before a stop could be put to it. [...] we pay for everything and the inhabitants are delighted with us but those Allies of ours, the French, take everything and pay for nothing».<sup>21</sup>

Les soldats français ne commirent pas d'exactions uniquement en territoire russe. Le chirurgien Robinson, qui dénonçait les préjugés envers les Français, dénonçait tout autant les abus commis par ces derniers envers les populations ottomanes, et ce, à quelques reprises dans ses lettres.<sup>22</sup> Dans les Balkans, avant même le débarquement en Crimée, le problème avait pris des proportions suffisamment grandes pour que le général Raglan prenne l'initiative d'écrire à Saint-Arnaud – en français – afin de dénoncer la situation. Dans une lettre du commandant britannique il est possible de lire : «... il semble régulier que les soldats des armées alliées et quelques volontaires indigènes<sup>23</sup> commettent dans les environs de la ville de Varna des dégâts en brisant les Vignes et en dépouillant et cassant les arbres fruitiers».<sup>24</sup>

À Gallipoli, en Turquie, les Français s'imposèrent presque en conquérants. Russell dénonçait leurs comportements dans le *Times* du 26 avril 1854. Il leur reprochait de s'être installés dans tous les endroits les plus confortables et d'avoir laissé le reste aux Anglais. Dans le même article, il relatait un conflit entre certains Turcs et le général Canrobert; les premiers demandaient au second s'il venait pour aider leur pays ou pour en prendre possession.<sup>25</sup> En territoire ottoman, les Français payaient généralement les biens qu'ils achetaient aux habitants. Toutefois, c'était en

---

<sup>20</sup> Henry Clifford, *His Letters and Sketches from the Crimea*, Londres, Michael Joseph, 1956, p. 47-48.

<sup>21</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-133, lettre du capitaine Kingscote à son père, 17 septembre 1854.

<sup>22</sup> Frederick Robinson, *Diary of the Crimean War*, Londres, Bentley, 1856, p. 162 et 171.

<sup>23</sup> Il évoque fort probablement ici les bachibouzouks qui n'étaient pas enrôlés dans l'armée turque et constituaient une force indépendante extrêmement indisciplinée et pénible pour les populations, alliées comme ennemies.

<sup>24</sup> NAM, Raglan Papers 6807-294, lettre de lord Raglan au maréchal de Saint-Arnaud, 13 juillet 1854.

<sup>25</sup> *The Times*, 26 avril 1854, p. 9.

imposant eux-mêmes les prix qu'ils le faisaient. Cela permettait d'éviter que la forte demande entraînée par la présence des armées fasse trop augmenter les prix. Sur ce point, Russell était moins réticent. Le 28 avril, son article mentionnait et approuvait le fonctionnement de l'armée française sur ce point :

«... the French get on much better than we do. Why? Because they bully the natives, where we try to carry our point by □soft sawder□. Thus, general Canrobert treats them very much *à la Kabyle* and is respected accordingly. The French *Commandant de place* has fixed up a tariff of all articles which the men are likely to want on the walls of the town and regulates the exchanges like a local Rothschild».<sup>26</sup>

Dans l'ensemble, les soldats français acquirent une mauvaise réputation en territoire ottoman. Le 3 mai suivant, dans les Balkans, le correspondant du *Times* sur le Danube<sup>27</sup> publiait un article dans lequel étaient dénoncés les comportements des bachi-bouzouks et d'un certain «Arnauts (*sic*)», qui pourrait bien être le commandant-en-chef français, Saint-Arnaud.

Certains Britanniques semblent avoir eu de bonnes raisons d'entrer en conflit avec les Français. Romaine, par exemple, fait part d'une mauvaise expérience dans une de ses lettres, datant du 1<sup>er</sup> octobre 1854 : «I secured a drum belonging to the band of the Imperial Guard, which I intended sending home to Harvey for his hall but the French cut it off the side of the wagon & made off with it».<sup>28</sup> Il en va de même pour le capitaine Goodlake, qui connut une expérience semblable, si l'on en croit sa lettre du 25 janvier 1855.<sup>29</sup> Un fait important demeure à préciser. Romaine et Goodlake sont les deux seuls à accuser les Français de vol et ils sont aussi de ceux qui fraternisèrent peu avec leurs homologues et furent le plus souvent distants, si l'on en croit leurs lettres. Lequel de ces deux faits est à l'origine de l'autre? Il est impossible d'en être certain. Il est toutefois très probable que des problèmes de vols aient eu lieu.

Les zouaves constituent un des sujets les plus abordés dans les lettres. Pour le soldat anglais, le zouave est un être fascinant, capable des pires crimes comme de la

---

<sup>26</sup> *The Times*, 28 avril 1854, p. 7.

<sup>27</sup> À ne pas confondre avec Russell, le correspondant en Crimée, ce qui arrive parfois dans l'historiographie comme l'a fait remarquer Stephanie Markovitz. Stephanie Markovitz, *The Crimean War in the British Imagination*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 16.

<sup>28</sup> William Govett Romaine, *Romaine's Crimean War*, Stroud, Sutton, 2005, p. 28.

<sup>29</sup> Gerald Goodlake, *Sharpshooter in the Crimea: Letter of Captain Gerald Goodlake V. C.*, ed., Michael Springman, Barnsley, Pen and Sword, 2005, p. 91.

plus grande bravoure. C'est cette dernière qui demeure gravée dans les mémoires. Toutefois, le manque de discipline des zouaves, en dehors des batailles, choqua les Britanniques et alimenta en partie la réputation de soudards des Français. Blunt, Drummond, Robinson ou Goodlake sont parmi ceux qui, tout en reconnaissant les qualités de combattants des zouaves, ne peuvent fermer les yeux sur les actes de vols et autres crimes dont ils sont responsables. Blunt est particulièrement outré par leur mépris envers les Turcs.<sup>30</sup> Romaine – fait étonnant venant de sa part – affirme qu'ils se comportent généralement bien, en dépit de leur ivrognerie.<sup>31</sup>

Une histoire en particulier se répandit considérablement dans l'Armée et contribua à forger la mauvaise réputation des zouaves. En juin, un zouave, vraisemblablement ivre, poignarda à mort un Chasseur à pied, un soldat d'élite français. L'événement se retrouve dans plusieurs lettres de militaires. Robinson nous informe de la date du meurtre, soit le 22 juin, et raconte : «A tragedy occurred yesterday evening in the French camp. A Zouave, in a fit of drunken rage, stabbed a chasseur so dangerously in the abdomen, that he died soon after. [...] their own countrymen of the line, admit that the Zouaves, though admirable soldiers, are rather dangerous companions».<sup>32</sup> Le zouave fut condamné à mort. «They executed another man the day before yesterday»,<sup>33</sup> raconte le major Drummond à propos de cette affaire, sous-entendant que les Français n'en étaient pas à leur première exécution. Un article du *Times* du 26 juin, publié le 12 juillet 1854, racontait également l'histoire en confondant toutefois le Chasseur de Vincennes avec un voltigeur. Le capitaine Goodlake fut un témoin privilégié de l'événement :

«When I was out the other day I saw a Zouave, nearly naked, running towards me, when he saw me he hid among some bushes. I took no particular notice of him as you hardly ever meet one who is not drunk. I went on about 50 yards when I saw a poor Chasseur de Braiseur,<sup>34</sup> lying in the sand through the stomach, so I got him some water, caught an arabas, put him in it and sent him down to the French hospital, but he was dead before he reached it».<sup>35</sup>

---

<sup>30</sup> NAM, Blunt Papers 2006-05-109, mémoires de John Elijah Blunt, p. 54.

<sup>31</sup> William Govett Romaine, *op. cit.*, p. 8.

<sup>32</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 97.

<sup>33</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa famille, 28 juin 1854.

<sup>34</sup> Le capitaine Goodlake parle ici sans doute des Chasseurs de Vincennes.

<sup>35</sup> Gerald Goodlake, *op. cit.*, p. 38.

Bien que l'article du Times fasse mention de la présence d'un colonel dont Goodlake ne parle pas et qu'il y ait une confusion entre les termes, il s'agit du même événement. En résumé, le crime a attiré l'attention et a très probablement alimenté la mauvaise réputation des zouaves.

Une des causes de l'ivrognerie des zouaves a pu être la méthode, apprise en Afrique, avec laquelle ils tentaient d'éviter les maladies reliées à la consommation d'eau lors des campagnes en terres inhospitalières. Les autres soldats français et anglais, le plus souvent stationnés dans des régions du continent où l'eau était généralement potable, furent davantage malades dans les Balkans et en Crimée. Le secret des zouaves : mélanger l'eau à de l'alcool, avec les conséquences que l'on connaît. Certes, les zouaves ne furent pas épargnés par le choléra, mais ils supportaient tous mieux les conditions difficiles des Balkans et de la Crimée.<sup>36</sup>

Les Britanniques furent-ils irréprochables? «The English, according to all accounts, behaved very well, confining themselves strictly to getting as drunk as possible [...]»<sup>37</sup> racontait le capitaine Rowe, dans une lettre du 13 août 1854, après son arrivée à Varna. Cependant, le *Times* ne voyait pas la situation de la même façon. Le 26 juin, peu après l'arrivée des troupes à Varna, le correspondant écrivait : «We have not been without our share of offences. Several men have been flogged for breaking into the village of Kojuk, close at hand, for theft and other crimes against law and order».<sup>38</sup> Selon Scarlett, les Anglais suivaient le mauvais exemple donné par les Français.<sup>39</sup> Il écrivait également dans une autre lettre que «...near Scutari on the 15th, a Turkish soldier was killed, I hear our men were to blame».<sup>40</sup>

La mobilisation de milliers de soldats, peu importe leurs origines, risque d'occasionner des exactions de la part de certains d'entre eux. Toutefois, il nous est permis de croire que les troupes françaises causèrent davantage de problèmes aux populations locales. D'abord, le déroulement du camp d'entraînement britannique

---

<sup>36</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 133.

<sup>37</sup> Edward Rowe Fisher, *Extract from Letters of E. R. Rowe-Fisher During the Crimean War 1854-1855*, ed by his Son L. R. Fisher-Rowe, Godalming, Stedman, 1907, p. 10-11.

<sup>38</sup> *The Times*, 12 juillet 1854, p. 9.

<sup>39</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 18 septembre 1854.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 23 juin 1854.

de Chobham, à l'été 1853, laisse croire que le manque de discipline était un problème de moins grande envergure chez les Britanniques : plus de 17 000 soldats sont passés dans la région en deux mois et aucun problème d'exaction ne fut rapporté aux autorités. De nombreux témoignages britanniques viennent confirmer cette assertion. Seraient-ils tous biaisés? C'est peu probable, étant donné l'autocritique dont font preuve plusieurs militaires. Finalement, un important témoignage en provenance des Tartares vient confirmer que les Français causaient bel et bien davantage de problèmes que les Britanniques.

Les Tatares de Crimée constituent une population turcophone qui vivait déjà dans la péninsule avant la domination russe. Une fois la paix venue, au printemps 1856, certains d'entre eux écrivirent une lettre au général Codrington, commandant-en-chef de l'armée britannique à la fin de la guerre. Elle débute ainsi :

«We, the inhabitant of the valley of Baidar, were in the hands of the French Authorities, who during the winter forced us to furnish them transport for their storage our provisions at the same time allowing us to perish with hunger after exhausting our means. Neither were we permitted to leave our villages and it was only secretly that we could obtain assistance from Balaklava and Kadikai by effecting our escape by night as by sending our children. Those tartars who were fortunate enough to be employed by the English Army were always amply paid, fed and clothes, consequently we had always hoped that general Codrington and the English Authorities would take into their kind consideration our hard lot [*sic*] ».<sup>41</sup>

Il devient difficile de ne pas donner raison aux Britanniques outrés par le comportement des Français. Ces derniers s'étaient d'ailleurs fait, en Algérie, une réputation bien connue des Anglais.<sup>42</sup> Les massacres commis par le général Aimable Jean Jacques Pélissier refirent surface dans les correspondances à son arrivée en Crimée, au printemps 1855; «He is the man who roasted the Arabs in the Cave in the Kabyle»<sup>43</sup> écrivait Romaine le 21 mai 1855, peu après le remplacement de Canrobert.<sup>44</sup> Cette réputation fut très connue en Crimée. Outre le pillage, les correspondants épargnaient aux lecteurs – et surtout aux lectrices – les détails des

---

<sup>41</sup> NAM, Codrington Papers 196807- 375-16, lettre de la communauté Tatar au général Codrington, mai 1856.

<sup>42</sup> Brison Dowling Gooch, *op. cit.*, p. 106.

<sup>43</sup> William Govett Romaine, *op. cit.*, p. 142.

<sup>44</sup> «D'aimable, le général Pélissier n'a que le prénom : Aimable Jean-Jacques Pélissier» affirme Alain Gouttman. Pélissier était perçu comme un véritable chef de guerre, en revanche, il n'avait rien d'un *gentleman* aux yeux des Anglais pour qui cette qualité était de première importance. Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 308.

exactions; les agressions sexuelles, notamment, étaient passées sous silence. Le sexe était un sujet des plus tabous dans la société victorienne, surtout devant une *lady*.<sup>45</sup> Certains commentaires laissent sous-entendre le pire : «They commit every crime...»<sup>46</sup> ou encore les mots, déjà cités, du capitaine Kingscote « [the French] ransacked the whole place committing every atrocity before a stop could be put to it». <sup>47</sup>

Il n'est pas surprenant que certains Britanniques furent réticents à l'idée de se lier d'amitié avec leurs nouveaux alliés. Cela rend le premier stade d'Allport, l'évitement, plus difficile à définir, puisqu'il fut forcé par les circonstances. Certains semblent ne l'avoir jamais dépassé de toute la guerre, ne parlant presque jamais des Français dans leurs lettres; Taylor,<sup>48</sup> Cocks<sup>49</sup> ou Grahame<sup>50</sup> en sont des exemples. D'autres en parlèrent presque uniquement en mal, comme Romaine. Néanmoins, outre ces exceptions, la plupart des témoins analysés finirent par se rapprocher des Français ou, du moins, par s'habituer à eux et par accepter leur présence.

## 2.2 Compétition et adaptation

Les exactions commises par certains soldats français ont certes contribué à véhiculer une mauvaise image de leur armée, mais cela n'empêcha pas un rapprochement de s'effectuer entre les deux anciens ennemis. Après l'évitement relevé par Allport, la deuxième étape est la compétition. Certaines traces de celle-ci se perçoivent dans les lettres, bien qu'en moins grand nombre que les étapes suivantes. L'adaptation – le troisième stade – est, quant à lui, très perceptible. Les correspondances ne relatant pas la totalité des occupations, des loisirs et des pensées des soldats, les quatre étapes ne peuvent pas être relevées dans cette recherche de façon aussi précise que chez des témoins vivants, comme l'a fait

---

<sup>45</sup> François Bédarida, *La société anglaise du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, p. 168 et 225-226.

<sup>46</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa famille, 28 juin 1854.

<sup>47</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-133, lettre du capitaine Kingscote à son père, 17 septembre 1854.

<sup>48</sup> NAM, Taylor Papers 1979-05-51, lettres du sergent Taylor à sa famille.

<sup>49</sup> NAM, Cocks Papers, 1981-11-13, lettres du lieutenant colonel Cocks à sa famille.

<sup>50</sup> NAM, Grahame Papers 2009-06-10, lettres du lieutenant Grahame à son père.

Allport. Cependant, il est possible d'affirmer que la majorité des relations ont permis aux militaires de s'accepter mutuellement.

Deux principaux facteurs auraient rendu la compétition plus difficile à percevoir chez les soldats. Le premier, mentionné plus haut, est relié aux sources qui ne peuvent nous révéler toutes les informations nécessaires. Le second pourrait être lié au contexte de l'époque, soit à la moins grande difficulté des Français à opérer en territoire étranger et à la plus grande efficacité de leur administration. Cette différence est exagérée par la perception des Britanniques, certes, mais elle est assez présente dans les faits pour que ces derniers y aient porté une grande attention. Dès les premières rencontres, les Britanniques focalisèrent sur les méthodes de l'armée française et les comparèrent aux leurs, non sans y voir des leçons à tirer. Ce sujet sera davantage traité dans le troisième chapitre. La majorité des militaires dont la correspondance est disponible firent preuve d'une certaine humilité face à ce contraste embarrassant pour certains. Peut-on y voir une raison du peu de compétition s'étant installée entre les deux groupes? Nous sommes en droit de nous poser la question, mais dans l'impossibilité d'y répondre clairement.

Néanmoins, une certaine compétition s'installa chez quelques-uns. Comme nous l'avons mentionné, il ne s'agit pas d'une compétition imposée par les autorités. Elle s'inscrit dans le processus psychologique de rapprochement entre les deux groupes et est créée par la fierté et le sentiment d'appartenance. Selon Kastoryano : «Du point de vue de l'individu où du groupe, la recherche d'une reconnaissance publique renforce le caractère inventif des identités, une prise de conscience d'appartenir à un groupe ethnique qui affirme sa différence par rapport à son environnement culturel, social et politique».<sup>51</sup> Un premier fait est relevé par le chirurgien Robinson qui constate, à Varna, le 4 juillet 1854 : «It is amusing to witness the competition already taking place amongst English and French storekeepers».<sup>52</sup> Les autres signes de compétition apparaissent chez ceux qui gardèrent leurs distances vis-à-vis des Français. Ces hommes, tout au long de la guerre, semblent être demeurés au stade d'évitement, mais avoir aussi flirté avec le

---

<sup>51</sup> Riva Kastoryano, *Les codes de la différence*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 15.

<sup>52</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 105.



deuxième stade. Déjà cité, Rowe, le 8 octobre 1854, affirmait que «The French, I am thankful to say, are worth a hang compared with our men».<sup>53</sup> Le 28 mars suivant, il déclare : «...the Russians are getting the same moral influence over the French that we have over the Russians, which is bad but shows how superior our men are to any other nations. I should think, next to ourselves, the Russians are the bravest army in the world».<sup>54</sup> Romaine et Goodlake nous font connaître un vieux dicton :

«I begin to be of the old English belief that one Englishman is worth three Frenchmen, although I remember looking upon saying as a vulgar boast. The war has had one most comfortable effect upon me. I shall never again be in bodily fear of a French invasion. [...] There is not a Zouave who does not give the *par* to our soldiers for fighting qualities. Our soldiers are not to be match in the world, next to them come the Russians».<sup>55</sup>

Romaine, l'auteur de ces mots, fut le seul de nos témoins à passer ce genre de commentaire sur les zouaves. Comme chez Rowe, la valorisation de l'ennemi est présente; le Russe, que l'on combat, est redoutable et à la hauteur des envahisseurs, en l'occurrence des Anglais. Comme mentionné, le patriotisme est souvent lié aux préjugés : «...the extreme nationalist claims that his own country is the master country, just as he asserts that his own people is the master race».<sup>56</sup> Chez le capitaine Kingscote, qui démontra rapidement une bonne opinion des Français, un commentaire semblable sur les Russes est déjà moins chauvin : «I look upon a Russian as equal to Frenchman»<sup>57</sup> et il ne fait aucune comparaison avec les Anglais.

On ne peut inscrire la compétition directement dans le processus de rapprochement avec l'exemple d'un témoin ayant connu les quatre étapes. Toutefois, nous pouvons démontrer qu'une compétition était bel et bien présente dans la façon qu'avaient certains Britanniques de percevoir les Français. L'exemple donné par Robinson se situe au début des opérations, peu de temps après les premières rencontres. On ne peut connaître les relations entretenues par les *shopkeepers* en question, mais le stade de compétition étant au début du

---

<sup>53</sup> Edward Rowe Fisher, *op. cit.*, p. 16.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>55</sup> William Govett Romaine, *op. cit.*, p. 86.

<sup>56</sup> Gordon Allport, *op. cit.*, p. 416.

<sup>57</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-133, lettre du capitaine Kingscote à son père, 15 mai 1855.

côtoient, il y a une certaine concordance. Rowe, Romaine et Goodlake, ne développèrent jamais de relations fraternelles avec les Français. Au contraire, ils gardèrent une certaine froideur et semblent, en général, être demeurés au premier stade : l'évitement. Subséquemment, certains de leurs commentaires vont de pair avec leur type de relation; ils sont empreints de chauvinisme et même d'une certaine condescendance. C'est sous cette forme qu'apparaît la compétition dans leur relation. Goodlake demeure cependant un cas à part. Il finira, comme mentionné, par souhaiter la venue de Napoléon III, en espérant que cela fasse progresser la situation.<sup>58</sup> Est-ce là un signe de rapprochement ou la conséquence d'une déception envers sa propre administration ou les deux?

La troisième étape du rapprochement, l'adaptation, est perceptible chez une grande partie des soldats. Nous entendons par *adaptation*, une relation dans laquelle il n'y a pas de profonds liens d'amitié, peu de moments partagés, mais néanmoins un respect pour l'autre. Les premières traces de ce genre de relation apparaissent très rapidement lors des premières rencontres en Turquie, mais surtout dans les Balkans, au mois de juin 1854.

Le sergent Jowett mentionna des Français pour la première fois dans une lettre du 1<sup>er</sup> juin 1854, quelques jours après son arrivée à Varna. Ce jour-là, le sergent rencontra plusieurs soldats turcs, à propos desquels il ne passa pas de commentaires, ainsi que : «a great many French, who are very friendly».<sup>59</sup> Le 19 juin suivant, le chirurgien Robinson racontait un événement qui démontrait que le conflit n'éclatait pas systématiquement entre Français et Anglais, même dans un contexte qui lui était propice. Un soldat français ivre se retrouva dans le camp anglais et refusa de repartir chez les siens. «The sergeant of the guard very prudently said «oui, oui» in reply to the indistinct words of the Frenchman, took him by the arm, and quietly walked him out of the camp».<sup>60</sup> Le 23 juin, le capitaine Scarlett écrivait, de Varna, à sa sœur. Il raconte : «Our men agree well with the French, and very few rows occur».<sup>61</sup> Quelques jours plus tard, le 29 juin, il affirmait

---

<sup>58</sup> Gerald Goodlake, *op. cit.*, p. 120.

<sup>59</sup> William Jowett, *op. cit.*, p.19.

<sup>60</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 95.

<sup>61</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 23 juin 1854.

«We get on capitally with the French; I think they drink more spirits than our men, at least we see more of them in a state of intoxication along the roads and streets [...] ». <sup>62</sup> Comme il sera vu plus loin, l'alcool fut très présent dans les relations franco-anglaises, menant davantage à la camaraderie qu'au conflit.

Ce sont là des témoignages de Britanniques arrivés au début de la guerre. D'autres soldats arrivèrent plus tard et connurent eux aussi une relation que l'on peut associer au stade d'adaptation. Le lieutenant Lecouteur, fils d'une famille anglicane très croyante, arriva en Crimée en novembre 1854. Il lisait le français et eut quelques contacts avec ses homologues d'Outre-Manche, mais il n'en parle que peu. Il n'a pas connu les batailles de l'Alma et d'Inkerman qui furent des événements rassembleurs. Toutefois, il ne semble pas en avoir eu besoin pour être séduit par ses nouveaux alliés. «The French are wonderful fellows in all this (organisation), they come up, clear away the snow, have tents up, cook their meals, and are like ever so many bees at work, making their usual row and vivandieres and a large force is near us now, of Marines and Zouaves, Wonderful fellows, ready to work for anyone», <sup>63</sup> écrivait-il le 17 janvier 1855, au coeur du terrible hiver. Il rajoutait une semaine plus tard: « Rose and I had our tent dug 2 feet by Zouaves». <sup>64</sup> Au printemps, il se réjouissait qu'un missionnaire ait distribué 600 bibles aux Français: «...may they do good to many a poor fellow». <sup>65</sup> L'aide française contribua à rapprocher les deux camps, comme on le voit ici et dans certains témoignages du premier chapitre, même si certains Français se plaignirent que les Britanniques n'en eussent pas assez fait. <sup>66</sup>

Un bon exemple de témoin ayant démontré un cheminement vers l'adaptation est le lieutenant Newman, qui arriva en Crimée en août 1855 et repartit en novembre. Les lettres qu'il écrivait devaient être rassemblées pour en faire un journal. Ses contacts avec les Français semblaient rares et il parlait peu de ces derniers. Néanmoins, le 24 septembre, il se plaignait qu'il se faisait réveiller à 5h du matin par la musique d'un régiment français qu'il qualifiait de «quite astounding

---

<sup>62</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 29 juin 1854.

<sup>63</sup> NAM, Lecouteur Papers 1990-08-71, lettre du lieutenant Lecouteur à sa famille, 17 janvier 1855.

<sup>64</sup> NAM, Lecouteur Papers 1990-08-71, lettre du lieutenant Lecouteur à sa famille, 23 janvier 1855.

<sup>65</sup> NAM, Lecouteur Papers 1990-08-71, lettre du lieutenant Lecouteur à sa famille, 26 avril 1855.

<sup>66</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 286.

concert monster». <sup>67</sup> Un commentaire peu sympathique, qui contraste avec celui qui suivit quelques semaines plus tard; le 12 octobre, son opinion sur la musique française semblait avoir changé :

«They are indeed splendid soldiers: they enter so thoroughly into the spirit of everything military, even in the most minute detail. Then their bands are the most cheering, and don't they just use the drum and bugles! There is nothing done without them. There is more drumming and bugling in the French 49<sup>th</sup> behind us in a week than in our regiments in a year. They never march a company anywhere without half a dozen fellows trumpeting their souls out in front, what makes the men step out like bucks, with a spring in their step, what you never see in English soldiers». <sup>68</sup>

On reconnaît le stade d'adaptation lorsqu'apparaît un certain respect pour les qualités des Français et pour leurs différences. De nombreux militaires ou civils ne semblant pas avoir d'amis chez les Français, la plupart du temps à cause de la langue, ne présentaient aucune rancœur, haine ou mépris. Ils décrivaient à leurs proches ce qui les fascinait chez leurs homologues. Les différences et l'entraide, entre autres, sont parmi les sujets des correspondances. Ce type de témoignage se trouve en grand nombre et, comme vu au chapitre III, il eut un impact non négligeable sur l'armée et la population britannique.

## 2.3 La fraternisation

Plusieurs Britanniques ne firent pas que s'accommoder de la présence des Français; ils se mirent à les fréquenter et développèrent une amitié. Pour certains, cela se produisit dès les débuts, pour d'autres plus tard. Certains tissèrent des liens grâce à leur connaissance du français, alors que d'autres n'avaient pour communiquer que quelques mots, «the whole conversation being carried on by the word *bono*». <sup>69</sup> Cette fraternisation se développa autant au sein de la troupe comme chez les hauts-officiers.

Il ne faut pas s'étonner que les Britanniques parlant français aient davantage de contacts avec leurs homologues. <sup>70</sup> Les officiers bilingues ne sont pas rares au sein des sujets de la Reine. Ils sont d'ailleurs plus nombreux que dans l'armée

---

<sup>67</sup> NAM, Newman Papers 1996-07-70, lettre du lieutenant Newman à sa famille, 24 septembre 1855.

<sup>68</sup> NAM, Newman Papers 1996-07-70, lettre du lieutenant Newman à sa famille, 12 octobre 1855.

<sup>69</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-133, lettre du capitaine Kingscote à son père, 24 juin 1854.

<sup>70</sup> D'ailleurs, le seul correspondant ayant démontré de la sympathie pour les Turcs est le traducteur de lord Lucan, John Elijah Blunt.

française, comme en témoigne le lieutenant-colonel Dallas.<sup>71</sup> L'époque où «l'Europe parlait français»<sup>72</sup> n'était pas encore très loin derrière. Il suffit de lire une seule page, choisie au hasard, du *Times* du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour constater que les termes français y abondent. Il en est de même pour plusieurs lettres de soldats et le vocabulaire militaire de l'armée britannique est rempli de termes empruntés au français. L'anglais, quant à lui, fait son chemin dans les cultures de l'Europe. Louis XVI avait été le premier monarque français à parler couramment l'anglais et Napoléon III, ayant vécu en Angleterre pendant son exil, le parlait également très bien. Cependant, la grande majorité des militaires français parlaient peu ou pas l'anglais.

Henry Clifford était un bon exemple d'officier qui s'est rapidement lié d'amitié avec des militaires français, probablement grâce au fait qu'il parlait leur langue. Dès ses premières lettres, les bons commentaires envers ses nouveaux alliés apparaissent et il semblait content de les côtoyer. «My friends the Zouaves, a regiment of whom were shaking hands with all our men, and walking with them in the ranks, talking French as fast as possible and our fellows answering or rather talking, for they could not understand as word each other, in broad Irish [*sic*]»,<sup>73</sup> racontait-il à Letty dans une lettre du 30 mai 1854. On comprend que les destinataires des lettres, ou certains du moins, lisaient le français puisque Clifford citait ses homologues dans leur langue.<sup>74</sup> Il n'en était définitivement pas à ses premiers contacts avec la langue de Molière.

Il en est de même pour le capitaine Scarlett, un autre officier bilingue qui se lia d'amitié avec les Français, davantage encore que Clifford, si l'on en croit ses correspondances. Lui aussi semblait déjà bien connaître ses voisins du sud, comme en témoigne ce passage d'une lettre du 24 mai 1854, écrite à sa sœur, une des premières allusions faites aux Français : «I don't envy you your trip across France, which is as dull as ditchwater».<sup>75</sup> Alors que certains Anglais racontent à leurs proches les particularités de la culture française dont ils furent témoins, Scarlett ne

---

<sup>71</sup> George Frederick Dallas, *op. cit.*, p. 79.

<sup>72</sup> Marc Fumaroli, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, De Fallois, 2001, 638 p.

<sup>73</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, 36-37.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>75</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 24 mai 1854.

fait jamais mention de ces détails. Sa vision des relations franco-britanniques semble être à un autre niveau et prend parfois une dimension plus géopolitique : «...if they [les Français] will give us Egypt, the more power they get in the Dardanelles the better, [...] it would be a strong guarantee of peace between us».<sup>76</sup> Scarlett fréquentait les Français dans ses temps libres. «I breakfast with a Chasseur-d'Afrique this morning, and met one of my African friends»,<sup>77</sup> écrivait-il à Fanny le 20 avril 1855. Le 4 mai suivant : «I breakfast with a French general officer this morning – Conte de Champeron; he commands a brigade of cavalry».<sup>78</sup> Ces démonstrations d'amitié ont lieu en plein dans la période qui, selon Alain Gouttman, vit les relations entre les deux alliés se détériorer, un sujet sur lequel nous reviendrons dans ce chapitre.

Nous avons mentionné que, selon l'historiographie, les troupes fraternisèrent, mais que ce ne fut pas le cas de la plupart des hauts-officiers et du haut-commandement. Un autre témoignage nous oblige à relativiser cette conception des relations franco-anglaises en Crimée. Outre le capitaine Kingscote ou le major Drummond, qui entretenaient de bonnes relations entre hauts-officiers britanniques et militaires français, Scarlett nous apporte un autre exemple des plus pertinents. À son général, qui avait dû quitter le champ de bataille temporairement, il écrivait le 4 juin 1855 : «Constant enquiries are made about you and your proceedings by all your old friends in the Cavalry, and also by the Frenchmen who used to breakfast with you. – Monsieur Bertrand appears to have disappeared from the scene, I have not seen him since he broke his arm».<sup>79</sup> Voici un général qui déjeune avec plusieurs Français, dont un certain M. Bertrand, des personnes qui cherchent à s'enquérir de chacun. Considérant que Scarlett et son général ont grandi dans une société marquée par la propagande anti-bonapartiste du début du siècle, une société dans laquelle les Français sont parfois perçus comme «a mere band of pirates, bound by

---

<sup>76</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à sa mère, 7 décembre 1854. Rappelons qu'au moment où Scarlett écrit ces mots, il est clair que la Grande-Bretagne ne jouera pas le plus grand rôle dans la prise de Sébastopol, comme nous l'avons vu au chapitre I, ce qui explique que Scarlett s'attende, éventuellement, à voir la France *donner* l'Égypte à la Grande-Bretagne.

<sup>77</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 20 avril 1855.

<sup>78</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à sa mère, 4 mai 1855.

<sup>79</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à son général, 4 juin 1855.

no ties of civilisations»,<sup>80</sup> ce n'est pas là le genre de relation à laquelle on pourrait le plus s'attendre en étudiant l'époque.

Le lieutenant-colonel Dallas donne un autre exemple d'excellente fraternisation entre hauts-officiers. Dallas se lia d'amitié avec le colonel De Noé, des Chasseurs d'Afrique; il en parlait souvent dans ses correspondances. Le 6 décembre 1854, il écrivit un des témoignages d'amitié les plus remarquables :

«I see a good deal of a French Regt. That has, I am glad to say, come to live near us: the 1<sup>st</sup>. Chasseurs d'Afrique, a magnificent Cavalry Regt. I am much *lié* with the Lieut. Colonel, a Baron de Noé, a most agreeable fellow and much attached to anything English, his mother having been English. I breakfast with him today & always enjoy myself much there. The French seem the most cheery fellows after being with us solemn old British. He talks English about as good as my French. I find my French improves, & my spirits certainly do, by association with them. Their Colonel is a very fine soldierlike old fellow & de Noé tells me, inquires always Where Ce cher Capitaine Anglais is. When I don't go there for two or three days. De Noé was a Page of Charles X & has been 20 years in Africa, when not there on leave at Paris, what a singular life».<sup>81</sup>

Une fraternisation qui se développe entre personnes pouvant communiquer n'est pas ce qu'il y a de plus surprenant dans ce contexte, même entre anciens ennemis. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est qu'ils ne furent pas les seuls à connaître un rapprochement. Certains Britanniques ne parlant pas le français cherchèrent à mieux connaître la langue de l'autre. L'ingénieur Edgar Swan, par exemple, correspondait avec son frère qui habitait à Paris. Edgar Swan ne parlait pas vraiment le français, mais il était fier de faire part à son frère des quelques progrès qu'il avait faits :

«...tous les jours la même chose. Comprenez-vous? Je le crois vous parlez bien français maintenant. Que dites-vous? However you must not expect that I am either able to speak or understand much French because I write two or three sentences, but I keep driving at it at times and one gains information imperceptibly».<sup>82</sup>

Même le réservé capitaine Goodlake prétendait en juin 1854 que l'occasion fournissait : «a good opportunity for acquiring French language» et il rajoutait: «I was complimented the other day on the bold manner in which I accented French

---

<sup>80</sup> Anthony Howe, *op. cit.*, p. 96-97.

<sup>81</sup> George Frederick Dallas, *op. cit.*, p. 56.

<sup>82</sup> NAM, Swan Papers 2004-06-63, lettre d'Edgar Swan à son frère, 27 août 1855.

words and put them in the wrong tense». <sup>83</sup> Goodlake n'alla pas beaucoup plus loin dans son rapprochement, mais retrouver ce type de comportement chez un militaire peu francophile comme lui démontre certainement la présence d'un intérêt pour l'autre.

Viennent ensuite ceux qui ne parlent pas la langue, mais qui ne voient pas là un obstacle à la fraternisation. C'est le cas de la troupe, formée de soldats pour la plupart illettrés et unilingues anglais. Nous supposons que le fait de connaître la langue de l'autre favorise le rapprochement, mais les soldats nous prouvent que ce ne fut pas toujours nécessaire. Plusieurs d'entre eux se lièrent d'amitié sans pouvoir converser. Le capitaine Scarlett croyaient même que c'était mieux ainsi : «their inability to converse saves many a row, and perhaps a few broken heads». <sup>84</sup> Ces soldats, en majorité, n'écrivaient pas à leurs familles. Par contre, les témoignages des officiers nous en apprennent beaucoup sur la bonne entente qui régnait au sein des troupes qu'ils commandaient. Le capitaine Kingscote semblait étonné par ce dont il était lui-même témoin :

«You never can imagine such a scene as this place is at present [...] the French and English troops fraternizing immensely, of course getting very drunk, the whole conversation being carried on by the word «bono» which is the only interpretation. I heard of a guardsman who wished to fraternize particularly with two Zouaves say «Russians no bono- French English much bono» and immediately drink together». <sup>85</sup>

Le major Drummond nous livre un témoignage semblable le 28 juin 1854:

«They all agree together – Highlander, Frenchmen, Guardsmen, etc. trying on each other belts and cap. The Frenchmen are delighted with Highland bonnets. Last Sunday I saw about fifty or sixty Highlanders, Guardsmen, and Frenchmen, who were all sitting smoking in the camp, with some fellow to interpret, and all the French were sitting – with a broiling sun – with the Highlanders' bonnets on: not exactly the dress I should have chosen for *délassement* in a scorching sun». <sup>86</sup>

Il en est de même pour le chirurgien Robinson: «Today [...] I noticed a French soldier, a Highlander, and a guardsman, pass my tent, arm in arm – a proof of the good understanding mutually existing». <sup>87</sup>

---

<sup>83</sup> Gerald Goodlake, *op. cit.*, p. 37.

<sup>84</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Fanny, 29 juin 1854.

<sup>85</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-133, lettre du capitaine Kingscote à son père, 24 juin 1854.

<sup>86</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa famille, 28 juin 1854.

<sup>87</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 99.



Bon nombre des témoignages relatant la bonne entente entre les troupes datent des premières rencontres. Il ne faut pas en conclure que les bonnes relations se détériorèrent au cours des mois suivants. Cette concentration d'exemples de fraternisation dans les premières lettres concorde avec un plus grand nombre de commentaires généraux faits sur les Français. Les premières rencontres ont sans doute suscité la curiosité et, subséquemment, ont constitué un sujet de correspondance très répandu. Même après que les Français eurent cessé d'être un objet de curiosité, on retrouve encore certains témoignages qui prouvent la présence d'une amitié. Entre autres, celui du capitaine Scarlett qui, après dix mois de campagne, est encore fasciné par la cordialité qui règne au sein des troupes.<sup>88</sup> Le soldat Alexander Hood était un des rares «pioupiou britannique» à bien écrire et à nous fournir plusieurs informations pertinentes. Il arriva en Crimée en janvier 1855 et sa première lettre nous révèle que lui aussi était étonné par la fraternité régnante : «The French and us *vie* with each other who will laugh most at danger and hardship. They are a fine set of fellows and we are the best friends in the world [...] ». <sup>89</sup> À son arrivée au printemps, c'est au tour de l'ingénieur Swan de passer le même commentaire: «The best spirit exists amongst the troops». <sup>90</sup>

Ces témoignages, ainsi que d'autres, nous amènent à contredire Alain Gouttman sur un autre point. Ce dernier soutient qu'au printemps 1855, l'entente entre les soldats, les marins et les officiers français et anglais ne semble plus qu'un souvenir.<sup>91</sup> Est-ce une image véhiculée par les sources françaises qu'il a analysées? Est-ce une conclusion à laquelle il arrive en constatant la diminution des commentaires positifs et l'augmentation des critiques? Dans les faits, il y eut réellement une baisse du nombre de bons commentaires et une augmentation des critiques négatives à l'endroit des Français vers le milieu du printemps 1855. Toutefois, nous ne pouvons pas considérer cela comme une diminution de la fraternité entre les deux armées. Premièrement, les Britanniques ne pouvaient pas passer le reste de la guerre à dire à leurs familles que les Français étaient

---

<sup>88</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à son père, 5 février 1855.

<sup>89</sup> NAM, Hood Papers 1978-05-47, lettre du soldat Hood à son cousin, 15 janvier 1855.

<sup>90</sup> NAM, Swan Papers 2004-06-63, lettre d'Edgar Swan à son frère, 3 mars 1855.

<sup>91</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 306.

maintenant leurs amis. Un jour ou l'autre ce fait allait devenir banal. Deuxièmement, les critiques négatives qui se multiplient sont reliées aux opérations et prennent davantage la forme de critiques entre collègues. Il ne s'agissait pas d'un retour aux préjugés d'hier. De plus, au printemps 1855, il était devenu depuis longtemps évident que l'armée française, par son nombre, déciderait de l'issue de la guerre. Avec le siège qui durait depuis déjà trop longtemps, il était normal que les critiques soient dirigées vers elle. Scarlett donne un bon exemple du genre de commentaires fréquents au printemps : «The report is that we were ready to go in but the French had looked at it too long to like it – Probably they say the same of us – the truth will be known some day, meantime we are at a dead lock».<sup>92</sup> Le capitaine Kingscote fait un commentaire sévère qui pourrait passer pour une insulte, mais aussi pour un simple moment de frustration : «If it had not been for those horrid changeable French, it would have come off all right».<sup>93</sup> Plus tard, il mentionne également, avec objectivité : «We say the French are not ready and I daresay they say the same about us».<sup>94</sup> Rowe, toujours sévère envers les Français, considère que : «the French could not be trusted».<sup>95</sup> Cela demeure une des critiques les plus négatives et, venant de ce capitaine, elle n'est pas surprenante. De plus, elle demeure liée aux opérations. En résumé, il est très difficile d'affirmer que la fraternisation prit fin au printemps, quand on se réfère aux correspondances anglaises.

Comme nous l'avons mentionné, le correspondant Russell fut souvent considéré comme une source d'informations sur la vie en Crimée. Les auteurs ne mentionnent pas la différence entre les articles de Russell et ceux que l'on peut lire dans le reste du *Times*; ces derniers offrent une autre perspective. La plus grande différence est le pessimisme du correspondant, qui apparaît plus tôt dans l'année que chez les auteurs de lettres publiées. Dès le 26 avril 1854, Russell se plaint que les Français «... lay hold of everything»,<sup>96</sup> alors qu'aucune lettre publiée ou

---

<sup>92</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Polly, 19 avril 1855.

<sup>93</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-133, lettre du capitaine Kingscote à son père, 20 février 1855.

<sup>94</sup> NAM, Kingscote Papers 1973-11-170-133, lettre du capitaine Kingscote à son père, 3 avril 1855.

<sup>95</sup> Edward Rowe Fisher, *op. cit.*, p. 41.

<sup>96</sup> *The Times*, 26 avril 1854, p. 9.

consultée pour cette recherche ne mentionne ce problème avant l'automne. Sa vision de la fraternité est également plus négative : «The *fraternizing* is so vigorous and cordial that it is really rather a nuisance to commanding officers of regiments».<sup>97</sup> Le 1<sup>er</sup> juin suivant, il dénonce encore la fraternisation et les beuveries des soldats qui se soûlent pour célébrer *l'Entente cordiale*.<sup>98</sup> Lors de la même période, pourtant, plusieurs lettres publiées par le journal témoignent de façon positive de la bonne entente entre les troupes. Par exemple, un curé à qui une lettre fut envoyée crut bon d'en faire publier un court passage : «There is no more English troops come up yet; but plenty of French troops lay with us, a thing that was never known before; English and French troops together, and drinking and going on as they are now».<sup>99</sup> Ou encore : «A sergeant of the 93th came on board; he said the French and English soldiers agree very well, and are quite sociable together».<sup>100</sup> Aucune lettre ne fait mention d'aspects négatifs de la fraternisation. Au contraire, les officiers semblaient satisfaits de voir les troupes ensemble, même quand elles buvaient, comme nous l'avons vu plus haut dans les témoignages.<sup>101</sup> Il est malheureusement difficile de savoir à quel point cette vision de Russell a influencé l'historiographie, mais plusieurs auteurs utilisèrent le recueil de ses articles sans consulter le reste du *Times*.

À la lumière des correspondances, il nous est permis d'affirmer que le côtoiement des deux armées contribua à une diminution des préjugés envers les Français. Cela se produisit malgré la tension qui régnait entre les deux pays avant la guerre et que l'on retrouvait encore, pendant le conflit, chez les hauts dirigeants militaires et politiques. Nous ne faisons en fait que confirmer ce que certains avaient remarqué à l'époque. Ainsi, le chirurgien Robinson écrivait un jour «Nothing could exceed the kindness and even tenderness of the French soldiers, and the officer who accompanied them. I was forcibly struck with the contrast thus afforded to preconceived impressions closely connected, as I presume they are, in

---

<sup>97</sup> *The Times*, 20 mai 1854, p. 10.

<sup>98</sup> *The Times*, 1<sup>er</sup> juin 1854 p. 9.

<sup>99</sup> *The Times*, 4 mai 1854, p. 10.

<sup>100</sup> *The Times*, 27 mai 1854, p. 12.

<sup>101</sup> Voir plus haut p. 69.

most Englishmen's minds, with national prejudices and former hostilities».<sup>102</sup> Le 8 juin 1855, les Français firent une avancée remarquable qui suscita même la satisfaction de lord Panmure qui l'écrivit à lord Raglan.<sup>103</sup> Après un printemps passé à attendre les Français, la situation changeait enfin. Le major Drummond sembla avoir changé d'opinion sur les Français, mais il s'attendait à ce que d'autres autour de lui n'en aient pas fait autant. Le 11 juin, il écrivait à son père : «they (the French) should have contented themselves with taking the mamelon, which they did magnificently; a splendid spectacle to see! (never let laugh at the French to me again) ».<sup>104</sup> Une autre preuve de la fraternité qui s'installa entre les deux groupes est la trace qu'elle laissa dans les mémoires de certains militaires, comme le sergent Gowing, entre autres. D'après ce que nous apprennent ses mémoires, qui furent publiés, la bonne entente entre les Français et les Anglais est indéniable et son souvenir a définitivement survécu au temps.

---

<sup>102</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 160.

<sup>103</sup> NAM, Raglan Papers 6807-294, lettre de lord Panmure à lord Raglan, 8 juin 1855.

<sup>104</sup> NAM, Drummond Papers 2006-10-42, lettre du major Drummond à sa famille, 11 juin 1855.

### **Chapitre III**

#### **Les conséquences de ce rapprochement**

Le premier chapitre démontrait que les conditions nécessaires à un rapprochement, définies par Gordon Allport, étaient présentes en Crimée. Le deuxième chapitre explorait les traces d'un cheminement vers la fraternité vécu par les soldats britanniques. Cette démonstration se faisait toujours en fonction des résultats de recherche d'Allport, que nous avons utilisés comme point de repère. Nous pouvions en conclure que le champ de bataille est un lieu permettant le rapprochement. Cependant, cette recherche n'aurait pas toute sa pertinence si elle ne s'en tenait qu'à cet aspect des relations franco-britanniques. Dans le présent chapitre, nous allons présenter certaines conséquences de ce rapprochement sur l'armée britannique et, dans une certaine mesure, sur le pays. Ainsi, la preuve sera faite que le côtoiement entre Français et Britanniques ne constitue pas un fait banal et sans répercussion.

Les conséquences de la guerre de Crimée en Grande-Bretagne ont déjà en partie été étudiées. Stefanie Markovits a relevé les impacts que le conflit, et surtout sa journalisation, eurent sur l'imaginaire et la littérature britanniques.<sup>1</sup> Elle est une des rares à avoir analysé le *Times* dans son ensemble, sans s'être limitée aux articles de Russell. Le rôle qu'ont joué les lettres personnelles publiées, par exemple, est présent dans son étude. À tort ou à raison, elle s'attarde peu sur la présence des Français; elle ne semble pas croire qu'elle ait eu un impact sur l'imaginaire britannique. John Sweetman, quant à lui, a défini le rôle du conflit dans les réformes militaires qui l'ont suivi.<sup>2</sup> Il est le principal auteur à s'être penché sur cette période de l'histoire militaire britannique. Ses recherches mentionnent l'importance qu'ont eue les déboires de l'hiver 1854-55 concernant le déclenchement de la crise militaire et politique qui mena à la chute du cabinet Aberdeen et aux réformes. De plus, il prouve l'importance du modèle français dans la direction prise par les réformes. Il fait également mention d'officiers britanniques

---

<sup>1</sup> Stefanie Markovits, *The Crimean War in the British Imagination*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 287 p.

<sup>2</sup> John Sweetman, *War and Administration: the Significance of the Crimean War for the British Army*, Edinburgh, Scottish Academic Press, 1984, 174 p.

qui admiraient le système français, mais il passe à côté de la comparaison constante avec les méthodes françaises davantage appropriées aux difficultés d'une campagne en territoire ennemi.<sup>3</sup> Il s'agit d'une comparaison qui alimenta le scandale dès le début du conflit. Les sources qu'il a utilisées ne comprennent qu'un seul recueil de lettres personnelles, celui du capitaine Clifford,<sup>4</sup> et son analyse du *Times* est centrée sur les articles de Russell. Il néglige les lettres personnelles qui y furent publiées.

Conséquemment, Sweetman n'a pas complètement défini le rôle de la présence française avant la réforme militaire, c'est-à-dire dans la crise qui a conduit à cette réforme. Seule l'analyse d'un grand nombre de lettres personnelles, publiées ou non publiées, permet de constater que la comparaison avec l'armée française n'a pas seulement influencé les réformes militaires, mais qu'elle a aussi contribué à déclencher et à alimenter la crise qui a mené le pays vers ces réformes. La comparaison avec l'armée de Napoléon III a convaincu les Britanniques de réfléchir sur leur propre armée et même sur la façon et la capacité de leur pays à mener une guerre. Que ce soit par rapport aux méthodes administratives, aux transports, au nombre de soldats pouvant être enrôlés ou à la gestion des informations liées au conflit, le soldat britannique connut une certaine «désillusion patriotique». C'est ce que nous apprennent les correspondances. D'autre part, le *Times*, qui était en faveur d'une réforme militaire<sup>5</sup> et presque dépourvu de censure, publiait les opinions de tous, qu'elles soient favorables ou non au régime, à sa politique et à son armée. Cette liberté de presse était si grande que, comme le fait remarquer Markovits, elle rendait l'écriture pamphlétaire superflue,<sup>6</sup> malgré une période de critiques intenses envers l'État. Les lettres de soldats dénonçant les lacunes de l'administration militaire furent donc publiées en grand nombre et l'argument le plus fréquent que l'on y retrouvait consistait en une comparaison avec l'armée du voisin d'outre-Manche. Ce phénomène débute dès les premières rencontres en mai 1854, bien avant la crise de l'hiver 1854-55. Les domaines qui connaîtront des réformes à partir de 1855 furent tous l'objet de critiques sévères et

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 52-53.

<sup>4</sup> Henry Clifford, *His Letters and Sketches from the Crimea*, Londres, Michael Joseph, 1956, 288 p.

<sup>5</sup> Edward Spiers, *The Army and Society*, New-York, Longman, 1980, p.100.

<sup>6</sup> Stefanie Markovits, *op. cit.*, p. 15.

de comparaisons constantes avec l'allié français, dès le printemps 1854. Nous ne prétendons pas que la présence française ait déclenché la crise et les réformes, loin de là. Toutefois, cette présence fut d'une importance sous-estimée par l'historiographie.

Le rapprochement entre les soldats anglais et français n'a pas seulement permis de partager certains loisirs et d'en faire part aux familles. Il a incité les Britanniques à porter attention aux opinions des Français. Ceci, d'une part, démontre l'importance de ce rapprochement; les Britanniques n'auraient probablement pas écouté les conseils de gens qu'ils n'estimaient pas. D'autre part et surtout, ceci nous permet de mieux connaître la nature de la comparaison que les Britanniques firent entre les deux armées alliées. Aux yeux des soldats de Victoria, les Français n'étaient pas uniquement des militaires ayant eu de bonnes idées que l'on pouvait imiter; ils étaient des professionnels expérimentés venant d'une nation qui savait faire la guerre.<sup>7</sup> Cet intérêt pour l'opinion des Français sera traité en début de ce chapitre.

En plus de s'intéresser à l'opinion des Français, les Britanniques portent également une grande attention au fonctionnement de l'armée française, et ce, des débuts de l'opération jusqu'à la fin du siège de Sébastopol. Ce sera le deuxième sujet traité dans ce chapitre. Dans de nombreuses lettres, publiées ou non, on fait part des différences entre les deux armées, la plupart du temps pour dénoncer un problème au sein de l'armée anglaise. Plusieurs de ces problèmes semblent de moindre importance : lenteur du courrier, mauvaise qualité du pain, équipement plus lourd que celui des Français, etc. Toutefois, certains problèmes se révélèrent plus graves et plus embarrassants. En effet, des lacunes dans l'administration militaire britannique et dans ses méthodes en général firent scandale dans les journaux et chez les militaires qui correspondaient avec leur famille. Bien avant les déboires de l'hiver 1854-1855, la population fut outrée par ce que devaient subir les

---

<sup>7</sup> L'armée française de l'époque était encore perçue comme un modèle dans le monde. En 1861, quand éclata la guerre de Sécession, les Sudistes, surtout, levèrent une armée très inspirée par l'armée française, notamment dans l'habillement. Très peu suivirent les exemples de la Grande-Bretagne.

John Keegan, *La guerre de Sécession*, trad. de l'anglais par Jean-François Sené, Paris, Perrin, 2009, p. 69.

soldats britanniques et l'on prit conscience que l'administration pouvait et même devait faire mieux. L'image de l'armée et celle de la couronne britannique en dépendaient. Encore une fois, la comparaison avec l'allié français était omniprésente. Les problèmes concernaient notamment l'habillement du soldat, les transports, l'approvisionnement des troupes, les soins aux malades et aux blessés. Tous ces domaines connurent la comparaison avec le voisin; ils firent d'ailleurs tous l'objet de réformes.

La troisième partie de ce chapitre traite un phénomène nouveau pour l'époque : le rôle prédominant de la presse. Cette dernière connut pour la première fois une grande importance dans la guerre; elle joua un rôle de premier plan dans la prise en compte de ces scandales et dans les réformes auxquelles ils mènèrent. Dès le 6 juin 1854, quelqu'un écrit au *Times* pour le féliciter d'avoir dénoncé certaines lacunes. Le lecteur ajoutait que, grâce au journal, des changements seraient apportés. Stephanie Markovits a bien analysé cette question. Toutefois, il existe un côté peu reluisant à cette liberté de presse qui s'avéra rapidement être une arme à double tranchant. Le journal devint un important informateur pour la Russie. Les Français perçurent immédiatement le danger que représentait une presse aussi libre et aussi peu consciente des nécessités stratégiques de la guerre. Les soldats britanniques en Crimée vont rapidement se joindre à eux pour dénoncer le manque d'autocensure du *Times* qui, de toute évidence, rendait involontairement service au tsar.

Finalement, malgré le fait que la Grande-Bretagne soit sortie victorieuse de la guerre, de nombreux témoignages de soldats font penser à ceux d'une armée vaincue. La France était au cœur de la tactique qui mena vers la victoire finale, pendant que les Britanniques échouaient dans leur partie des opérations. Cela se produisit après une année de campagne qui avait surtout servi à mettre en relief les défauts d'une armée dépassée par les événements. Le cynisme et la déception s'emparèrent de nombre de militaires, dirigeants politiques et des Britanniques en général.



### 3.1 Les opinions du vieil ennemi

Pour que les opinions des Français aient un certain poids aux yeux des Britanniques, il était nécessaire que les relations se soient améliorées chez un certain nombre d'entre eux. Il a été démontré que ce fut bien le cas. La considération pour les opinions des Français devait être accompagnée d'un respect pour ces derniers, ou du moins pour leurs compétences militaires. On passe peu de commentaires sur les talents de tacticiens des Français, possiblement parce que les sources étudiées ne proviennent pas d'officiers supérieurs, qui sont à priori les premiers à s'intéresser à ce sujet. Il est également probable que la forme que prit la guerre, c'est-à-dire une guerre de siège mal préparée, n'ait pas donné l'occasion à qui que ce soit de flatter ses homologues dans ce domaine. D'ailleurs, avec le siège qui s'éternisait, les Français en charge des opérations furent souvent blâmés. Toutefois, quand ces derniers connaissaient le succès, ils recevaient les éloges auxquels ils avaient droit. Les commentaires positifs sont généralement en rapport avec les qualités de combattants. Celles-ci étaient régulièrement l'objet d'admiration, de fierté et de comparaison, que ce soit chez les Britanniques ou les Français, parfois chez les Sardes, mais jamais chez les Turcs.

Quand des gens travaillent ensemble et que le groupe victime des préjugés fait preuve de talents égaux aux autres, les opinions qu'on a de ce groupe deviennent plus favorables.<sup>8</sup> Sur ce point, les exemples ne manquent pas. Bien que Canrobert ait fait l'objet de critiques sévères de la part des soldats britanniques, l'état-major français n'en était pas moins décrit comme un *brilliant staff*.<sup>9</sup> Le maréchal Saint-Arnaud attirait l'attention par son passé aventurier, comme en témoigne le chirurgien Robinson dans une lettre du 27 juin 1854<sup>10</sup>: «I was rather curious to see a person, whose career has been so singular and eventful, but was not sufficiently near to scan him closely: he seemed from a distance to be thin, tall, pale, and care-worn». Les opinions envers la personne de Pélissier étaient mitigées

---

<sup>8</sup> Gordon Allport, *The Nature of Prejudice*, Boston, The Beacon Press, 1954, p. 274.

<sup>9</sup> George Frederick Dallas, *Eyewitness in the Crimea: the Crimean War Letters of Lieutenant Colonel George Frederick Dallas*, ed. Michael Hargreave Mawson, Londres, Greenhill Books, 2001, p. 70.

<sup>10</sup> Frederick Robinson, *Diary of the Crimean War*, Londres, Bentley, 1856, p. 99.

– on retrouve des attaques personnelles concernant son poids<sup>11</sup> – mais le général-en-chef était respecté.<sup>12</sup> Pour le capitaine Clifford, dès le début, les décisions prises par les Français sont dignes d'intérêt, comme le démontre sa lettre du 19 juin 1854.<sup>13</sup> Il en était de même pour les troupes de l'Empereur. Dans une lettre publiée dans le *Times* du 2 juin 1854, l'auteur fait remarquer que : «They show that they learnt from their experience of their Algerian campaigns».<sup>14</sup> Les expressions *splendid*, *gallant* ou *wonderful fellows* sont fréquentes dans les correspondances, en plus de différents commentaires positifs qui reviennent régulièrement chez plusieurs, et ce, même chez certains témoins qui avaient tendance à garder leurs distances.

Toutefois, on remarque surtout les commentaires sur les zouaves, ces derniers attirant particulièrement l'attention, autant par leur capacité d'adaptation et leurs exploits lors des batailles que par leur apparence. Leurs qualités combatives réussirent à faire oublier leur mauvais comportement envers la population. «The Zouaves behaved admirably», racontait le capitaine Scarlett après la bataille d'Inkerman.<sup>15</sup> Même un civil comme le chirurgien Robinson avait remarqué la singularité des zouaves. Après la fin du siège, alors que des centaines de soldats français tombés au combat gisaient sur les flancs de la colline Malakoff, le médecin mentionnait qu'il s'agissait surtout de «fine athletic Zouaves».<sup>16</sup> On retrouve un si grand nombre de témoignages exprimant la fascination des Britanniques pour les zouaves que cette dernière aurait pu faire l'objet d'une étude à elle seule. À l'origine de cet intérêt pourrait être l'effet de la nouveauté; les zouaves ne faisaient pas partie de l'armée française depuis très longtemps et bon nombre de Britanniques n'en avaient jamais vu ni même entendu parler.

Les compliments n'étaient pas réservés qu'aux Français. Romaine, malgré une apparente francophobie qui persista jusqu'à la fin de la guerre, semblait satisfait de l'attention portée aux Anglais par certains officiers français: «[he] said that we [les Anglais] had attacked a terrible position *rudement* in the manner which

---

<sup>11</sup> NAM, Kingscote Papers, 1973-11-70-1-101, lettre du capitaine Kingscote à son père, 25 mai 1855.

<sup>12</sup> NAM, Drummond Papers, 2006-10-42, lettre du major Drummond à son père, 11 juin 1855.

<sup>13</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 39.

<sup>14</sup> *The Times*, 2 juin 1854, p. 10.

<sup>15</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à sa mère, 7 novembre 1854.

<sup>16</sup> Robinson, *op. cit.*, p. 398.

characterize our nation. One of the superior French officers said to Gen. Burgoyne that none but English soldiers could have taken the battery in the way our men did».<sup>17</sup> Précisons que les qualités combatives de l'infanterie britannique n'avaient pas échappé à l'œil des Français. En somme, les relations franco-britanniques, sans être parfaites, ouvrirent la porte à un certain respect mutuel. Nous allons poursuivre avec les opinions des Français, mais en nous penchant cette fois davantage sur celles qui touchaient les besoins de réforme de l'armée anglaise, soit les opinions qui contribuèrent à faire réfléchir les Anglais sur leur situation.

Une telle relation permit aux commentaires français d'influencer les nombreuses réflexions que cette guerre imposait aux Anglais. L'un de ces commentaires s'est rendu jusqu'à nous grâce à la tristement célèbre charge de la brigade légère. Plusieurs ouvrages de l'historiographie, française comme anglo-saxonne, nous rappellent cette citation du général Bosquet, témoin du massacre : «C'est magnifique, mais ce n'est pas la guerre, c'est de la folie». Si cette phrase doit son immortalité à celle de la catastrophe militaire de la journée, elle n'en fut pas moins connue de ses contemporains. Le 27 octobre 1854, soit deux jours après le drame, le capitaine Heath, à l'époque aux commandes du *Niger*, la citait déjà dans une lettre.<sup>18</sup> Ce ne fut pas le seul commentaire français suscité par l'événement et noté par les Britanniques. Le même jour, le 27, le capitaine Dallas racontait à sa famille ce qu'il avait entendu de la bouche de son ami français : «As a French Colonel [de Noé] said to me yesterday (who saw it all), They might as well have been ordered to charge the wall of Sebastopol. [...] [he] tells me he never saw anything so splendid & gallant as the way these poor fellows charged up to almost certain death».<sup>19</sup> Le major Drummond affirmait également : «The French were astonished at such daring courage as they showed».<sup>20</sup> Même un civil, comme Frederick Robinson, entendit les Français commenter l'événement : «The French, at first, considered Balaklava as completely lost to us».<sup>21</sup> L'admiration des Français pour le courage dont firent preuve les cavaliers britanniques lors de cette sombre

---

<sup>17</sup> William Govett Romaine, *Romaine's Crimean War*, Stroud, Sutton, 2005, p. 28.

<sup>18</sup> Leopold G. Heat, *Letters from the Black Sea*, Londres, Richard Bentley and Son, 1897, p. 93.

<sup>19</sup> George Frederick Dallas, *op. cit.*, p. 40-41.

<sup>20</sup> NAM, Drummond Papers, 2006-10-42, lettre du major Drummond à son père, 2 novembre 1854.

<sup>21</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 194.

journée est souvent mentionnée, mais plusieurs demeurèrent réalistes et portèrent également attention aux critiques, comme on peut le constater. Certes, ces hommes furent courageux, mais il n'en demeure pas moins qu'ils ont été les victimes d'une erreur grave. Cette dernière fut commise sous les yeux de l'ennemi traditionnel, la France. Cet événement, pour le moins humiliant, eut un impact indéniable, quoique difficile à évaluer. Nombreux furent les Anglais qui s'intéressaient à ce que les Français pensaient de cette catastrophe, alors qu'aucun ne porta la moindre attention à l'opinion des Turcs sur le sujet.

Le 2 juin 1854, peu de temps après l'arrivée des premières troupes, certains soldats britanniques commencèrent à s'évanouir au soleil, étouffés par des uniformes inadaptés aux chaleurs torrides de la Turquie. Dans son article, Russell ne fit aucune comparaison avec l'uniforme des soldats turcs, qu'il a d'ailleurs à peine remarqué. Il cita plutôt le commentaire d'un général français témoin de l'événement. Ce dernier, devant tant d'évanouissements, avait comparé la scène à un champ de bataille. Russell ajouta «I can conceive the astonishment of our French friends».<sup>22</sup> Nous reviendrons sur ce problème des uniformes britanniques qui prit une ampleur plus importante que ce qui est mentionné dans l'historiographie.

Le respect pour ce que pensaient les Français ne se perçoit pas seulement dans l'estime que l'on avait pour leurs opinions ou pour leurs critiques, mais aussi pour leur savoir-faire. Par exemple, le 14 mars 1855, alors que les préparatifs pour la prise de la ville reprenaient avec le printemps, le général Canrobert et l'armée française rencontrèrent certaines difficultés. Si certains, comme nous l'avons vu, critiquèrent sévèrement les ratés du printemps, d'autres demeurèrent plus indulgents, comme le capitaine Scarlett : «I don't think the French push on their advance very fast at Inkerman – I suppose however they know best».<sup>23</sup> Toutefois, les meilleurs exemples de respect envers la compétence des Français demeurent les nombreuses comparaisons que les Britanniques firent entre les deux armées. Ces comparaisons suscitèrent certaines réflexions. La relation qui se développa entre les

---

<sup>22</sup> *The Times*, 2 juin 1854, p. 10.

<sup>23</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Mr Moffat, 14 mars 1855.

Français et les Anglais contraste avec la quasi-absence d'intérêt pour les Turcs. Ces derniers sont tantôt ignorés, tantôt méprisés.

### 3.2 La comparaison avec l'armée française dans le *Times*

L'hiver 1854-1855 procura aux soldats et à la population de Grande-Bretagne de multiples occasions de critiquer leur administration militaire et leur gouvernement. Le cabinet Aberdeen tomba sous le poids des critiques en janvier 1855 et lord Palmerston prit le pouvoir. Des réformes furent alors rapidement enclenchées. En Crimée, lord Raglan, commandant-en-chef de l'armée de l'Est, reçut une grande partie du blâme et acquit une très mauvaise réputation, qu'il emporta dans sa tombe à l'été 1855.<sup>24</sup>

Ces événements trouvent leur origine dans les nombreuses lettres parties d'Orient à destination des familles de militaires et des journaux. Ces correspondances informèrent la population des déboires de leur armée en Crimée. Ce qui fut quelque peu occulté dans l'historiographie est l'omniprésence de l'armée française comme sujet dans les lettres. Les soldats anglais, en voyant l'armée française à l'œuvre, devinrent très critiques envers leur propre administration et n'hésitèrent pas à mettre de côté leur orgueil national pour comparer les deux armées. Selon eux, l'administration militaire comportait des lacunes qui n'avaient pas leur place au sein d'une institution aussi ancienne et prestigieuse que l'armée britannique. Les Français, qui étaient pourtant loin d'être parfaits, réussissaient néanmoins mieux à bien des égards et cela n'échappa au regard de personne. Ces lettres ne créèrent cependant pas le scandale que nous connaissons; elles servirent d'abord à informer les Anglais et la force de leurs dénonciations fut amplifiée par la presse britannique, en particulier par le *Times*. Nous allons voir à travers ces correspondances, publiées comme non publiées, comment la présence française contribua à lever le voile sur plusieurs problèmes, et ce, bien avant l'hiver 1854-55.

Le premier fait à attirer notre attention est la rapidité avec laquelle les critiques négatives, les dénonciations et les comparaisons avec les Français font

---

<sup>24</sup> Christopher Hibbert, *The destruction of Lord Raglan*, Londres, Longsman, 1961, 338 p.

leur apparition dans certaines correspondances, soit dès les premières rencontres, bien avant que les véritables problèmes n'apparaissent. Ceci est surtout vrai dans le cas des lettres publiées par le *Times*. En effet, le correspondant Russell, fut rapidement outré par les lacunes de l'armée de la Grande-Bretagne. Bien qu'il ne parut pas sympathique aux Français, il fit rapidement preuve d'un respect évident pour l'armée du nouvel allié. Comme il ne faisait pas cavalier seul et que ses opinions étaient partagées par d'autres, ses critiques semblent légitimes. De plus, décrire la situation était, après tout, son travail. À cela s'ajoutent les articles titrés *To the Editor of the Times* qui présentaient, également dès le début du conflit, des lettres de particuliers désireux de faire connaître leurs opinions. Comme nous l'avons mentionné, l'historiographie accorde peu d'importance à ces lettres.

Dès le 26 avril 1854, moins d'un mois après la déclaration de guerre, Russell complimentait les installations françaises qui comportaient, entre autres, des restaurants pour les officiers. Il s'agit d'une simple remarque, dira-t-on, mais elle est accompagnée d'une comparaison avec le traitement des malades. Selon le correspondant, il s'agissait d'un domaine dans lequel les Anglais avaient beaucoup à apprendre des Français.<sup>25</sup> Ce ne sera pas le seul.

Deux jours plus tard, le 28 avril, Russell consacrait une grande partie de son article à l'armée française. Il affirmait avoir constaté un important contraste entre le *commissariat* des Anglais et celui des Français qui était, selon lui, excellent et qui faisait mal paraître les privations des soldats anglais. La guerre n'était alors commencée que depuis un mois seulement. Il ajoutait : «The French have a perfect baggage train, and carry off all their stores and baggage to their camps the moment they land».<sup>26</sup> S'ensuivait une description du professionnalisme de l'armée française et de l'absence de femmes, à l'exception des vivandières et des infirmières. Du côté britannique, un grand nombre d'officiers étaient accompagnés de leurs épouses, ce qui se faisait peu chez les Français. Le correspondant dénonçait, certes, certains comportements des Français, mais il approuvait leur façon de s'imposer et de se

---

<sup>25</sup> *The Times*, 26 avril 1854, p. 9.

<sup>26</sup> *The Times*, 28 avril 1854, p. 7.

faire respecter des Turcs. Il revint d'ailleurs sur ces mêmes sujets le 10 mai suivant.<sup>27</sup>

Entre-temps, des lecteurs du journal commencèrent également à faire part de leurs opinions, qui allaient dans le même sens que celles du correspondant. Dans un article *To the Editor of the Times*, daté du 27 avril 1854, un homme se plaignait que les officiers âgés n'ayant pas combattu ne fussent pas décorés; il demandait à ce que l'on remédiât à ce problème. Pour soutenir sa requête, il citait en exemple les nouveaux alliés des Britanniques.<sup>28</sup> Il s'agit d'un problème relativement mineur, certes, mais qui démontre l'influence que l'armée française commençait à avoir et ce, même à propos de ce qui pourrait passer pour des détails. Le 8 mai suivant, un capitaine anonyme parti pour la Crimée fit également publier une lettre. Il y dénonçait les mauvaises conditions de vie des Anglais, qu'il comparait à celle des Français. Comme Russell, il était d'avis que le gouvernement britannique devait prendre exemple sur les Français.<sup>29</sup> Le 15 mai, un officier confirmait la supériorité des Français dans le domaine des transports.<sup>30</sup> Le lendemain, dans un autre article, Russell revenait sur les problèmes d'approvisionnement; il qualifiait le système des Français de parfait. Il affirmait qu'il en était de même pour leurs services postaux et que la nourriture, meilleure chez les Français, était source de mauvaise humeur chez les Anglais.<sup>31</sup>

Nous avons mentionné que le *Times* était en faveur d'une réforme de l'armée. Le 3 juin 1854, un article que l'on pourrait qualifier de provocateur est publié; il est titré : *The French Army in the East*. Il s'agit d'une traduction d'un article du *Moniteur universel*, le journal officiel du Second Empire, dans lequel on décrit l'approvisionnement, abondant et varié, de l'armée française. La comparaison avec ce que l'on écrit sur l'armée britannique semble trop cruelle pour n'être pas délibérée.<sup>32</sup>

---

<sup>27</sup> *The Times*, 10 mai 1854, p. 9.

<sup>28</sup> *The Times*, 27 avril 1854, p. 5.

<sup>29</sup> *The Times*, 8 mai 1854, p. 7.

<sup>30</sup> *The Times*, 15 mai 1854, p. 12.

<sup>31</sup> *The Times*, 16 mai 1854, p. 10.

<sup>32</sup> *The Times*, 3 juin 1854, p. 8.

La Grande-Bretagne est même critiquée dans un domaine où elle excelle traditionnellement : la marine. Le 5 juin, un officier de cavalerie écrit au *Times* et sa lettre débute comme ceci : «Now, I will tell you how we lose horses and the French don't». Les méthodes de transport de chevaux par mer employées par les Français étaient plus efficaces et cet officier le remarquait. Après avoir été niée par plusieurs politiciens et par un Wellington déconnecté de la réalité,<sup>33</sup> la nécessité de réformer l'armée se faisait petit à petit connaître du public, grâce à une comparaison avec l'ennemi traditionnel, forcée par les circonstances.

Toutefois, la comparaison avec les Français n'est pas la seule cause des scandales. Il faut admettre que ces lacunes, qui furent révélées au grand jour, seraient en grande partie demeurées dans l'ombre si ce n'avait été de cette campagne en territoire ennemi. Les problèmes de transports, de soins ou d'approvisionnement n'atteignaient pas cette gravité dans les colonies où l'armée intervenait en général. Le camp d'entraînement de Chobham, à l'été 1853, bénéficiait de toutes les commodités accessibles à une armée en temps de paix : trains, canaux, chevaux, proximité des ressources, etc. La présence de l'armée française a contribué à mettre en évidence les lacunes de l'armée, mais elle n'est pas la seule à les avoir révélées, à l'exception peut-être d'un point : l'habillement.

Un des points qui démontre le mieux l'importance de l'influence française, lors de la période qui précéda les réformes, est ce que nous pourrions nommer, toutes proportions gardées, le «scandale des uniformes». Dès le mois de mai 1854, des soldats britanniques commencèrent à s'évanouir sous le soleil chaud de Turquie, comme nous l'avons mentionné plus haut. Leurs uniformes étaient presque les mêmes qu'à l'époque des guerres napoléoniennes et, l'apparence étant importante, ils étaient pourvus d'un collet trop serré qui nuisait à la respiration et à la circulation du sang. De plus, les officiers devaient souvent transporter plus d'un uniforme, ce qui les surchargeait.<sup>34</sup>

Pourtant, l'armée britannique, dont l'Empire ne voyait jamais le soleil se coucher, avait l'habitude des climats suffocants. De 1814 à 1853, elle effectua pas

---

<sup>33</sup> Richard Blanco, « The Blundering British Army in the Crimean Campaign », *Mankind: the Magazine of Popular History*, vol. 1, no 1, p. 24-25.

<sup>34</sup> *The Times*, 23 mai 1854, p. 10.



moins de vingt-cinq interventions, presque toutes dans des régions du globe au climat très chaud.<sup>35</sup> Cela est sans compter le maintien de troupes dans les colonies, ces soldats représentant la majorité de l'armée. D'ailleurs, les morts dues au manque d'adaptation au climat étaient nombreuses dans les colonies.<sup>36</sup> Pourquoi ces problèmes d'uniformes ne furent-ils pas réglés avant la guerre de Crimée? La présence de l'armée française, qui ne rencontrait pas ces problèmes, en plus du dévoilement du problème par les journaux, constituèrent les principaux facteurs de changement. Comme le démontrent les articles du *Times*, la présence française semble avoir été indispensable à l'éclatement du scandale.

Dès le 23 mai 1854, Russell faisait l'éloge des uniformes français et mentionnait que, contrairement aux uniformes anglais, ils étaient pratiques. C'était la première fois depuis le début la guerre que les uniformes britanniques étaient critiqués. Russell approuvait l'uniforme du militaire français, qui n'en possédait qu'un seul et se passait très bien de tous les accoutrements et habits de rechange qui encombraient les soldats britanniques.<sup>37</sup> Le 26 mai, une lettre publiée dans une rubrique *To the Editor of the Times* et titrée *The Troops in the East* exposait les conséquences plus dramatiques et embarrassantes qu'entraînait le port d'un tel uniforme. Avant de dénoncer la mauvaise qualité de l'équipement et le manque d'approvisionnement en eau, l'auteur raconta la scène.

« [The authorities] took the opportunity of showing our troops to the French generals [...] and before we got to the ground where we were all to assemble, a great many of our men had fallen out quite overcome with the heat and the heavy loads they had to carry [...] I was very sorry for them, and, instead of making a good appearance to the French officers, we had the ground dotted over with men who could not remain in the ranks, and it looked very much as if they were wounded».<sup>38</sup>

Le 1<sup>er</sup> juin, un autre lecteur renchérit.

«...When the beautiful way in which the French manage their commissariat and the smartness combined with the comfort of their men's dress, I feel quite ashamed. Look at our poor men, groaning and sweltering under a weight that would break a

---

<sup>35</sup> Michael Barthorp, *The British Army on Campaign*, Londres, Osprey Military, 1987, p. 3.

<sup>36</sup> Hew Strachan, *The Reform of the British Army*, Manchester, Manchester University Press, 1984, p. 184.

<sup>37</sup> *The Times*, 23 mai 1854, p. 10.

<sup>38</sup> *The Times*, 26 juin 1854, p. 10.

donkey's back, and buckled in cross belt and stocks, and all the absurdities that we were told Chobham condemned».<sup>39</sup>

L'homme rajoute qu'il est important de ne pas se raser, pour se protéger du soleil, comme le font les Français. L'auteur touche également un autre point intéressant: le camp de Chobham. Ce camp d'entraînement, qui devait préparer les divisions à la manoeuvre, avait révélé certains problèmes et mené à des promesses de changement.<sup>40</sup> Par contre, une fois la guerre déclarée, plusieurs d'entre elles avaient été oubliées. Cet homme, qui signa sa lettre *An old traveller*, ne fut pas le seul à écrire à propos des réformes qui n'aboutirent pas. Dès le lendemain, une autre lettre d'un militaire anonyme, qui traitait de la nécessité de réformes, fut publiée : « [The French] beat us in every point of field equipment. This opinion is almost unanimous here. [...] When we learn anything in the Cape or in India we discard the improvement at home».<sup>41</sup> Lui aussi raconte une journée où des soldats anglais se sont évanouis. Bien qu'aucune date ne soit mentionnée, il pourrait s'agir d'un événement différent de celui raconté le 26 mai, étant donné qu'à cette date on mentionnait la présence de plusieurs généraux et officiers français, alors que le témoignage publié le 2 juin n'évoque qu'un général français.<sup>42</sup>

Cette indignation, à l'origine de laquelle se trouve définitivement une comparaison avec l'armée française, eut rapidement des effets positifs. Le 3 juin 1854, le *Times* publiait un article titré «We have good news to tell from the seat of war», dans lequel on annonce «a victory over the only foe our soldiers have yet had to encounter».

«The □stock□ has fallen, poursuit-on, the hot effulgence of the helmet bids fair to be subdued, and the whole of the uniform will soon be reduced to common sense. Hitherto the campaign, though bloodless, has been disastrous. [...] The COMMANDER-IN-CHIEF is collecting patterns of the uniforms and accoutrements of different armies in Europe. For the first time it seems to dawn upon us that we may learn something from our neighbours».<sup>43</sup>

---

<sup>39</sup> *The Times*, 1<sup>er</sup> juin 1854, p. 12.

<sup>40</sup> Edward Matthew Ward, «Chobham 1853», *Journal for the Society for Army Historical Research*, 81, 2003, p. 90.

<sup>41</sup> *The Times*, 2 juin 1854, p. 10.

<sup>42</sup> *Ibid.*, 2 juin 1854, p. 10.

<sup>43</sup> *The Times*, 3 juin 1854, p. 8.

Des changements à grande échelle n'eurent lieu qu'en avril 1855, soit dix mois plus tard.<sup>44</sup> Étant donné l'importance d'une telle réforme, le délai était probablement justifié. Malgré cela, il fut dénoncé par les députés en chambre, en février 1855.<sup>45</sup> Néanmoins, la présence de l'armée française fut une des causes du scandale des uniformes et elle contribua à ces changements. Être en contact avec une autre armée, une armée respectée, ce qui arrivait moins dans les colonies, permit aux Britanniques de réaliser la gravité de certaines lacunes. L'auteur de cet article semblait avoir la même opinion quand il affirmait : «Our soldiers dress more absurdly than many others in the world because the mass of our people see no other».<sup>46</sup>

Dès la publication suivante, soit celle du lundi 5 juin – le *Times* n'était pas publié le dimanche – des lettres d'approbation et de remerciement au journal furent publiées et le débat continua. Une première lettre qualifiait le changement d'excellent, mais son auteur soutenait que le sac à dos des soldats devait également être changé; lui-même réclamait ces modifications à la Horse-Guards depuis longtemps.<sup>47</sup> Le 6 juin, un article annonçait que les soldats positionnés en Inde allaient désormais porter la moustache et les favoris afin de se protéger des rayons du soleil.<sup>48</sup> Dans ce même numéro, le *Times* publiait une autre lettre qui félicitait le journal d'avoir exposé le problème au grand public. On pouvait y lire également : «recruiting would have been almost impossible, for none would have enlisted after the folly and the cruelty of these equipments had been known through the country».<sup>49</sup> Le fait que tout le pays ait été informé de ce problème, qui n'était pourtant pas nouveau, confirme que la guerre de Crimée ne fut pas une intervention ordinaire. L'auteur ajoutait : «Should it, nevertheless, be decided that a foreign model is, at the eleventh hour, indispensable, why not borrow the sentinel at Calais? He is nearer and better fit for war than ours».<sup>50</sup>

---

<sup>44</sup> Edward Matthew Ward, *op. cit.*, p. 90.

<sup>45</sup> Hansard's Parliamentary Debates, 23 février 1855, vol. 136, p. 1738.

<sup>46</sup> *The Times*, 3 juin 1854, p. 8.

<sup>47</sup> *The Times*, 5 juin 1855, p. 12.

<sup>48</sup> *The Times*, 6 juin 1854, p. 8.

<sup>49</sup> *Ibid.*, 6 juin 1854, p. 10.

<sup>50</sup> *Ibid.*, 6 juin 1854, p. 10.

Le sujet fit couler de l'encre jusqu'à la mi-juin. L'initiative fut à nouveau saluée, mais on précisa également que le problème remontait aux guerres de la péninsule ibérique.<sup>51</sup> Certains s'attaquèrent au shako des soldats, notamment celui des cavaliers.<sup>52</sup> Dans l'ensemble, les plaintes liées aux uniformes inappropriés au climat chaud disparurent presque des journaux et on ne les retrouve pas dans les correspondances étudiées. Après l'annonce de changements dans les uniformes, il est probable que la population et les soldats aient été relativement satisfaits, du moins suffisamment pour patienter en l'attente des résultats. Ces dénonciations et leurs résultats auront un effet inattendu. Quand viendra le temps de dénoncer le manque de discrétion du *Times*, elles serviront d'arguments aux défenseurs de la liberté de presse.

### 3.3 La comparaison avec l'armée française dans les correspondances personnelles

Certes, le *Times* était en faveur des réformes et cela explique en partie les nombreuses dénonciations publiées. Toutefois, ce n'est pas seulement dans le journal que l'on retrouve ce genre de critiques. Des correspondances personnelles commencèrent également à faire parvenir aux familles des commentaires semblables. Si l'on en croit les sources étudiées, les critiques venant de militaires firent leur apparition plus tard, à l'automne, une fois les armées arrivées en Crimée. Cela exclut les lettres de militaires anonymes envoyées au *Times* dès le début de la guerre. Nous n'avons pas dépouillé la totalité des lettres de militaires de l'époque, ce qui peut expliquer l'absence de dénonciation dans les lettres personnelles avant l'automne. Toutefois, il est possible que le sens du devoir ait incité les militaires à faire preuve d'autocensure. L'anonymat des lettres publiées par le journal corroborerait cette hypothèse; ceux qui avaient osé révéler leur indignation n'auraient pas souhaité être nommés. Il est vrai que les articles de l'époque étaient très souvent anonymes, mais c'était plus rarement le cas des lettres publiées dans *To the Editor of the Times*. Plusieurs d'entre elles étaient d'ailleurs envoyées à un

---

<sup>51</sup> *The Times*, 8 juin 1854, p. 8.

<sup>52</sup> *The Times*, 12 juin 1854, p. 9.

tiers qui la faisait publier en révélant son propre nom, mais pas celui de l'auteur. À l'automne, les problèmes de l'armée s'aggravèrent et étaient déjà bien connus de la population, pour les raisons que nous avons évoquées. Il était devenu inutile pour ces militaires de faire preuve de retenue. Les dénonciations apparurent alors dans les lettres envoyées aux familles et certaines, parmi celles qui furent publiées, commencèrent à être signées. Ces dénonciations étaient encore accompagnées d'abondantes comparaisons avec l'armée française.

Les recherches ont certes démontré, avec raison, que ce sont le *Times* et son correspondant Russell qui ont déclenché le scandale de l'hiver 1854-55; ce scandale mena aux réformes de l'armée. Toutefois, quand on se penche sur l'opinion des militaires britanniques, nous constatons qu'il est impossible de passer à côté de la présence française et de nier le rôle qu'elle joua dans le scandale. En effet, comme c'était le cas dans les lettres publiées lors de l'été précédent, la comparaison avec l'armée française fournissait les arguments constamment utilisés pour démontrer les lacunes de l'administration militaire britannique. Les soldats qui écrivaient à leurs familles ne dénonçaient pas seulement les souffrances qu'ils subissaient; ils dénonçaient le contraste avec l'ennemi d'hier qui s'en sortait, certes avec difficultés, mais tout de même mieux.

Une des premières comparaisons mentionnées dans les correspondances se trouve dans une lettre du chirurgien Robinson et est en rapport avec le débarquement en Crimée. Les critiques négatives portant sur le débarquement anglais sont nombreuses dans les correspondances françaises.<sup>53</sup> La mauvaise organisation ainsi que les nombreux retards des Britanniques ont fait très mauvaise impression. L'auteur Fletcher expliquait ces problèmes en affirmant qu'ils étaient imputables aux Français qui auraient soudainement choisi de débarquer là où les Anglais devaient le faire, obligeant ceux-ci à trouver un autre endroit au dernier moment.<sup>54</sup> Aucune de nos sources ne confirme cette assertion. Pourtant, certains de nos témoins étaient dans une situation qui leur aurait permis de connaître un tel

---

<sup>53</sup> Alain Gouttman, *La guerre de Crimée : 1853-1856 la première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2006, p. 197-199.

<sup>54</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *The Crimean War : a Clash of Empires*, Staplehurst, Spellmount, 2004, p. 60.

fait : le capitaine Clifford, qui était membre du *general-staff*, le capitaine de navire Heat, qui participa au débarquement ou le Deputy-Judge Advocate Romaine, qui était toujours aux côtés de Raglan et ne se gênait pas pour accuser les Français quand il le pouvait. Aucun ne fait mention de ce qu'affirme Fletcher. Robinson, en revanche, écrivait le 15 septembre 1854: «The French beat us completely, I understand, in point of celerity in effecting their landing».<sup>55</sup> La Grande-Bretagne possédait la meilleure et la plus puissante marine du monde, mais un débarquement est une opération complexe.

Un militaire comme le capitaine Goodlake était peu enclin à complimenter les Français dans ses lettres. Conséquemment, il gagnait une certaine crédibilité quand il s'agissait de reconnaître les qualités françaises. Après la bataille d'Inkerman, Goodlake écrivit à ses parents : «The way the wounded are looked after is disgraceful. No surgeons, no nurses, no orders, everything in confusion. No system – very bad indeed. French are far superior».<sup>56</sup>

Le 29 novembre 1854, Clifford renchérissait en affirmant que les Français, contrairement aux Anglais, avaient tout ce qu'il fallait pour nourrir leur armée pendant trois mois.<sup>57</sup> Le 22 décembre suivant, quand les conditions climatiques menaient la vie dure aux soldats, il écrivait à sa famille : «They have learned much by the long war in Africa and are quite at home in the field. Their Engineers and Commissariat Department are perfect and their Hospitals also». Il poursuit avec cette phrase qui mérite d'être citée à nouveau: «We have to depend on the kindness of the French to take our worst cases off the battlefield, and down to Balaclava on their mules».<sup>58</sup> Les soins aux blessés, comme on peut le constater, étaient un besoin prioritaire et mal comblé. Le témoignage du chirurgien Robinson nous confirme que les soldats n'étaient pas les seuls à émettre de telles opinions. Après avoir mentionné, le 9 décembre 1854, que les Anglais devaient beaucoup aux Français pour le transport de leurs blessés, il ajoutait, six jours plus tard : «True they have

---

<sup>55</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 150.

<sup>56</sup> Gerald Goodlake, *Sharpshooter in the Crimea: Letter of Captain Gerald Goodlake V. C.*, ed., Michael Springman, Barnsley, Pen and Sword, 2005, p. 78.

<sup>57</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 108.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 132.

had much less duty to perform than we have, but their familiarity with campaigning is, doubtless, one reason of their comparative health». <sup>59</sup>

L'armée française rencontrait également plusieurs problèmes. Certains Anglais le remarquèrent dès le premier été, mais du moment où les problèmes de l'automne survinrent, l'herbe du voisin français parut soudainement plus verte. Le capitaine Dallas demeurait plus réaliste à ce sujet, ce qui ne le retint pas de comparer les deux armées, comme bien d'autres : «I should say that they [les Français] must suffer a good deal, but their work is so much lighter, their Commissariat, Transport, Hospitals, & in fact all their arrangements so infinitely superior to ours – that one may conclude that they suffer much less than us». <sup>60</sup>

La notion de charge de travail revient à quelques reprises dans les lettres. Le temps alloué au repos des soldats français étant supérieur à celui des Anglais. Ces derniers le remarquèrent et s'en plaignirent à leurs familles. D'ailleurs, Robinson le faisait remarquer dans une lettre du 21 décembre 1854 : «This is not surprising, for in some regiments, the men and officers have actually not *one* night (entire) in bed, during the week; whereas, the French, I believe, have four or five». <sup>61</sup> Il est vrai que ce qui était transporté par des mules et des chevaux chez les Français, l'était souvent par des bras chez les Anglais qui manquaient d'équipement, ce qui mobilisait plus d'hommes. Toutefois, ce contraste est, d'une part, dû au nombre de soldats. Les Français, bien plus nombreux, gagnaient beaucoup de temps en se partageant les tâches. D'autre part, selon Alain Gouttman, on retrouve un facteur culturel à l'origine de cette différence. L'armée française, formée de conscrits, comprenait dans ses rangs des hommes de tous les coins de la France et de tous les métiers. Chaque compagnie avait son boulanger, son menuisier, son boucher, etc. Il s'agissait de citoyens armés. Habitué aux campagnes en territoire ennemi, ces soldats savaient se partager les tâches qui, au quotidien, rendaient la vie plus agréable. Clifford donne un exemple du genre de scènes auxquelles on pouvait assister :

---

<sup>59</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 230.

<sup>60</sup> George Frederick Dallas, *op. cit.*, p. 71.

<sup>61</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 233.

«The French troops about me are those employed in the siege, but in the protection of the rear of our position, they are so much lighter worked, being so numerous, they are always lighthearted, and pass my tent singing, as they go about looking for dandy lion to make salad of». <sup>62</sup>

Du côté des Britanniques, la situation était toute autre. Formée de volontaires, l'armée de la Reine ne connaissait pas cette variété de compétences. Ses soldats se percevaient comme des professionnels de la guerre qui, selon Gouttman, n'appréciaient pas les tâches secondaires imposées par les campagnes. <sup>63</sup> Certes, le professionnalisme et la discipline de ces soldats étaient indéniables et admirés, mais la situation avait également un côté peu reluisant.

Nous retrouvons même de sévères autocritiques chez certains officiers supérieurs des plus dévoués et, surtout, des plus fiers. Lord Lucan, le commandant de la cavalerie britannique, tristement célèbre pour le rôle qu'il joua dans la charge de la brigade légère, écrivit plusieurs lettres à son traducteur. Un jour, il lui confia ce qui l'avait le plus surpris : «The superior organization and system of the French Army, and the incompetence and carelessness of some of the department of the British War Office in providing supplies for our troops». <sup>64</sup>

Le lieutenant Lecouteur, dans ses correspondances du mois de janvier 1855, démontrait que les problèmes persistaient : «The French are as comfortable as at home and come up to sell us loaves of bread», <sup>65</sup> écrivait-il le 2 janvier. Le 9 suivant, ce même sujet revenait, prouvant son importance : «I went to Cape Kerson, and was in great admiration at the French arrangements; if I saw one *Equipage Militaire* I saw at least 50 do. Ambulances all with 8 or ten mules, on our side we have not one». <sup>66</sup> Le 23, la situation ne s'était toujours pas améliorée; les soldats anglais manquaient toujours de repos, d'équipement et de quoi se protéger de l'hiver. «The French have better tools consequently men get up loads at a time and our men are so worked its much trouble to go far for wood and they do without». <sup>67</sup>

---

<sup>62</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 138.

<sup>63</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, p. 133.

<sup>64</sup> NAM, Blunt Papers 2006-05-109, lettre de John Elijah Blunt, hiver 1854-1855.

<sup>65</sup> NAM, Lecouteur Papers 1990-08-71, lettre du lieutenant Lecouteur à sa famille, 2 janvier 1855.

<sup>66</sup> NAM, Lecouteur Papers 1990-08-71, lettre du lieutenant Lecouteur à sa famille, 9 janvier 1855.

<sup>67</sup> NAM, Lecouteur Papers 1990-08-71, lettre du lieutenant Lecouteur à sa famille, 23 janvier 1855.



Ce sont là certains des meilleurs témoignages de l'embarrassante et évidente différence entre les deux armées et leur fonctionnement. D'autres en disent aussi très long. Dans une lettre à Maude, Scarlett se demandait pourquoi les Français avaient toujours une division de réserve en Turquie, mais pas les Britanniques.<sup>68</sup> Douglas décrivait les vêtements d'hiver des Français en précisant que lui et ses compagnons n'avaient rien reçu.<sup>69</sup> Après avoir connu les pires moments de l'hiver, il semble que l'exemple français en avait convaincu plus d'un. Le major Drummond, fidèle au système anglais, voyait d'un mauvais œil le désir d'imiter les Français : «...and now, our sagacious English people want to frenchify our regimental system, when it is notorious that men will follow a gentleman anywhere, and have the greatest respect and love for their officers».<sup>70</sup>

Décrire trop en détail les articles de Russell parus dans le *Times* lors du premier hiver mènerait à la redondance. Les lettres personnelles que nous avons présentées mentionnent l'essentiel de ce qu'il y a à savoir sur les problèmes de l'hiver et sur l'importance de la France dans les sujets de correspondances. Cependant, notre but étant de prouver que la comparaison avec la France joua un rôle dans les scandales de l'armée, il est nécessaire de présenter certains exemples pertinents. Ceux-ci ne représentent toutefois qu'un échantillon des nombreuses lettres mentionnant la France et publiées par le journal.

Les articles de Russell, publiés pendant l'hiver, ont été utilisés dans plusieurs études, étant donné le rôle qu'ils jouèrent dans la chute du gouvernement. Nous ajouterons ici que ces correspondances comportaient de nombreuses comparaisons avec la France et nous rappelons que cet aspect ne reçut pas, dans l'historiographie, l'attention qu'il méritait. Toutefois, dans les articles de Russell, ces comparaisons ne sont plus aussi souvent au cœur des dénonciations, comme ce fut le cas du printemps à l'automne. Ce n'est cependant pas le cas des lettres personnelles publiées.

---

<sup>68</sup> NAM, Scarlett Papers 2004-05-30, lettre du capitaine Scarlett à Maude, 19 février 1855.

<sup>69</sup> NAM, Douglas Papers 2006-07-55, lettre du sergent Douglas, à sa famille, hiver 1854-1855.

<sup>70</sup> NAM, Drummond Papers, 2006-10-42, lettre du major Drummond à son père, 23 mars 1855.

Les lettres d'officiers publiées par le journal comportent, comme les autres, plusieurs comparaisons avec l'armée française. Bien que les mêmes problèmes reviennent régulièrement, ce que nous cherchons à démontrer est encore l'omniprésence de la France dans le portrait que les militaires dressaient de la situation. Le 10 janvier 1855, une lettre publiée présentait la même opinion que les militaires qui écrivaient à leur famille.

«The French soldiers stand it a great deal better than the English, and their horses the same. I saw about 60 mules belonging to the French carrying our sick men to Balaklava. Our men and the French are very kind one towards another. I think the English would not do much without the French».<sup>71</sup>

Ces lettres personnelles, ainsi que les témoignages de Russell concernant l'hiver 1854-1855, menèrent à la crise politique de janvier et février 1855. Nous l'avons mentionné, cette crise ne fut pas déclenchée par une comparaison avec la France, mais la présence de cette comparaison ne doit pas être occultée. La singularité de la situation que représentait l'alliance entre les deux armées et les nombreux témoignages faisant mention de la France – souvent au détriment de l'armée britannique et de son image – nous obligent à considérer cette présence française lorsqu'on effectue des recherches sur les relations franco-britanniques au XIX<sup>e</sup> siècle.

### 3.4 L'absence de censure en Grande-Bretagne

La guerre de Crimée a tout pour être considérée comme une des premières guerres modernes. Certains diraient même, avec des arguments solides, qu'il s'agit de *la* première.<sup>72</sup> Le premier de ces arguments est, sans aucun doute, basé sur l'évolution des communications. Celles-ci ont grandement changé le visage de la guerre. Alors qu'un grognard se déplaçait à la même vitesse qu'un légionnaire, un zouave, quant à lui, le faisait en train ou en navire à vapeur. De plus, si Napoléon pouvait espérer rencontrer le tsar avant que celui-ci n'apprenne les malheurs de l'armée française en Espagne, il ne fallait que quelques jours, grâce au télégraphe, pour que les victoires et les déboires en Crimée ne soient annoncés dans les

---

<sup>71</sup> *The Times*, 10 janvier 1855, p. 7.

<sup>72</sup> Alain Gouttman, *op. cit.*, 407 p.

métropoles. En Grande-Bretagne, toutefois, le télégraphe, le transport rapide du courrier et la liberté de presse révélèrent les défauts de ces innovations en temps de guerre.

La liberté de presse avait déjà prouvé qu'elle ne faisait pas toujours bon ménage avec la guerre et ses nécessités stratégiques. En 1805, c'est d'ailleurs grâce aux journaux britanniques que Napoléon fut informé des préparations de guerre de l'Autriche contre la France.<sup>73</sup> Ainsi, il put mobiliser son armée de Boulogne avec la rapidité que l'on connaît, pour la mener à Ulm et à Austerlitz. Tout porte à croire que la leçon ne fut pas apprise. Cinquante ans plus tard, le maréchal Saint-Arnaud demandait, sans succès, aux Britanniques et aux Turcs d'interdire les correspondants de guerre afin que ce genre de problème ne survienne pas. Le *Times* dénonça la requête.<sup>74</sup> Rapidement, toutefois, les soldats britanniques finirent par être du même avis que le maréchal et ne se gêneront pas pour le faire savoir à leur famille. Au pays, le *Spectator*, un journal conservateur, titrait un jour d'octobre 1854: *Russian Allies in England*. L'article portait sur le *Times*,<sup>75</sup> mais ce dernier ne modifia pas beaucoup ses méthodes.

Le manque de considération du *Times* pour les besoins stratégiques des militaires était d'une évidence choquante et déconcertante, même pour l'époque. Nous ne citerons ici que quelques-uns des meilleurs exemples, car ceux-ci sont relativement nombreux. En fait, le journal commença par publier des informations sur ce qui partait pour l'Orient: canons, chevaux, régiments, navires, etc. Rapidement, les Français réagirent en conséquence. Le 21 juillet 1854, d'ailleurs, un article du *Times* mentionnait qu'il était difficile d'obtenir des informations des Français,<sup>76</sup> mais son auteur ne devait pas en chercher la raison. Les Français se faisaient discrets et suspicieux, si l'on en croit leurs alliés.<sup>77</sup>

---

<sup>73</sup> Jean-Claude Damamme, *Les soldats de la Grande Armée*, Paris, Perrin, 2002, p. 31.

<sup>74</sup> *The Times*, 1<sup>er</sup> juin 1854, p. 8.

<sup>75</sup> Edward Spiers, *op. cit.*, p. 106.

<sup>76</sup> *The Times*, 21 juillet 1854, p. 9.

<sup>77</sup> NAM, Kingscote Papers, 1973-11-70-1-101, lettre du capitaine Kingscote à son père, 20 janvier 1855.

Le 25 août 1854, un article décrivait les déplacements des généraux, du matériel, et annonçait l'intention d'attaquer Sébastopol.<sup>78</sup> Le 9 septembre suivant, le nombre presque exact de soldats partant pour la Crimée était publié.<sup>79</sup> Le 11, tous les détails de l'expédition étaient donnés par Russell.<sup>80</sup> Un des exemples les plus pertinents est cet article du *Times* du 22 novembre 1854 titré *The Allied Position*.<sup>81</sup> Le titre à lui seul pourrait être celui d'un rapport d'espion travaillant pour le tsar et le texte pourrait l'être également. Après avoir décrit les positions des armées alliées ainsi que les forces et les faiblesses de leurs défenses, on y mentionne les positions des batteries, ainsi que le nombre de canons et leurs objectifs. Il en est de même pour les troupes. On mentionne à combien on estimait le nombre de canons autour de Sébastopol, révélant de cette façon une partie des informations que détenaient les alliés sur l'ennemi. Plusieurs renseignements cruciaux furent dévoilés les uns après les autres. L'auteur présentait la situation de façon relativement positive, peut-être dans le but d'encourager la population et de décourager l'ennemi. Cependant, quiconque s'était intéressé aux articles portant sur la Crimée depuis le début du conflit était au courant des maux et des pertes considérables de l'armée. Il n'en fallait pas plus pour comprendre que les divisions d'infanterie, auxquelles faisait allusion l'article du 22 novembre, étaient toutes considérablement réduites; que, par manque de transport, les munitions des Anglais se rendaient mal sur les lieux du siège; que ces derniers étaient épuisés par manque de renforts; qu'il y avait de moins en moins de chevaux et ainsi de suite.

Les attaques contre la presse britannique, et surtout le *Times* qui avait son correspondant sur le terrain, apparurent dans les correspondances de militaires après les attaques contre l'administration de l'armée. Certes, certains se réjouissaient que le *Times* ait dénoncé le manque d'organisation dans la campagne,<sup>82</sup> mais le journal n'en perdit pas moins le respect de plusieurs lecteurs. Le capitaine Clifford en est un exemple. D'un naturel bienveillant dans ces correspondances, il exprima néanmoins son mépris pour Russell dans une lettre du

---

<sup>78</sup> *The Times*, 25 août 1854, p. 10.

<sup>79</sup> *The Times*, 9 septembre 1854, p. 8.

<sup>80</sup> *The Times*, 11 septembre 1854, p. 7.

<sup>81</sup> *The Times*, 22 novembre 1854, p. 7, voir annexe V.

<sup>82</sup> Gerald Goodlake, *op. cit.*, p. 90.

19 janvier 1855.<sup>83</sup> Comme dans le cas des dénonciations des lacunes de l'administration, les attaques contre la presse furent accompagnées d'une inévitable comparaison avec la France et ses politiques à ce sujet. Le 20 janvier 1855, le capitaine Kingscote écrivait un passage qui révélait l'opinion de nombre de ses compatriotes : «It's too shameful that the press should be allowed to publish all it does. I hear France is up in arms about it and says no war can be carried on if the press writes as ours does».<sup>84</sup> Le major Drummond, quant à lui, ne se gêna pas pour écrire à son ami Freddy ce qu'il pensait du journal, alors qu'il décrivait certaines installations : «The best made works it is possible to see, and I am happy to say made by the French, and so not advertised in that cursed *Times*».<sup>85</sup>

Celui qui aborda le sujet le plus souvent est le capitaine Dallas. Ce dernier dénonça pertinemment le problème à plusieurs reprises dans ces correspondances. Dallas était conscient de la gravité de la situation, ainsi que des raisons qui poussaient les Français à la discrétion à l'égard des Britanniques. Dans une lettre du 26 janvier 1855, il mentionnait :

«As regard to the *Times* Correspondent, altho' he writes forcibly and truly,<sup>86</sup> I don't wonder at his being in disgrace, for one must remember that everything we read, the Emperor also reads it at St. Petersburg, and independently of his stating the exact position of our force, our batteries, numbers & reinforcements. It must be most inspiring to the Russians to know that we die by hundreds, that our Generals are incompetent, & that our transport is worthless, like all the rest of our arrangements. Altogether I don't think we bear our misfortune with much dignity. The French manage these things, as they do everything connected with military matters, much better. They regularly send 6000 sick away monthly & tell no one».<sup>87</sup>

Le capitaine revenait à la charge le 23 juillet suivant. Dans sa lettre, il donnait raison aux Français d'être indignés par la présence d'un correspondant de guerre dans le campement.<sup>88</sup> Le 7 août, attendant de savoir ce que les Français avaient planifié, Dallas écrivait à propos de la discrétion du général Pélissier : «I think he's

---

<sup>83</sup> Henry Clifford, *op. cit.*, p. 146-147.

<sup>84</sup> NAM, Kingscote Papers, 1973-11-70-169, lettre du capitaine Kingscote à son père, 20 janvier 1855.

<sup>85</sup> NAM, Drummond Papers, 2006-10-42, lettre du major Drummond à son père, 16 février 1855.

<sup>86</sup> Sur ce point, d'autres témoins étaient en désaccord et considérait Russell comme un menteur, comme le capitaine Kingscote. NAM, Kingscote Papers, 1973-11-70-169, lettre du capitaine Kingscote à son père, 9 novembre 1854.

<sup>87</sup> George Frederick Dallas, *op. cit.*, p. 74.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 162.

quite right as regard us, as we should probably publish them [informations sur l'attaque] in the *Times* which would somewhat affect the result». <sup>89</sup>

Le gouvernement et l'état-major britanniques voyaient la situation d'un tout autre œil. Certains se méfièrent des Français pendant toute la guerre. Le duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, était soupçonné de vendre des renseignements aux Russes,<sup>90</sup> tout comme le maréchal Saint-Arnaud,<sup>91</sup> dont l'ancienne vie de fêtard ne correspondait pas à l'image que se faisaient les Britanniques d'un gentleman. Ce genre de soupçons n'a pas été retrouvé dans les correspondances de soldats et d'officiers de l'armée d'Orient. Pendant ce temps, à Londres, on cherchait des espions au sein des alliés, alors que la presse publiait tout ce qu'elle apprenait.

La présence française a-t-elle suscité, chez les Britanniques, des réflexions sur eux-mêmes? Selon toute apparence, ce fut le cas. Ces réflexions influencèrent des réformes, mais affectèrent aussi le sentiment patriotique. En ces temps de fierté nationale et de chauvinisme, la guerre de Crimée fit naître chez les militaires anglais des sentiments qui contrastaient considérablement avec une telle mentalité. Certains auteurs affirment que la Grande-Bretagne perdit la guerre de Crimée, car elle y perdit du prestige.<sup>92</sup> Il ne fait aucun doute que connaître de tels déboires aux côtés de sa traditionnelle rivale contribua à cette perte de prestige.

D'ailleurs, les témoignages de l'époque, dont certains ont été présentés plus haut, prouvent qu'un lien existe entre la présence des Français et cette perte de prestige ressentie par les Anglais. Le témoignage du chirurgien Robinson donne quelques indices sur la nature du sentiment de résignation qui régnait vers la fin du siège. Le 27 août 1855, il écrivait : «Fresh troops arriving in considerable numbers – all French».<sup>93</sup> Dans les jours qui précédèrent la prise de la colline Malakoff par la France – l'attaque qui mit fin au siège – plusieurs paragraphes de son journal se

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 63-64.

<sup>91</sup> Brison D. Gooch, *The New Bonapartist Generals in the Crimean War; Distrust and Decision-Making in the Anglo-French Alliance*, The Hague M. Nijhof, 1959, p.82.

<sup>92</sup> Laurence P. Adamczyk, « The Crimean War and its Effects on Perception of British Foreign Policy », *Potomac Review*, no 26-27, 1984-1985, p. 63.

<sup>93</sup> Frederick Robinson, *op. cit.*, p. 364.

terminent par ces termes : ...by the French, ... to the French, ... all French.<sup>94</sup> De toute évidence, l'homme semblait résigné à voir son pays jouer un rôle secondaire dans ce siège. Le meilleur exemple demeure toutefois le lieutenant-colonel Cocks, dont nous n'avons pas encore fait mention. Ce dernier mentionnait très rarement les Français. Toutefois, le soir du 8 septembre 1855, après la prise de Malakoff, il écrivit dans son journal : «The French took the Malakoff with little loss. We failed miserably».<sup>95</sup> Rappelons que lors de cette offensive, les troupes britanniques échouèrent à prendre une redoute nommée le Grand Redan. La reine Victoria avoua d'ailleurs ne pas supporter l'idée que cet échec ait été le dernier fait d'arme britannique de la guerre.<sup>96</sup>

Encore aujourd'hui, les Britanniques considèrent la guerre de Crimée comme un conflit mal préparé, qui a révélé d'importantes faiblesses au sein de l'armée et de son administration. Par contre, l'historiographie n'insiste pas suffisamment sur la présence française et sur la comparaison qu'elle a constamment suscitée. Cette comparaison ne ressemblait en rien à celles que l'armée avait pu connaître dans les colonies, où les différents combattants étrangers rencontrés étaient le plus souvent considérés comme inférieurs. Au contraire, de 1854 à 1856, les Britanniques côtoyèrent leur rivale de toujours, celle qui avait justifié tant de dépenses navales et militaires, l'ennemie traditionnelle contre laquelle on avait connu les défaites les plus dramatiques comme les victoires les plus glorieuses.

---

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 385-388.

<sup>95</sup> NAM, Cocks Papers 1981-11-13, journal du Lt-col. Cocks, 8 septembre 1855.

<sup>96</sup> Stefanie Markovits, *op. cit.*, p. 10.

## **Conclusion**

Dans le premier chapitre, il a été démontré qu'un rapprochement entre les deux armées présentes en Crimée était possible. Pour y parvenir, les résultats de recherche de Gordon Allport ont été utilisés comme points de repère. Ce dernier, dans les années 1950, étudia les comportements entre deux groupes ennemis ou, du moins, entre deux groupes ayant des préjugés bien ancrés les uns envers les autres. Il est arrivé à la conclusion que le côtoiement pouvait mener à une diminution des préjugés et à un rapprochement. Toutefois, la présence de certaines conditions était essentielle. La première, l'égalité entre les groupes, fut remplie dans les premiers six mois de la guerre de Crimée. Les soldats des deux armées partirent en campagne confiants de jouer un rôle important. De plus, le dénouement des batailles de l'Alma et d'Inkerman éveilla l'estime d'eux-mêmes et l'admiration pour l'autre. Comme le disait Allport, quand un groupe victime de préjugés a l'occasion de prouver sa valeur, il gagne l'estime de ceux qui le discriminent. Le souvenir de ces victoires fut rassurant quand la Grande-Bretagne connut ses déboires de l'hiver.

Viennent ensuite les trois conditions que nous pourrions résumer par un sentiment d'unité, c'est-à-dire que les deux groupes devaient, d'abord, avoir un but commun, ensuite, ne pas être dans un contexte de compétition imposée par les dirigeants et, finalement, être alliés avec l'approbation de leur autorité respective. D'un point de vue politique, le maintien du statu quo en Méditerranée était l'objectif des dirigeants à Londres et à Paris, mais les soldats français et britanniques avaient un autre but : mettre fin à leur calvaire en prenant Sébastopol. Ce but commun, le partage du même champ de bataille et les nombreuses difficultés rencontrées ne créaient aucune compétition au sein des armées. Finalement, l'approbation des autorités était indéniable dans le cas d'une opération militaire ordonnée par l'État.

La dernière condition que nous avons relevée en Crimée, l'interdépendance, provient d'une théorie de Susan Fiske. Bien que les soldats britanniques aient eu davantage besoin des Français pendant la guerre, les deux armées rencontraient des difficultés qui les rendaient dépendantes l'une de l'autre. Cela est sans compter



l'aide considérable apportée par la marine britannique, qui compensait pour le manque de soldats anglais sur le terrain. Sur les lieux du siège, les soldats de la Reine semblaient être seuls à dépendre de l'allié, mais cette dépendance était mutuelle et la guerre ne pouvait pas être menée par une seule des deux puissances. De plus, l'aide française sur le terrain suscita la reconnaissance de bon nombre de Britanniques.

Après avoir démontré que les conditions essentielles à un rapprochement étaient présentes en Crimée, nous avons suivi les étapes de ce rapprochement. Il s'agissait d'une tâche difficile, car les sources étaient limitées. Toutefois, toujours en utilisant les théories d'Allport, nous avons pu observer que les quatre étapes qui caractérisent un rapprochement se retrouvent bien dans les relations franco-anglaises. Dans les premiers contacts, les groupes connaissent une phase d'évitement mutuel. Dans le cas que nous avons étudié, cet évitement a été fortement provoqué par le manque de discipline d'une partie de l'armée française. De nombreuses exactions provoquèrent l'indignation chez les soldats britanniques qui se comportaient mieux dans l'ensemble. Cet aspect de la guerre de Crimée semblait inconnu de l'historiographie française. Cependant, les deux nouveaux alliés ne demeurèrent pas à ce stade. L'étape suivante, la notion de compétition, se retrouve dans les correspondances. Comme nous l'avons mentionné, il ne s'agit pas d'une compétition entre les armées, imposée et néfaste aux relations. Nous sommes en présence d'une compétition entre individus, davantage créée par la fierté culturelle ou le narcissisme et qui constitue une étape normale dans le rapprochement.

Rapidement, les soldats passèrent au stade suivant : l'adaptation. Il s'agit d'une relation dans laquelle l'un accepte l'autre, sans pour autant que l'on puisse parler d'amitié. La barrière de la langue a probablement immobilisé la majorité de l'armée à ce stade. Toutefois, le respect pour les Français, dont faisaient preuve ces militaires anglais, nous permet de croire qu'ils avaient accepté leur nouvel allié.

Finalement, un certain nombre de correspondances nous ont apporté la preuve qu'une amitié s'était développée entre un grand nombre de militaires. Il n'est pas surprenant que plusieurs d'entre eux aient parlé la langue de l'autre,

majoritairement des Anglais parlant le français. Ces hommes partageaient leurs repas et leurs temps libres, s'inquiétaient pour leur nouvel ami, etc. Ce genre de relations est cependant presque réservé à certains officiers. La majorité des troupes communiquaient peu entre elles. Ce qui ne les empêchait pas de fraterniser à leur façon; l'alcool constitua en effet un important facteur de rapprochement et les célébrations de «l'Entente cordiale» étaient communes.

Pour clore cette étude, nous nous sommes penchés sur certaines conséquences du rapprochement entre les Britanniques et les Français en Crimée. Le premier impact que l'on constate est un intérêt marqué pour les opinions des Français concernant le domaine militaire. Il s'agit en quelque sorte de la consécration du rapprochement franco-britannique en Crimée; les Anglais auraient-ils été si nombreux à s'intéresser aux connaissances de leurs homologues s'ils ne les avaient pas respectés et estimés? Cet intérêt pour les opinions françaises a mené les Anglais à se comparer et à réfléchir sur eux-mêmes et, plus précisément, sur leur armée et leur gouvernement. Ces réflexions se firent dès les débuts du conflit, plusieurs mois avant les scandales de l'hiver 1854-1855 qui menèrent aux réformes de l'administration militaire. Il a été démontré que la France n'avait pas uniquement joué un rôle dans la direction prise par les réformes, mais également dans l'éclatement du scandale, étant donné l'omniprésence de celle-ci dans les sujets des correspondances et des articles du *Times*. L'exemple de la France souleva plusieurs critiques à l'endroit de la liberté de presse britannique. Nombreux furent ceux qui maudirent le *Times* parce qu'il publiait toutes informations pertinentes sans s'interroger sur l'impact que de telles divulgations auraient sur la stratégie et sur les réussites de l'armée. L'embarras des Anglais par rapport à ce que les Français pensaient du problème est perceptible. Finalement, les déboires vécus par les militaires et la comparaison constante avec la France firent apparaître dans les correspondances des commentaires antipatriotiques qui contrastent avec la fierté des débuts du conflit. Plusieurs lettres, datant de la fin du siège, furent écrites sur un ton de résignation et de défaitisme.

Revenons sur les questions qui ont servi de point de départ à cette recherche. Nous voulions d'abord connaître la perception qu'avaient les soldats britanniques de l'allié français, encore considéré comme une menace quelques mois avant l'annonce de l'alliance. Cette question constituait le cœur de l'étude et menait à d'autres interrogations. La première conclusion est qu'il n'y avait aucune trace de cette menace dans les sources étudiées. Comme mentionné dans l'état de la question, il se trouvait à Londres des gens pour soupçonner les Français de trahison et d'espionnage. En Crimée, le soldat anglais ne semble jamais avoir envisagé une telle éventualité. Il voyait les soldats français morts aux côtés de ses propres collègues, pendant que des Anglais blessés étaient transportés par des ambulances françaises, souvent vers des hôpitaux français. Des officiers de la Reine racontaient qu'ils partageaient le repas avec leurs homologues d'Outre-Manche, pendant que la troupe se soulait joyeusement, sans même pouvoir discuter. Des opinions anti-bonapartistes auraient pu subsister. Celles-ci avaient été très présentes en Grande-Bretagne, surtout dans les milieux militaires. La Révolution de 1848 et le coup d'État de 1851 semèrent la panique. Certains craignirent que les Français ne veuillent venger Waterloo. Là non plus, les recherches n'ont rien apporté. À l'exception de lord Raglan, qui aurait été traumatisé par Waterloo, et de certains généraux qui ont connu les guerres napoléoniennes, les militaires en Crimée ne semblaient avoir aucune réticence à coopérer avec un Bonaparte. La page était tournée sur Waterloo.

Nous cherchions également, dans cette perception de l'allié français, une certaine évolution dans le temps. Celle-ci n'était cependant pas aussi présente que nous l'aurions cru. Certes, les Français éveillèrent, chez les Anglais, une certaine curiosité lors des premières rencontres et les exactions de plusieurs choquèrent les soldats de la Reine, mais pour l'ensemble de la guerre, les relations demeurèrent bonnes. L'hiver et l'aide française apportée aux Anglais auraient pu entraîner ce changement que nous attendions. Dans les faits, la fraternisation régnant déjà depuis les premières rencontres, le fait d'être aidé par les Français n'a surpris aucun de nos témoins. Ce qui a suscité le plus d'émotions chez les Britanniques n'est pas l'aide venue des Français, mais l'absence de soutien logistique de la part de leur

propre métropole. Ironiquement, les dirigeants anglais francophobes, qui incitaient l'armée et même la population à se méfier des Français, ont vu leur rancœur se retourner contre eux pendant le malheureux hiver.

Ensuite, le but était de clarifier certaines assertions selon lesquelles les dirigeants de l'armée et les officiers supérieurs en général avaient de mauvaises relations pendant le conflit. Certains affirment même que les deux armées entretenaient de mauvais sentiments l'une envers l'autre.<sup>1</sup> Si tel était le cas pour les responsables politiques à Londres et pour certains hauts-dirigeants en Crimée, comme le général Simpson qui ne parlait pas français, nous ne pouvons pas en dire autant pour l'ensemble des officiers supérieurs, officiers et soldats en général. Au contraire, tout porte à croire que les relations furent bonnes pour l'ensemble de l'armée.

Finalement, nous avons cherché des conséquences pour l'armée et pour la population. Il était nécessaire de ne pas nous arrêter à ce que les militaires britanniques en Crimée pensaient de leurs homologues français. Nous en sommes venus à la conclusion que le contact avec l'ancien ennemi avait mené à des remises en question chez les militaires britanniques. Ce côtoiement a ouvert la porte à des autocritiques sévères et même à des commentaires plutôt antipatriotiques, ce qui contraste avec l'image de fierté de l'armée d'une si grande puissance. Ce phénomène est d'autant plus singulier qu'il ne concorde pas avec un aspect des relations que Gordon Allport releva dans ses recherches. Ce dernier affirme que lorsqu'on rencontre un membre d'un groupe étranger : «...we note carefully what the difference is [...] and evaluate the situation, usually in such a way that it comes out in our favor».<sup>2</sup> Les Britanniques firent souvent exactement le contraire. La plupart des témoignages que nous avons consultés nous apprennent qu'ils ont utilisé la comparaison avec les Français, non pas en leur faveur, mais pour soutenir leur désir de changements au sein de leur armée. Nous ne pouvons rien affirmer dans le cas du simple soldat puisque trop peu de témoignages ont subsisté.

---

<sup>1</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *The Crimean War : a Clash of Empires*, Staplehurst, Spellmount, 2004, p. 43.

<sup>2</sup> Gordon Allport, *The Nature of Prejudice*, Boston, The Beacon Press, 1954, p. 134.

Toutefois, en ce qui concerne les officiers, ce processus relevé par Allport ne semble pas avoir été très fréquent.

Le côtoiement franco-britannique a-t-il eu un impact plus profond, que nous n'aurions pas constaté, dans la société victorienne? Stefanie Markovits, dans ses recherches sur l'influence de la guerre de Crimée dans la littérature de Grande-Bretagne, a remarqué un changement chez les héros de guerre dans les romans. Avant le conflit, ceux-ci étaient le plus souvent personnifiés par des nobles, alors qu'après la guerre, ils l'étaient davantage par des soldats. Peut-on établir un lien avec le correspondant Russell qui affirmait qu'il était difficile, chez les Français, de différencier un capitaine d'un général? La plus grande proximité entre les généraux et les soldats dans l'armée française a-t-elle influencé la représentation du héros de guerre anglais? La question demeure ouverte. Cependant, il faut considérer que cette période est aussi marquée par la revendication de la fin des privilèges pour la noblesse dans l'armée et de l'abolition des achats de titres d'officier. Certains, comme le lieutenant-général De Lacy Evans, exigeaient déjà que les promotions ne soient accordées qu'au mérite, comme dans l'armée française.<sup>3</sup> Le système en place à cette époque permettait à des personnalités fortunées et nobles de s'acheter des grades pour le prestige. La croyance voulait que, de par leur classe sociale, ils soient des gens compétents. Cependant, la fortune ne remplace pas le talent et certains officiers étaient d'un snobisme qui n'avait d'égal que leur incompetence.<sup>4</sup> Sur ce point, les Britanniques n'avaient pas besoin des Français pour le constater.

Il ne faut pas sous-estimer les problèmes rencontrés par l'armée française. Comme le démontre très bien Alain Gouttman, cette guerre demeure pour les Français une campagne que l'on n'a pas su préparer.<sup>5</sup> L'état encore plus lamentable dans lequel se trouvaient les soldats anglais ne permettait pas à ces derniers de réaliser à quel point leurs alliés souffraient de ce manque de préparation. Toutefois, le problème était bien là. Pouvait-on s'attendre à autre chose? Cette opération en

---

<sup>3</sup> Edward Spiers, *The Army and Society*, New-York, Longman, 1980, p. 109.

<sup>4</sup> Cecil Woodham-Smith citée par Alain Gouttman, *La guerre de Crimée : 1853-1856 la première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2006, p. 254.

<sup>5</sup> Allain Gouttman, *op. cit.*, p. 117.

Crimée a créé des problèmes logistiques jamais encore rencontrés dans l'histoire.<sup>6</sup> Jamais auparavant autant de matériel n'avait été réuni; l'industrie moderne venait de mettre au monde une guerre nouvelle. Cette guerre allait donner un avant-goût des tranchées de la Première Guerre mondiale, ainsi que de toutes les horreurs qui les accompagneront. Les Français, malgré une meilleure organisation, n'échappèrent pas à ces souffrances.

Seule l'analyse d'un grand nombre de lettres de soldats et d'officiers pouvait nous mener à ces résultats. Les témoignages des généraux et des hommes politiques, qui ont beaucoup servi l'historiographie, nous en apprennent sur les dessous de la politique et sur l'arrière-scène de la guerre. Toutefois, quand vient le temps de connaître la pensée des soldats et des officiers, la lecture des correspondances personnelles demeure le moyen le plus efficace d'obtenir des renseignements. Comme nous l'avons mentionné, les simples soldats étaient encore peu instruits et une minorité d'entre eux correspondaient avec leur famille; les sources étaient donc limitées.

On retrouve peu d'auteurs qui ont utilisé en grand nombre les lettres de soldats et d'officiers partis pour la Crimée; quelques recueils de lettres, souvent les mêmes, se retrouvent dans les bibliographies. La vie des militaires en Crimée n'est donc pas sans secret. Une autre lacune de l'historiographie se joint à celle-ci : le manque d'ouverture aux autres cultures qui ont participé au conflit. Ce problème existe autant en français qu'en anglais, malgré l'abondance d'ouvrage publiés dans cette langue. Concrètement, cela signifie que les auteurs firent leur recherche principalement, et parfois même exclusivement, à partir de sources écrites dans leur propre langue. C'est ce problème qui nous a amené à critiquer davantage Alain Gouttman. Non pas que son travail soit irrecevable, bien au contraire. Son ouvrage sur la guerre de Crimée est, en français, un des plus complets et le plus récent. Il s'attarde, entre autres, longuement sur la question des Lieux saints, ce qui est souvent négligé, ainsi qu'à l'autonomie de la France. Toutefois, Gouttman n'utilise aucune source en anglais, uniquement quelques études publiées, et il se réfère

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 131-132.

souvent à Kinglake<sup>7</sup> dont le travail remonte au XIX<sup>e</sup> siècle. Conséquemment, sa vision du conflit est très française et il a négligé certaines vérités que les Français de l'époque ne voulurent peut-être pas voir, comme les nombreuses exactions commises par leurs soldats. C'est également l'absence de sources en anglais qui a laissé croire à Gouttman que les Britanniques n'avaient pas été reconnaissants envers les Français après la bataille d'Inkerman. En fait, sa vision des relations franco-anglaises, très souvent, ne correspond pas à ce que les sources britanniques nous apprennent. Son ouvrage est le seul en français écrit dans les dernières années et comme cette recherche porte sur des sources qu'il n'a pas analysées, il était normal de s'arrêter davantage sur lui. Cependant, Gouttman n'a pas prétendu faire l'histoire de la guerre de Crimée du point de vue des différentes nations qui ont participé au conflit, comme l'a fait Ian Fletcher.<sup>8</sup>

Il importe de préciser que ce travail ne se veut pas francophile. Dans son ensemble, il flatte l'égo des Français à certains égards, mais c'est une question de circonstances. La France avait une armée prête pour la guerre dans une guerre non préparée. La Grande-Bretagne se lançait dans une guerre non préparée, avec une armée qui l'était encore moins et elle en a subi les conséquences. Une partie de notre recherche est à l'avantage des Britanniques, celle qui traite du manque de discipline des Français. Il importait d'ailleurs de faire part de cet aspect méconnu du conflit.

La question principale de cette recherche en laisse une autre en suspens : quelle opinion les militaires français avaient-ils des Britanniques? Les témoignages français sont probablement davantage demeurés dans l'ombre que ceux du côté anglais; les historiens francophones ne se sont pas intéressés à la guerre de Crimée autant que les Anglo-saxons. Il serait pertinent de faire une synthèse de ces témoignages et, ainsi, de pouvoir mieux définir les relations franco-anglaises pendant le conflit. D'ailleurs, il a été impossible, pendant cette recherche, de tirer certaines conclusions qui auraient nécessité le point de vue français. Contrairement

---

<sup>7</sup> A. W. Kinglake, *L'invasion de la Crimée origine et histoire de la guerre jusqu'à la mort de lord Raglan*, Londres, 1855, 5 vol.

<sup>8</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op. cit.*, 557 p.

aux Britanniques, les Français s'allièrent à une rivale, mais pas à une menace que l'on craignait de voir débarquer à tout moment. Conséquemment, si l'on se fie aux théories de Gordon Allport, leur regard sur les Britanniques pourrait s'avérer différent.<sup>9</sup> La dépendance française à l'égard des Anglais a sans doute été moins évidente aux yeux des Français qui, sur le terrain, donnaient plus qu'ils ne recevaient; il s'agit d'un autre facteur qui pourrait influencer la perception de l'autre.

Une telle étude sur les relations franco-britanniques pourrait aider à mieux situer la guerre de Crimée dans le processus de rapprochement que connurent les deux cultures au XIX<sup>e</sup> siècle. À mi-chemin entre Waterloo et la signature de l'Entente cordiale, la guerre de Crimée a-t-elle joué un rôle important dans cette longue réconciliation? La question est légitime au sens où, non seulement des dirigeants ont eu à coopérer, mais ce fut le cas également pour des dizaines de milliers de personnes. Ces dernières ont peut-être influencé leur entourage, en plus d'avoir fait connaître leur expérience à la population à travers les journaux. Si la guerre de Crimée a eu un impact sur l'imaginaire britannique, comme l'a relevé Markovits, il est légitime de croire que le côtoiement du vieil ennemi a également marqué les esprits.

Les relations franco-anglaises pendant la guerre de Crimée n'ont pas suscité un grand intérêt chez les historiens. Elles n'en demeurent pas moins un sujet d'étude pertinent qui mérite davantage de recherches. Plus d'un siècle et demi après la fin du conflit, la singularité d'une telle alliance peut nous échapper; les guerres franco-britanniques sont aujourd'hui loin derrière nous. Toutefois, une telle alliance paraissait contre-nature pour plusieurs contemporains du conflit. Une des erreurs majeures commises par le tsar avant la guerre fut d'ailleurs de ne pas croire en la possibilité d'une alliance entre Londres et Paris.<sup>10</sup> Il serait difficile de le blâmer puisque même pour un Anglais de l'époque, l'alliance en question était hors du commun. En effet, le capitaine Kingscote fit un jour un commentaire révélateur. Le

---

<sup>9</sup> Gordon Allport, *The Nature of Prejudice*, Boston, The Beacon Press, 1954, p. 226.

<sup>10</sup> Ian Fletcher et Natalia Ishchenko, *op. cit.*, p. 10.



23 juin 1854, l'armée russe abandonna le siège de Silistrie dans les Balkans. Les alliés se retrouvèrent temporairement seuls, dépourvus d'ennemis à combattre et ce sont ces mots qui vinrent à l'esprit du capitaine : «At present it looks as if we were made regular fools of, a French and English army, an English and French without enemy [*sic*]». <sup>11</sup>

Comment cette recherche peut-elle servir dans l'analyse des relations franco-britanniques au XIX<sup>e</sup> siècle et dans l'élaboration de futures recherches? D'une part, l'ambiguïté autour de la nature des relations franco-britanniques pendant la guerre est en grande partie réglée. Certains auteurs affirmaient que les troupes fraternisaient, mais pas les instances supérieures. Alain Gouttman, de son côté, soutient que les relations se sont détériorées au printemps. Quant à Fletcher, il affirme que les deux armées *et* leurs dirigeants ne se faisaient pas confiance. Dans les faits, rien ne peut être remis en question en ce qui concerne les relations entre dirigeants et états-majors; la méfiance persista. Toutefois, la fraternisation s'installa autant chez la troupe que chez les officiers et aussi chez certains officiers supérieurs. La bonne entente domina tout au long du siège, sans qu'il n'y ait de conflits importants, ni même de doute en l'alliance. Malgré la présence d'un Bonaparte à Paris, qui régnait grâce à un coup d'État et grâce au souvenir de son oncle, aucune allusion aux conflits passés n'a été retrouvée. Si l'on en croit Russell, les soldats célébraient déjà l'Entente cordiale cinquante ans avant qu'elle n'existe définitivement sur papier. Il ne faut rien exagérer, certes, ils étaient encore loin de 1904, mais nul ne peut nier maintenant qu'ils l'étaient tout autant de 1814.

D'autre part, cette bonne relation est confirmée par les conséquences qu'elle eut sur certains Britanniques. Les Français ayant gagné un certain respect, leurs opinions devinrent importantes aux yeux du nouvel allié. Ces opinions françaises devinrent un miroir pour les Britanniques et leur armée. Ces derniers se comparèrent aux soldats de l'Empereur, ce qui engendra de nombreuses réflexions, dénonciations et changements. Les lacunes de l'armée britannique, plusieurs mois avant les déboires du premier hiver, étaient critiquées grâce à une comparaison

---

<sup>11</sup> NAM 1973-11-170-119, Kingscote Papers, lettre du capitaine Kingscote à son père, 24 juin 1854.

entre les deux armées. Malgré la fierté nationale des Anglais, ceux-ci firent preuve d'une grande humilité et d'un étonnant sens de l'autocritique, qui penchait parfois même vers l'antipatriotisme. Certes, les Français n'étaient pas exemplaires à tous les niveaux, loin de là. Leurs problèmes de discipline, presque inconnus de l'historiographie française, choquèrent les Britanniques. Toutefois, le rapprochement entre Français et Britanniques s'installa en Crimée. Dans les métropoles, il deviendra un souvenir, mais, pour les soldats, il sera suffisamment important pour réapparaître lorsque ceux-ci écriront leurs mémoires longtemps après.

On retient de cette étude que le côtoiement est un facteur nécessaire au rapprochement; l'absence du premier réduit considérablement les probabilités que le second se produise. L'historiographie a démontré que les dirigeants ont entretenu la méfiance tout au long de la guerre. D'ailleurs, ils ne se fréquentaient pas, hormis quelques visites officielles. Chez les Britanniques qui travaillaient avec les Français en Crimée, ont été retrouvés d'étonnants témoignages de respect, d'amitié et même d'admiration pour certains de ces Français. Cela démontre que le côtoiement est non seulement un facteur nécessaire, mais également un facteur puissant. Dans la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle, les militaires, conservateurs, étaient les premiers à crier au loup en montrant la France du doigt. Ils étaient persuadés qu'un jour il faudrait la combattre. On aurait pu s'attendre à ce que le conflit se transporte en Crimée; ce fut tout le contraire. Le côtoiement eut raison de plusieurs siècles d'animosité; Richard Cobden avait raison.

De plus, étant donné tous les déboires rencontrés et surmontés en compagnie du nouvel allié, certains officiers et civils témoignèrent davantage de fraternité envers la France que de loyauté envers l'administration de l'armée et de leur pays. Les dirigeants, qui apprenaient aux militaires et au peuple à se méfier des Français, se retrouvaient soudainement incapables d'être à la hauteur de ces derniers quand venait le temps de soigner les blessés et de nourrir l'armée. Le fait de travailler aux côtés du vieil ennemi et de partager des connaissances obligea les Britanniques à se rendre à l'évidence : tout ce qu'on leur disait des Français n'était

pas entièrement vrai. Conséquemment, le côtoiement eut également raison, en partie, de la loyauté envers les chefs.

Au cœur de cette recherche se trouve une coopération forcée entre deux cultures rivales depuis des siècles. Comme mentionné au début, si elles n'étaient pas en guerre, la France et la Grande-Bretagne n'étaient pas vraiment en paix; leur relation était encore loin du contexte de *security community* défini par Stephen Rock et Charles Kupchan. Certes, elles se rapprochaient sur le plan économique, mais sur le plan politique, elles étaient aux antipodes. Dans une telle situation, il semble qu'un rapprochement ne pouvait se réaliser qu'avec l'avènement d'un ennemi commun. En 1854, cet ennemi était la Russie; en 1904, ce fut l'Allemagne. Un lien peut être fait avec un critère nécessaire au rapprochement et déjà mentionné : le *but commun* de Gordon Allport. Ce but doit-il toujours être la défense face à un ennemi? Une menace extérieure a joué un rôle majeur à plusieurs reprises dans l'histoire. Qu'ils se nomment Napoléon I<sup>er</sup>, Nicolas I<sup>er</sup>, Guillaume II ou Hitler, tous forcèrent des pays à s'allier malgré eux. Toutefois, pour qu'une alliance se transforme en une paix durable, il faut plus qu'un ennemi commun. Il est essentiel que les populations développent des liens économiques, sociaux et culturels. Le côtoiement de milliers de soldats dans des alliances hors du commun ne pouvait être qu'une étape préparatoire.

## Bibliographie

### Archives

ROYAUME-UNI, Londres, The National Archives, Public Record Office, Lord Cowley Papers, FO 519\4, 1854.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Alderson Papers, 1980-11-54, 1854-1855.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Blunt Papers, 2006-05-109, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Clayton Papers, 1996-11-53, 1854-1855.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Cocks Papers, 1981-11-13, 1855.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Codrington Papers, 6807-375 à 381, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Douglas Papers, 2006-07-55, 1854.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Drummond Papers, 2006-10-42, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Grahame Papers, 2009-06-10, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Griffith Papers, 1975-01-50, 1855.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives Photographs Films and Sound, Hood Papers, 1978-05-47, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Kingscote Papers, 7311-170, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Le Couteur Papers, 1990-08-71, 1855-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Newman Papers, 1996-07-70, 1855.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Radcliff Papers, 1991-01-94, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Raglan Papers, 6807-279 à 305, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Scarlett Papers, 2004-05-30, 1854-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Swan Papers, 2004-06-63, 1855-1856.

ROYAUME-UNI, Londres, The National Army Museum, Department of Archives, Photographs, Films and Sound, Taylor Papers, 1979-05-51, 1854-1856.

### Archives publiées

CALTHORPE, Summerset John Gough, *Letters from Headquarters; or the Reality of the War in the Crimea, by an Officer of the Staff*, Londres, John Murray, 1856, 2v.

CLIFFORD, Henry, *His Letters and Sketches from the Crimea*, Londres, Michael Joseph, 1956, 288 p.

DALLAS, George Frederick, *Eyewitness in the Crimea: the Crimean War Letters of Lieutenant Colonel George Frederick Dallas*, ed. Michael Hargreave Mawson, Londres, Greenhill Books, 2001, 320 p.

DE GUROWSKI, Adam G., count, *A Year of the War*, New-York, D. Appleton and Company, 1855, 116 p.

EDINBURGH, Boy, *A Story of Active Service in Foreign Lands; Extracts from Letters Sent Home from the Crimea, 1854-1856*, Édimbourg, W. Blackwood, 1886, 262 p.

GOODLAKE, Gerald, *Sharpshooter in the Crimea: Letter of Captain Gerald Goodlake V. C.*, ed., Michael Springman, Barnsley, Pen and Sword, 2005, 228 p.

GOWING, Timothy, *Voice from the Ranks; a Personal Narrative of the Crimean Campaign by a Sergeant of the Royal Fusiliers*, Melbourne, Heinemann, 1954, 118 p.

HEAT, Leopold, G. *Letters from the Black Sea*, Londres, Richard Bentley and Son, 1897, 193p.

JOWETT, William, *Diary of Sergeant William Jowett of the Seventh Fusilliers : Written During the Crimean War : to Wich is Added a Brief Mémoire*, Beeston, R. Porter, 1856, 80 p.

KELLY, Richard Denis, Sir, Gen., *An Officer's Letters to his Wife During the Crimean War*, Londres, 1902, 452 p.

PAGET, George Lord, *The Light Cavalry Brigade: Extract from the Letters and Journal of the Late Gen. Lord George Paget During the Crimean War*, Londres, J. Murray, 1881, 345 p.

REFORM CLUB, *Diplomatic mystifications and popular credulity : or, The Anglo-French Alliance*, Londres, Harrison, 1855, 77 p.

ROBINSON, Frederick, *Diary of the Crimean War*, Londres, Bentley, 1856, 443 p.

ROMAINE, William Govett, *Romaine's Crimean War*, Stroud, Sutton, 2005, 315 p.

ROWE, Edward Fisher, *Extract from Letters of E. R. Rowe-Fisher During the Crimean War 1854-1855*, ed. by his Son L. R. Fisher-Rowe, Godalming, Stedman, 1907, 60 p.

WICKENDEN, William S., *Adventures before Sebastopo*, Londres, Hall, 1855, 179 p.

## Journal

*The Times*, 1854-1855.

## Ouvrages de référence

ADAMS, James Eli, dir., *Encyclopedia of the Victorian Era*, Danbury, Grolier Academic Reference, 2004, 4 vol.

ARNOLD, Guy, *Historical Dictionary of the Crimean War*, Londres, Scarecrow Press, 2002, 179 p.

BAYLEN, Joseph O. et Norbert J. GOSSMAN, dir., *Biographical Dictionary of Modern British Radicals. II- 1830-1870*, Hassocks, Harvester Press, 1984, vol. 2.

TULARD, Jean, dir., *Dictionnaire du Second Empire*, Paris, Fayard, 1995, 1347 p.

## Ouvrages généraux

CORVISIER, André, *Histoire militaire de la France, vol. 2, de 1715 à 1871*, Paris, PUF, 1998, 648 p.

DÉMIER, Francis, *La France du XIX<sup>e</sup> siècle, 1814-1914*, Paris, Seuil, 2000, 602 p.

FUMALORI, Marc, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, De Fallois, 2001, 638 p.

HOBBSBAWM, Eric J., *Nations et nationalisme depuis 1780*, trad. de l'anglais par Dominique Peters, Paris, Gallimard, 1992, 371 p.

KEEGAN, John, *La guerre de Sécession*, trad. de l'anglais par Jean-François Sené, Paris, Perrin, 504 p.

KENNEDY, Paul, *Naissance et déclin des grandes puissances*, trad. de l'anglais par Marie-Aude Cochez et Jean-Louis Lebrave, Paris, Payot, 1991, 730 p.

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2001, 307 p.

YON, Jean-Claude, *Le Second Empire, politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, 251 p.

## Études spécialisées

ALLPORT, Gordon W., *The Nature of Prejudice*, Boston, The Beacon Press, 1954, 537 p.

APRILE, Sylvie et Fabrice Bensimon dir., *La France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle : échanges, représentations, comparaisons*, Grâne, Créaphis, 2006, 579 p.

BAR-SIMAN-TOV, Yaacov ed., *From Conflict Resolution to Reconciliation*, Oxford, Oxford University Press, 289 p.

BARLETT, Christopher J., *Defence and Diplomacy: Britain and the Great Powers, 1815-1914*, New-York, St-Martin's Press, 1993, 144 p.

BARTHORP, Michael, *The British Army on campaign*, Londres, Osprey Military, 1987, 48 p.

BAUMGART, Winfried, *The Crimean War 1853-1856*, Londres, Arnold, 2000, 244 p.

- BAYLEY, Charles C, *Mercenaries for the Crimea: the German, Swiss and Italian Legions in British Service, 1854-1856*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1977, 197 p.
- BÉDARIDA, François, *La société anglaise, du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, 534 p.
- BLACKWELL, Judith et John S. Sorenson, *Culture of Prejudice: Argument in Critical Social Sciences*», Broadview Press, Peterborough, 2003, 359 p.
- BROWN, David, *Palmerston and the Politics of Foreign Policy 1846-1855*, Manchester, Manchester University Press, 2002, 239 p.
- CHAMBERLAIN, Muriel E., *Lord Aberdeen : a Political Biography*, Londres, New-York, 1983, p. 358.
- CHARLOT, Monica et Roland Marx, *La société victorienne*, Paris, Armand Colin, 1997, 220 p.
- CLARKE, John, *British Diplomacy and Foreign Policy, 1782-1865*, Londres Boston, Unwin Hyman, 1989, 350 p.
- DAMAMME, Jean-Claude, *Les soldats de la Grande Armée*, Paris, Perrin, 2002, 438 p.
- FLETCHER, Ian et Natalia Ishchenko, *The Crimean War : a Clash of Empires*, Staplehurst, Spellmount, 2004, 557 p.
- GOOCH, Brison Dowling, *The New Bonapartist Generals in the Crimean War; Distrust and Decision-Making in the Anglo-French Alliance*, The Hague M. Nijhof, 1959, 289 p.
- GOUTTMAN, Alain, *La guerre de Crimée : 1853-1856 : la première guerre moderne*, Paris, Perrin, 2006, 438 p.
- HIBBERT, Christopher, *The destruction of Lord Raglan*, Londres, Longsman, 1961, 338 p.
- KASTORYANO, Riva dir., *Les codes de la différence*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, 321 p.
- KUPCHAN, Charles A., *How Enemies Become Friends : The Sources of Stable Peace*, Princeton, Princeton University Press, 2010, 442 p.
- LAMBERT, Andrew D., *The Crimean War*, Dover, A. Sutton, 1994, 335 p.



- LAMBERT, Andrew, *The Crimean War: British Grand Strategy, 1853-1856*, Manchester, Manchester University Press, 1990, 369 p.
- MARKOVITS, Stephanie, *The Crimean War in the British Imagination*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 291 p.
- MARX, Rolland, *Histoire de la Grande-Bretagne*, Paris, Perrin, 1996, 581 p.
- MASSIE, Alastair, *The National Army Museum Book of the Crimean War*, Londres, Pan Books, 2005, 280 p.
- MILZA, Pierre, *Napoléon III*, Paris, Perrin, 2006, 852 p.
- PARRY, Jonathan P., *The Politics of Patriotism: English Liberalism, Nationality Identity and Europe, 1830-1886*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 424 p.
- PURYEAR, Vernon John, *England Russia and the Straits Question 1844-1856*, Hamden, Conn., Archon Books, 1965, 481 p.
- RICHARDS, Donald Sydney, *Conflict in the Crimea: British Redcoats on the Soil of Russia*, Barsley, Pen and Sword Military, 2006, 211 p.
- ROCK, Stephen, *Why Peace Breaks Out: Great Powers Rapprochement in Historical Perspective*, Chapel Hill, University of California Press, 1989, 220 p.
- ROYLE, Trevor, *Crimea: the Great Crimean War, 1854-1856*, New-York, St-Martin's Press, 2000, 564 p.
- SEATON, Albert, *The Crimean War: a Russian Chronicle*, New-York, St-Martin's Press, 1977, 232 p.
- SPIERS, Edward, *The Army and Society*, New-York, Longman, 1980, 318 P.
- STRACHAN, Hew, *The reform of the British Army*, Manchester, Manchester University Press, 1984, 302 p.
- SWEETMAN, John, *War and Administration: the Significance of the Crimean War for the British Army*, Edinburgh, Scottish Academic Press, 1984, 174 p.
- TOMBS, Robert et Isabelle Tombs, *That Sweet Enemy*, Londres, William Heinemann, 2006, 780 p.
- TREVELYAN, George Macauley, *Précis d'histoire de l'Angleterre*, Paris, Payot, 1972, 516 p.

TURNER, Ernest Sackville, *Gallant Gentlemen : Portrait of the British Officer 1600-1956*, Londres, M. Joseph, 1956, 345 p.

VAROUXAKIS, Georgios, *Victorian Political Thought on France and the French*, New-York, Palgrave, 2002, 223 p.

WARNER, Philip, *The Crimean War: a Reappraisal*, Londres, Barker, 1972, 232 p.

WETZEL, David, *The Crimean War a Diplomatic History*, New-York, Columbia University Press, 1985, 255 p.

YON, Jean-Claude, *Le Second Empire, politique, société, culture*, Paris, Armand Colin, 2004, 251 p.

### Chapitres de livres

CHASSAIGNE, Philippe, «La question de police : influences réciproque au XIX<sup>e</sup> siècle», dans Jean-Philippe Genet et Jean-François Ruggiu, dir., *Les idées passent- elles la Manche?: savoirs, représentation, pratique, France-Angleterre X<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUPS, 2007, p. 349-360.

COOPER-RICHET, Diana, « La France et les grandes revues intellectuelles britanniques », dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon, dir., *La France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Créaphis, p. 315-334.

FISKE, Susan T., «Interdependence and the Reduction of Prejudice», dans Stuart Oskamp, dir., *Reducing Prejudice and Discrimination*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, 2000, p. 115-135.

HEYRENDT, Catherine, «Autour d'un inédit de Carlyle sur la sur la Révolution de 1848» dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon, dir., *La France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Créaphis, p. 519-540.

HOWE, Anthony, «Re-Forging Britons: Richard Cobden and France», dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon dir., *La France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle : échanges, représentations, comparaisons*, Grâne, Créaphis, 2006, 579 p.

LÉGER, Philippe, «La représentation des socialistes français dans l'œuvre de John Stuart Mill.», dans Sylvie Aprile et Fabrice Bensimon, dir., *La France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Créaphis, p. 105-122.

PETTIGREW, Thomas et Linda R. Tropp, «Does Intergroup Contact Reduce Prejudice? Recent Meta-Analytic Finding», dans dir., Stuart Oskamp, *Reducing Prejudice and Discrimination*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, 2000, p.

93-114.

### Articles de périodiques

ADAMCZYK, Lawrence P., « The Crimean War and its Effects on Perception of British Foreign Policy », *Potomac Review*, no 26-27, 1984-1985, p. 51-71.

BLANCO, Richard L., « The Blundering British Army in the Crimean Campaign », *Mankind: the Magazine of Popular History*, vol. 1, no 1, p. 20-29 et p. 78-81.

GUNNS, Irene, « An Army marches on its Stomach », *Army Quarterly and Defence Journal*, vol. 129, no 1, 1999, p.81-86.

HAGERTY, James, « A Catholic Chaplain in the Crimean War », *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 82, no 329, 2004, p. 21-31.

HAGERTY, James et Tom Johnstone, « Catholic Military Chaplains in Crimean War », *Recusant History*, vol. 27, no 3, 2005, p. 415-446.

JAMES, Brian, « Allies in Disarray : The Messy End of the Crimean War », *History Today*, vol. 58, no 3, 2008, p. 24-31.

LAMBERT, Andrew, « Preparing for the Russian War: British Strategic Planning, March 1853-March 1854 », *War and Society*, vol. 7, no 2, 1989, p. 15-39.

MURPHY, David, « William Howard Russell and the Development of War Journalism », *Revista Istorică*, vol. 16, no 1-2, 2005, p.95-104.

PARRY, Jonathan, « The impact of Napoleon III on British Politics, 1851-1880 », *Transactions of the Royal Historical Society*, vol. 11, no 6, 2001, p. 147-175.

SLADE, Andrew, « When Private Contractors Fed the Army », *Army Quarterly and Defence Journal*, vol. 115, no 2, 1985, p. 160-166.

SMALL, Hugh, « The Allied Campaign Plan of 1855 », *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 83, no 335, 2005, p. 228-242.

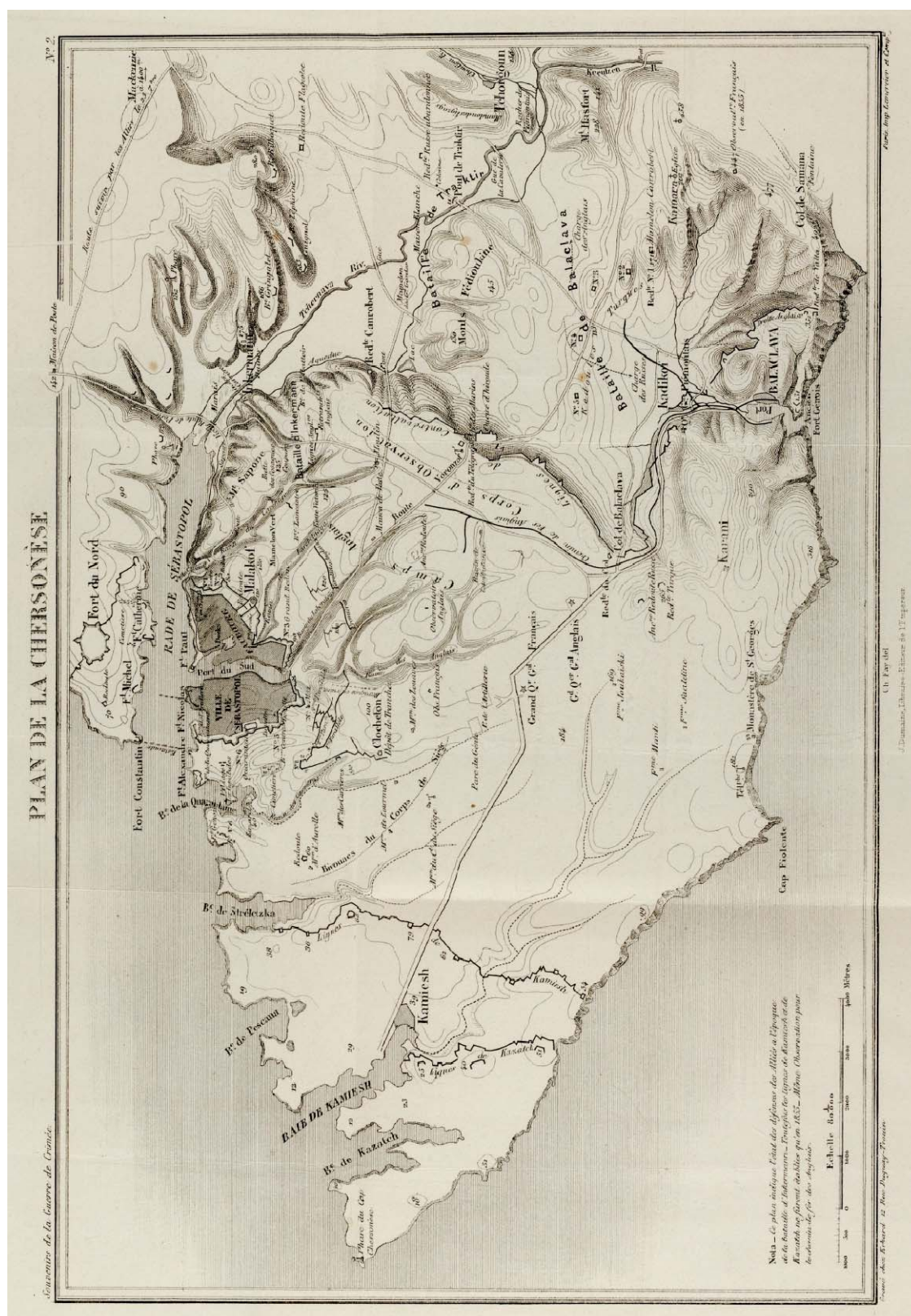
STRACHAN, Hew, « Soldiers, Strategy and Sebastopol », *Historical Journal*, vol. 21, no 2, 1978, p. 303-325.

SWEETMAN, John, « Uncorroborated Evidence: One Problem about the Crimean War », *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 49, no 200, 1971, p. 194-198.

WARD, Edward Matthew, «Chobham 1853», *Journal for the Society for Army Historical Reserch*, 81, 2003, p. 87-95.

## Annexe I

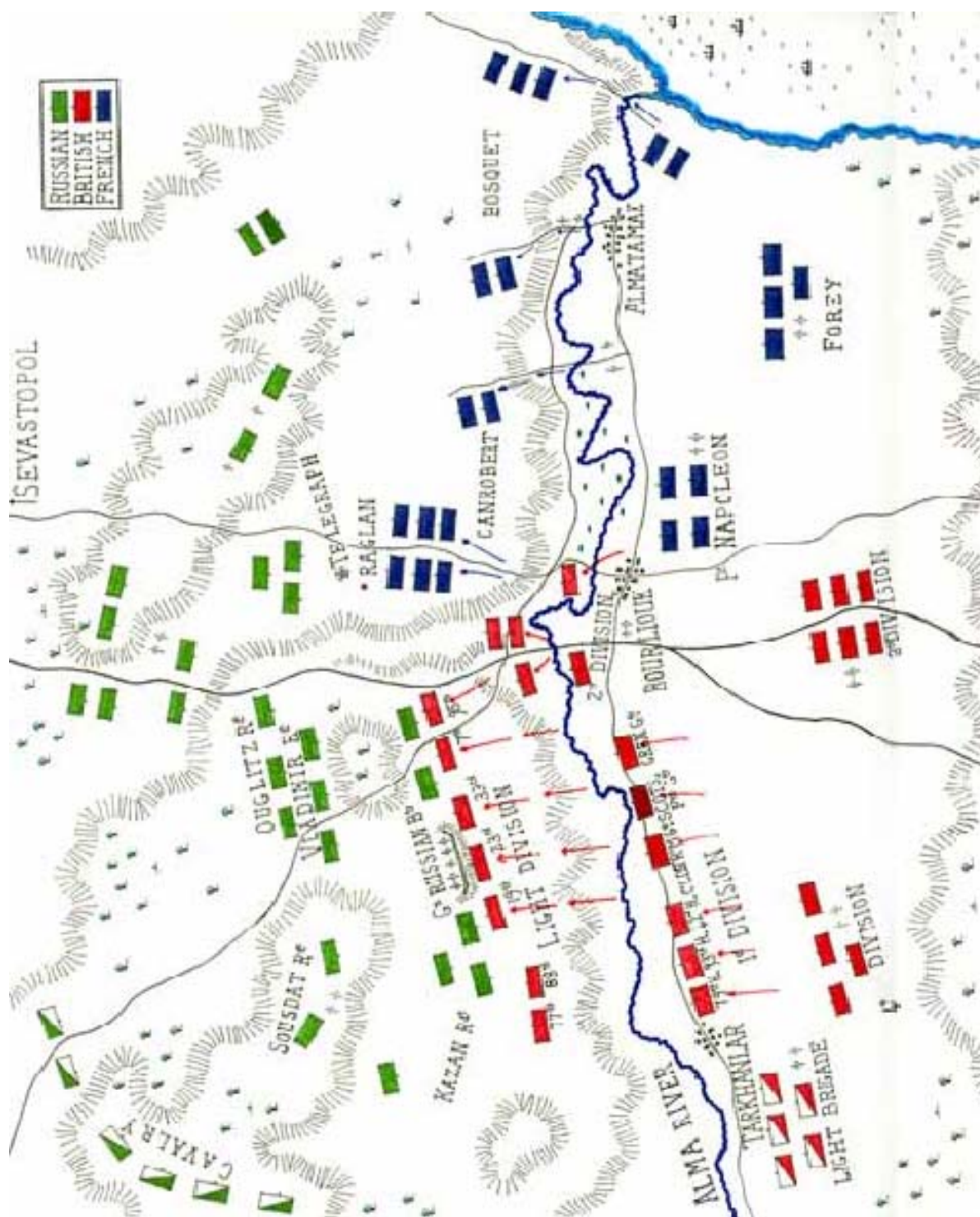
### Carte française de la Crimée au sud de Sébastopol





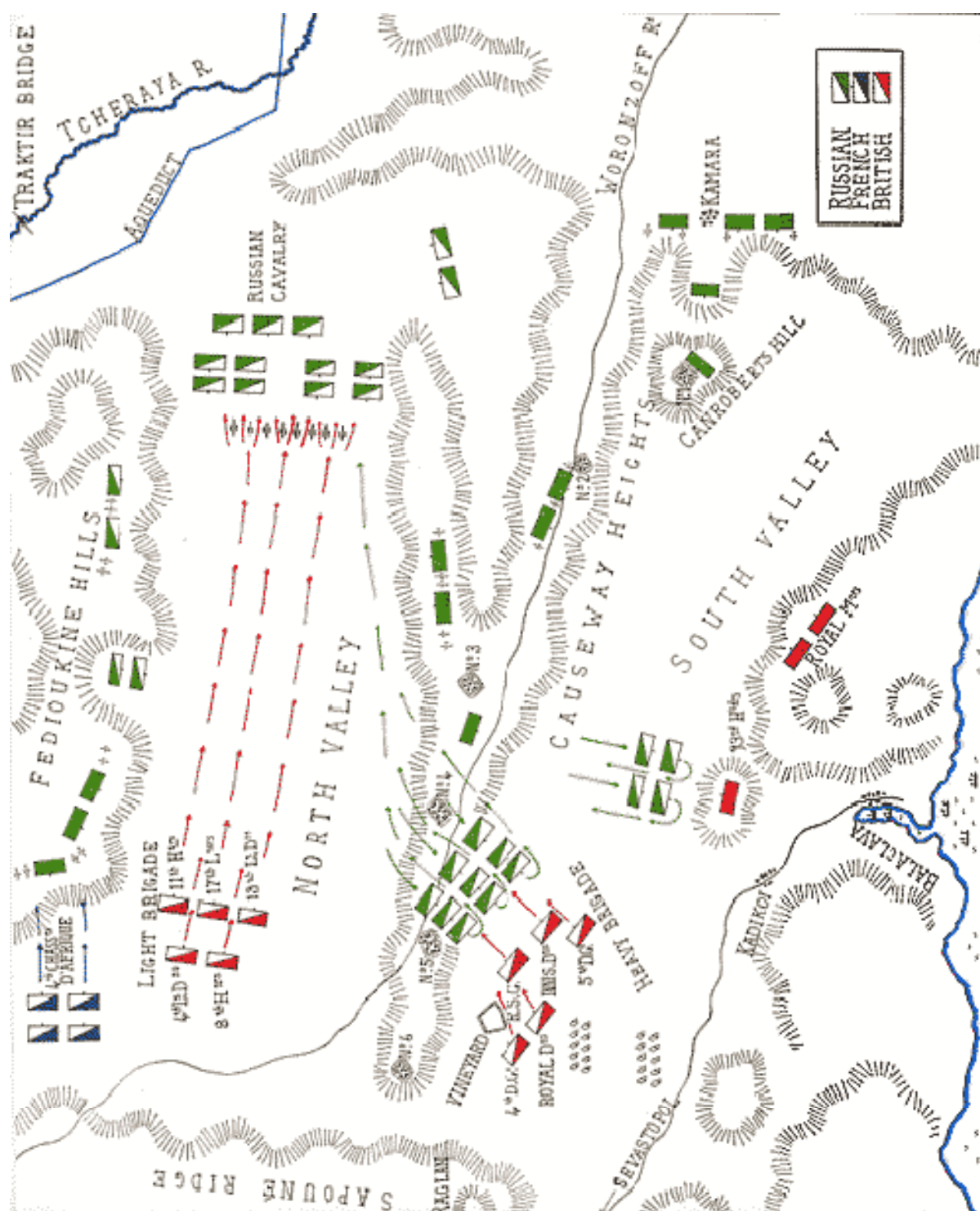
## Annexe II

## Carte anglaise de la bataille de l'Alma 20 septembre 1854



## Annexe III

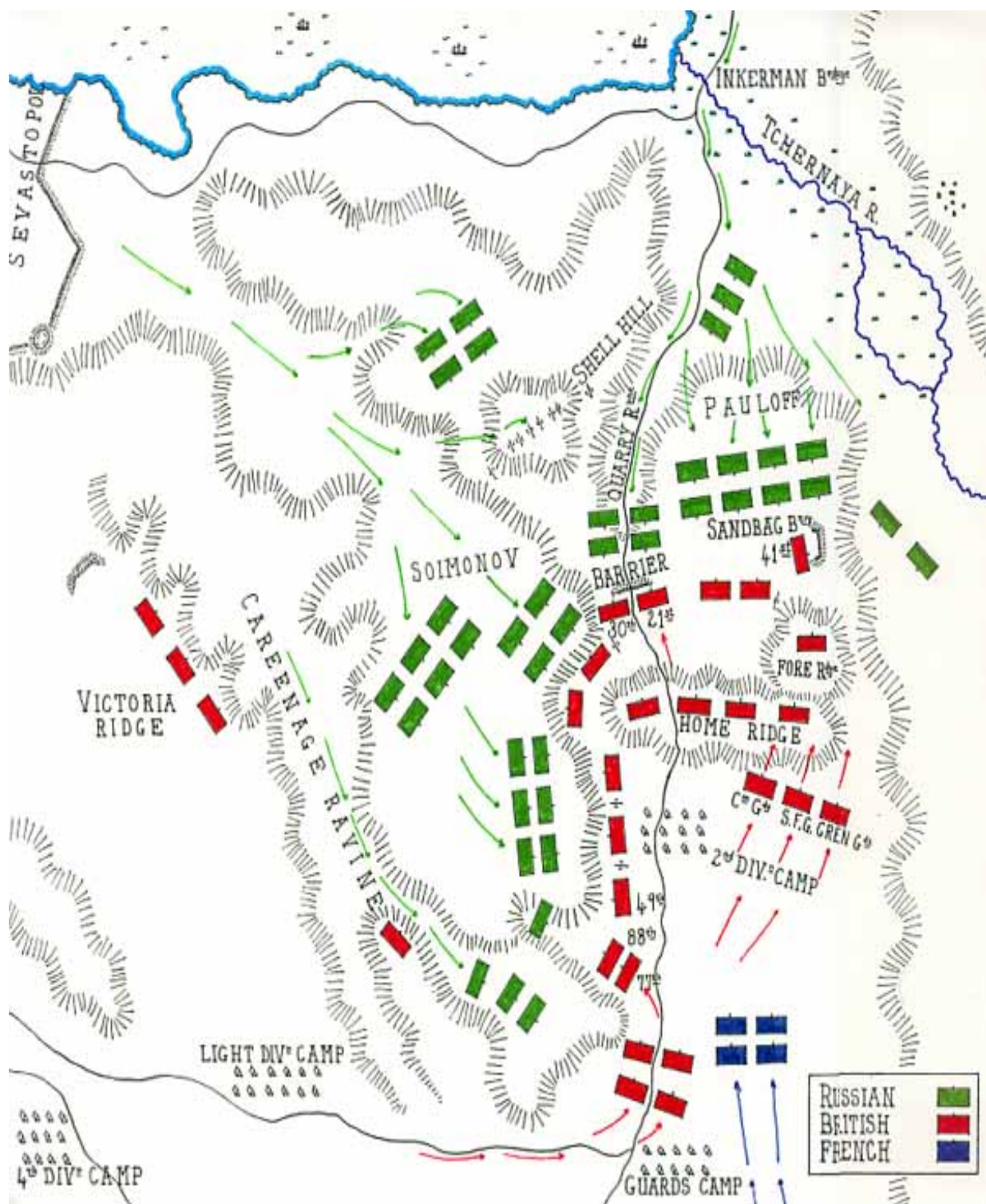
## Carte anglaise de la bataille de Balaklava 25 octobre 1854





## Annexe IV

## Carte anglaise de la bataille d'Inkerman 5 novembre 1854





## Annexe V

Article du *Times*, 22 novembre 1854

THE ALLIED POSITION.—The allied armies are encamped upon a plat of above four miles in length and six in breadth, but the ground is so high above the neighbouring valleys that a large force on these heights could resist ten times its number. Towards Balaklava the ascent from the plain below is, generally speaking, very abrupt, so that from the sea to the Inkermann Valley—i.e., the valley by the side of which an important part of the harbour of Sebastopol runs—is easily defended. The French have raised a breast-work along the whole line, batteries are placed in well-selected positions, redoubts and redans command certain roads and passes, and where the smallest chance offered for a cavalry passage due protection has been applied; so that as long as we have an army of the present strength, no enemy need be feared in this direction. The plateau on which we rest is not square, but bounded by three curves—one on the coast line; the second, or Balaklava line, from the sea to the point whence you look down into the Inkermann Valley; the third, running from that point towards the sea, parallel with the town, and dipping towards the coast, until at last it is about level with the highest part of the arsenal side of Sebastopol. Along this last line, upon spurs of hills running out towards the fortress, our batteries are placed, the French, or left attack, occupying the broad dip spoken of above as level with a part of the town. Of course, between these spurs there are gorges, and these run down and meet the plain, which narrows as you draw from Inkermann seaward. The only assailable part of our position is that towards the fortress; but even that may be set down as perfectly secure, considering the force we always have at hand, provided ordinary watchfulness be exercised. We have on the right attack four batteries, named as follows:—Right Lancaster, Left Lancaster, Green-hill, and Four-gun Battery, mounting about 30 guns; and on the left the large Green-hill Battery, with 36 guns, our nearest gun being at least 1,200 yards from Sebastopol. In advance we have run an approach which is within 600 yards of the enemy; but this is not intended to aid a battery so much as to form a cover for the storming parties whenever an attack shall be determined on. In rear of these batteries, beginning from our extreme right, lie the 2d, 1st Light, 3d and 4th Divisions, ready at a moment's notice to repel any sortie, should the covering parties find themselves unable to hold their own. The great difficulty on the English side consists in the rocky nature of the ground, which quite prevents sapping close up to the walls, and terribly increases the labour for the poor men. Between us and the French there is a long and deep ravine, beyond which are the French batteries, finely placed on a level with the high ground of the town, and, as the soil is comparatively deep, the engineer has a better chance. General Bizot is one of the Vauban school, and is quietly, but confidently approaching the walls. The batteries defending Sebastopol are five in front and two in the town, all mud works, and apparently well constructed. As to the number of guns it is impossible to speak accurately. There are probably not less than 150 in position, and the injury received from the allies during the day is repaired from the arsenal during the night.—*Globe*.

## **Chronologie de la guerre de Crimée**

### **1851**

28 octobre : le tsar fait parvenir une lettre comminatoire au sultan, c'est le début de la querelle des Lieux saints.

2 décembre: coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte à Paris.

### **1852**

8 février : le sultan promulgue un firman censé réconcilier les Grecs et les Latins de l'Empire ottoman.

2 décembre : Louis-Napoléon Bonaparte est proclamé Empereur et prend le nom Napoléon III.

26 décembre : à Londres, lord Aberdeen prend la tête d'un cabinet peu francophile.

### **1853**

9 janvier : entretien entre le tsar et l'ambassadeur britannique pendant lequel Nicolas I<sup>er</sup> sous-entend un partage de l'Empire ottoman.

28 février : arrivée du prince Menchikov à Constantinople.

2 mars : le prince Menchikov fait scandale en manquant de respect au ministre des affaires étrangères turc.

19 mars : le conseil des ministres de Paris décide d'envoyer la flotte à Salamine en guise d'avertissement au tsar.

5 mai : Menchikov impose un ultimatum sur une convention qu'il réclame pour les chrétiens d'Orient.

10 mai : les Turcs rejettent l'ultimatum.

21 mai : Menchikov quitte Constantinople.

31 mai : note comminatoire de Nesselrode à Réchid-pacha.

13-14 juin : les flottes française et anglaise sont envoyées à l'entrée des Dardanelles.

17 juin : le sultan rejette la note de Nesselrode.

26 juin : appel solennel du tsar à la guerre sainte.

3 juillet : les Russes envahissent les principautés danubiennes.

29 septembre : déclaration de guerre de Constantinople à la Russie.

30 novembre : destruction de la flotte turque à Sinope.

5 décembre : les diplomates se réunissent à Vienne et se proposent en médiateurs.

## **1854**

3 janvier : la flotte franco-anglaise entre en mer Noire.

29 janvier : Napoléon III écrit une lettre au tsar.

8 février : réponse hautaine du tsar à l'Empereur.

27 février : la France et la Grande-Bretagne exige le retrait de l'armée russe des principautés.

12 mars : traité de Constantinople entre Turcs, Français et Anglais.

28 mars : la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à la Russie.

10 avril : signature, à Londres, de l'alliance franco-anglaise.

11 juin : transfert officiel de la base d'opérations de Gallipoli à Varna dans les Balkans.

23 juin : l'armée russe abandonne le siège de Silistrie et se replie au-delà du Danube.

18 juillet : conseil de guerre à Varna, la décision est prise d'attaquer Sébastopol.

22 et 26 août : conseils de guerre à Varna, des divergences font leur apparition entre les états-majors.

14 septembre : début du débarquement en Crimée.

20 septembre : bataille de l'Alma.

29 septembre : mort du maréchal Saint-Arnaud, le général Canrobert devient le commandant-en-chef de l'armée française.

9 octobre : ouverture des tranchées devant Sébastopol.

25 octobre : bataille de Balaklava et charge de la brigade légère.

5 novembre : bataille d'Inkerman.

## **1855**

21 janvier : le Piémont entre en guerre aux côtés de l'alliance franco-anglaise.

26 février : Napoléon III annonce à Palmerston son intention de se rendre en Crimée.

2 mars : mort de Nicolas I<sup>er</sup>.

16 avril : Napoléon III et son épouse Eugénie se rendent en Grande-Bretagne.

16 mai : démission du général Canrobert, le général Pélissier prend le commandement de l'armée française.

7 juin : d'importantes fortifications en périphérie de la ville sont prises par les Français et les Anglais.

18 juin : une tentative d'assaut final sur la ville se solde par un échec sanglant.

28 juin : lord Raglan meurt du choléra.

18 août : visite en France de la Reine Victoria et du Prince Albert.

8 septembre : les Français s'emparent de la colline Malakoff pendant que les Anglais échouent devant le Grand redan. Les Russes évacuent la ville pendant la nuit.

17 octobre : prise de la forteresse de Kinburn par un corps expéditionnaire franco-anglais.

14 novembre : nouveau protocole de Vienne.

27 décembre : l'Autriche transmet les conditions de paix à la Russie sous forme d'ultimatum.

29 décembre : défilé à Paris des premières troupes rentrées de Crimée.

## **1856**

5 janvier : contre-propositions russes rejetées par les alliés.

15 janvier : Grand conseil extraordinaire à Saint-Pétersbourg.

16 janvier : la Russie accepte les conditions du protocole du 14 novembre.

25 février : ouverture du congrès de Paris. Armistice.

30 mars : Traité de Paris.